

LODJUR

LUCIE MANDEVILLE

Postface

Philippe Guillemant

L'HOMME

qui dialoguait avec la nature

*À la découverte
de l'immatérialité*

Lucie

LIVRE
NUMÉRIQUE

TABLE DES MATIÈRES

Le Premier jour

LE PREMIER JOUR : L'INCOMPRÉHENSION	7
LA GRANDE RIVIÈRE : LE TEMPS	10
LE MOUSTIQUE : L'ÉTERNITÉ	19
LE SPECTRE : LE PASSÉ	29
LES MONARQUES : L'ÉMERVEILLEMENT	35
LE CHAMP D'HERBE : LA NATURE INSÉPARABLE DES CHOSES ..	40
LE GUITARISTE : L'IMMATÉRIALITÉ	53
LA BILLE : LE LANGAGE DU CŒUR	64

Le Deuxième jour

LE DEUXIÈME JOUR : LE DÉTOUR	73
LA MINÉRALOGISTE : LES PENSÉES	78
L'HOMME D'AFFAIRES : L'ARGENT	90
LE PRÊTRE : LE DON	101

Le Troisième jour

LE TROISIÈME JOUR : L'EXPÉRIENCE	119
LA MONTAGNE SOUVERAINE : LA CONFIANCE	122
LA PERCE-PIERRE : LES ÉMOTIONS	134
LE BUISSON MAL-AIMÉ : LA RÉALITÉ	146
LE SAPIN DÉVOUÉ ET LA COCCINELLE : L'HUMILITÉ	160
LE ROCHER BLAGUEUR : L'ORGUEIL	173
LE VENT CAPRICIEUX : CELLE QUE TU CHERCHES	190
LA GRUE GÉANTE : LA BEAUTÉ	202
LE SOLEIL : L'AMOUR	215
ÉLOÏSE ET NATHAN : L'EXPÉRIENCE DE MORT IMMINENTE	228
MOT DE L'AUTEURE	237
POSTFACE DE PHILIPPE GUILLEMANT	252
MERCI D'EXISTER !	264

*Pour comprendre l'immatérialité,
oubliez les livres de science ; observez plutôt la nature.*

L. M.

Le Premier jour

Le Premier jour

L'INCOMPRÉHENSION

Tout d'un coup, Nathan se mit à entendre la nature lui parler. C'était comme si elle communiquait directement avec lui, par ses pensées, ou que sa conscience avait fusionné avec celle des éléments de la Terre. La montagne, la rivière et même un moustique et une marmotte pouvaient lire dans ses pensées. De son côté, il entendait leurs réponses qui lui offraient un enseignement.

Que lui était-il donc arrivé pour qu'il puisse ainsi dialoguer avec la nature ? Certaines personnes acquièrent des facultés extraordinaires inattendues après un accident. Victimes du syndrome du savant, elles deviennent soudainement des prodiges. Par exemple, un père de famille s'est fait virtuose du piano après un traumatisme

crânien causé par une mauvaise chute dans la piscine. Un vendeur de futons, agressé à la sortie d'un bar, s'est transformé en génie des mathématiques. Dans d'autres circonstances, des capacités latentes se révèlent à la suite d'une expérience de mort imminente.

L'homme qui dialoguait avec la nature et dont je vais vous raconter l'histoire avait des prédispositions à vivre ce qu'il a vécu. Il avait beaucoup d'imagination, de telle sorte que rien ne pouvait le surprendre, pas même le fait qu'une plante ou un animal devine ses pensées. De plus, il était hypersensible et, lorsqu'il était pris de fortes émotions, il se déconnectait du réel par des absences plus ou moins prolongées. Quand il se réveillait, il restait longtemps sans savoir ce qui était vraiment survenu.

Ce jour-là, Nathan avait subi un choc émotionnel alors qu'il était au sommet d'une montagne en compagnie d'Éloïse. Il se rappelait une dispute avec elle, puis... un vide, avant de remarquer la disparition de sa petite amie. Ensuite, plus rien. Avait-il couru jusqu'en bas, avec l'intention d'aller chercher du secours ? Par où était-il passé ? Il n'avait pas l'impression

d'avoir bougé, pourtant il se trouvait à présent sur la berge d'une grande rivière. C'est là que son aventure incroyable commença : pendant trois jours, les éléments de la nature lui révélèrent le mystère de l'immatérialité.

La grande Rivière

LE TEMPS

La rivière était vaste. C'était presque un fleuve. Au-dessus de ce cours d'eau, des ponts avaient été érigés pour relier les gens qui habitaient sur ses rives. Malheureusement, certains d'entre eux se servaient de ces solides structures de métal et de béton pour faire leurs adieux. Ils sautaient d'en haut, avec leur infortune.

Juste aux pieds de Nathan, un torrent ruisselait en dévalant de petites cascades en forme d'escalier. Il glissa sa main dans la source et joua mollement avec le courant en tentant de le retenir. Mais l'eau fuyait entre ses doigts.

« Si je pouvais arrêter le temps », pensa-t-il en voyant le courant s'écouler inexorablement, comme le temps. Il rêvait de pouvoir retourner

en arrière, de voir le passé et peut-être même de le changer.

La disparition d'Éloïse refaisait surface dans sa mémoire vacillante. Il ignorait comment il avait pu se rendre jusqu'ici et pourquoi il restait là, quasi impassible, sans chercher à vite grimper au sommet de la montagne pour comprendre ce qui était arrivé. Néanmoins, son amie lui manquait, il aurait souhaité qu'elle soit à ses côtés. Qu'elle le reconforte, qu'elle lui parle avec des mots simples et sans détour. Mais il avait commis l'irréparable et s'en voulait beaucoup.

– Tu as des regrets ? s'enquit la grande rivière. Sache qu'avant toi, d'autres se sont jetés dans mes bras. Pour eux, les regrets ont cessé, mais le temps a filé.

Elle poursuivit en lui faisant une proposition inattendue.

– Apprends avec moi la véritable nature du temps.

– Quoi ? réagit Nathan en laissant errer son regard sur les rapides qui semblaient faire des flic-floc joyeux à son intention.

– Tu veux remonter le temps, mais il ne se retournera pas pour toi. Le temps, c'est la vie et, s'il s'arrête, ta vie s'arrête aussi.

– Mais qui es-tu ? Tu ne peux pas être moi !
répondit Nathan, surpris par l'étrange façon dont le cours d'eau lui parlait en investissant ses pensées.

C'était en effet étonnant qu'une rivière s'adresse à lui, mais il avait une imagination débordante ! De plus, son amnésie lui avait fait perdre ses repères spatiotemporels. Il commençait à confondre le réel et le possible. Pour cette raison, il accepta le fait qu'il puisse entendre la rivière s'exprimer. Il avait néanmoins de la difficulté à saisir ses propos mystérieux.

– Ne crains pas le temps, reprit l'affluent. Vois-le autrement, car il n'est pas comme tu le penses. Il existe dans l'immensité de l'espace et n'a pas de début ni de fin.

La rivière parlait de manière hermétique pour l'homme qui avait beaucoup fréquenté l'école, mais qui n'avait pas l'habitude de prêter attention aux éléments de la nature. Cette enseignante particulière était cependant enjouée et patiente. Afin de lui donner le temps d'assimiler un nouveau point de vue, elle fit encore deux ou trois vagues. Au-dessus de l'écume, de petits geysers éclatèrent en feux d'artifice.

Non loin de l'endroit où se trouvait Nathan, une chenille insouciant grimpait le long d'une

tige, qui ploya soudainement sous son poids. La bestiole culbuta. Elle plongea ensuite la tête la première dans les flots, nagea jusqu'au rivage et recommença son jeu. Sur la grève, à son tour, un ver curieux sortit du sol sablonneux pour voir quel temps il faisait. « Gloup ! » Une grenouille gourmande l'engloutit, puis sauta pour se cacher sous l'ombre de feuilles mortes et ferma les paupières pour faire la sieste.

– C'est quand même bon d'être ici, constata Nathan à voix haute.

Il vit un tronc d'arbre échoué sur la berge, et s'y assit avec l'intention de passer un moment près de l'eau vive et des créatures qui lui tenaient compagnie.

Alors qu'il regardait pensivement ses flots, la rivière lui posa une question intrigante.

– Crois-tu vraiment que le temps s'écoule, comme cette eau dont tu observes le cours ?

– Attends..., dit-il en réfléchissant. Cet écoulement du temps, on l'appelle le temps linéaire, car il va dans une seule direction.

– Cela n'est qu'une illusion. Le temps n'est pas comme le courant que tu observes à partir du tronc mort qui se trouve sous tes fesses. De là, tu

vois l'eau qui va en aval, et tu te dis qu'elle est déjà passée. De l'autre côté, tu vois l'eau qui vient en amont, et tu te dis qu'elle passera. Comprends-tu ?

– Euh..., répondit Nathan, pas trop sûr de lui.

La rivière appela donc un gros nuage, pour qu'il l'aide dans sa leçon.

– Cumulonimbus, fais-nous un bon orage ! ordonna-t-elle.

Le nuage se gonfla et prit une couleur menaçante. Imitant un poumon enrhumé, le cumulus éternua à l'instant même où le tonnerre éclatait, et la pluie se mit à tomber. Les gouttes à la surface de l'eau disparurent en rejoignant le courant.

– Remarque ces gouttes de pluie qui se mêlent aux flots. Pour elles, il n'y a pas d'eau qui va ou d'eau qui vient. À ton avis, pourquoi est-ce ainsi ?

L'observateur dubitatif considéra la question en silence, pendant qu'une bonne douche l'arrosait. Il se mit vite à l'abri d'un arbre, secoua ses vêtements mouillés et continua sa conversation avec la rivière.

– Je vois bien les gouttes de pluie qui suivent le courant. Je vois également le cours d'eau en entier. Malgré cela, je ne comprends pas que cela soit la même chose pour le temps et les humains.

– Les humains sont comme les gouttes d'eau : ils ne font qu'un avec le temps.

La rivière essayait d'exposer une vision différente du temps à l'intellectuel qui s'était retrouvé sur son rivage. Celui-ci, influencé par son éducation, avait toujours accepté l'idée que le temps s'écoulait, heure après heure. Que son quotidien s'accordait à la chronologie de l'horloge, selon laquelle les heures passées étaient déjà passées et celles du futur n'existaient pas encore. Les livres de science qu'il avait lus supposaient qu'il y avait, d'un côté, le temps et, de l'autre côté, les humains qui le subissaient. Aucune symbiose n'était possible.

– Les livres se trompent. Je vais te dire une chose qui va te surprendre beaucoup. Tu ES le temps !

Le cours d'eau répéta en appuyant sur chacun de ses mots :

– TU ES LE TEMPS.

L'érudit, tout désorienté, tout trempé, n'y comprenait rien. Alors, la rivière ordonna à son ami le vent de venir l'assister dans son cours. Celui-ci n'y alla pas de main morte : il frappa l'incrédule au sol d'une bourrasque impres-

sionnante. Fortement secoué, Nathan s'agrippa désespérément à l'arbre lui servant d'abri.

– As-tu peur de t'envoler ? Veux-tu bien imaginer que la rafale te fasse virevolter telle une feuille d'automne, en te propulsant très haut, et qu'à cette altitude, ton regard embrasse le vaste horizon ? Ou préfères-tu que je t'envoie vraiment dans les airs pour que tu puisses enfin comprendre ?

– Oui, je veux seulement l'imaginer ! J'ai une grande imagination, fais-moi confiance.

– Très bien. Dans ce cas, es-tu d'accord que tu apercevrais les sources, les cascades et les ruisseaux qui traversent le paysage ? demanda la rivière.

– Moui ! fit Nathan, fouetté par une brusque rafale.

– Et si le vent te transportait plus haut encore ? Tu verrais les différents cours d'eau, ainsi que leurs croisements et bifurcations, jusqu'à l'océan dans lequel ils se jettent.

– Oui, j'ai compris qu'il faut considérer le temps à partir d'un point de vue élevé, afin de l'appréhender complètement. Mais s'il te plaît...

– Le temps est entièrement là et toujours là, multiple et éternel.

– Je t’en prie, cria Nathan, fais taire cette rafale !

La rivière fit un signe au vent qui, séance tenante, se calma.

– À une distance incommensurable, conclut celle qui donnait des ordres, tu apercevrais le ballet clair et obscur du Soleil sur la surface de la Terre. Et, de ce fait, tu verrais le jour et la nuit apparaître à différents endroits au même moment. N’est-ce pas extraordinaire ? Je te le redis, à toi l’homme qui a l’impression de tout connaître : le temps n’est pas ce que tu penses. Tout advient simultanément, c’est pourquoi le temps que tu dissocies de toi-même est une illusion.

Commotionné par le vent violent qui venait de le secouer, Nathan ne saisit pas sur-le-champ l’enseignement de la nature. Toutefois, ces paroles résonnaient encore en lui : « Tu es le temps. » Pourquoi avoir appuyé sur cette idée inconcevable ? Que signifiait-elle pour lui-même ?

– Cela signifie que tu as la capacité de modifier le temps, entendit-il des flots.

Bouleversé par cette révélation, mais perplexe, il supplia la rivière de continuer à lui parler. Il voulait qu’elle lui montre comment faire pour changer son passé.

— Ne préfères-tu pas créer un nouveau futur ?
lui lança-t-elle, histoire de le taquiner un peu.

— C'est bon, j'ai compris, réagit-il, croyant qu'elle se moquait de lui. C'est impossible, n'est-ce pas ?

— Tu es bien sceptique, Nathan. Rien n'est impossible, mais pars maintenant, sinon...

— Sinon... quoi ?

La grande rivière s'abstint d'en dire plus. Elle savait le danger à venir inévitable.

Le Moustique

L'ÉTERNITÉ

– Sinon... quoi ?

Nathan répéta sa question, mais elle resta sans réponse. L'immense rivière lui avait enjoint de quitter les lieux. Que pouvait-il donc lui arriver ? Risquait-il d'être englouti sous son eau vive ? Il est vrai qu'elle commençait à s'agiter et qu'une grande vague pouvait fort bien l'avaler à l'endroit précis où il se trouvait.

Malheureusement, l'avertissement de l'affluent se perdit dans le brouhaha de son esprit qui se mit à vagabonder d'une pensée à l'autre.

Ainsi, cloué sur place, notre homme cherchait à se souvenir de ce qui s'était passé au sommet de la montagne. Après la disparition subite d'Éloïse, c'était le néant. Ensuite, il s'était retrouvé au bord d'une rivière grande comme un fleuve. Celle-ci

lisait dans ses pensées, avait l'intention de lui faire la leçon et semblait connaître son passé et son futur.

Cette mésaventure était surprenante, mais pas totalement inattendue pour quelqu'un qui vivait une expérience de mort imminente. Dans cet état modifié de conscience, on peut prendre pour réels les événements qui surviennent, qu'ils soient terrifiants ou extraordinaires. On peut également avoir la sensation que les êtres qu'on rencontre sont vrais et porteurs d'un message concernant sa vie terrestre.

Selon l'enseignement que Nathan venait de recevoir, le temps existait sans limites, comme l'espace, lui aussi sans limites. Tenter de l'arrêter, lui avait dit la rivière, signifiait mettre un terme à la vie elle-même. Par contre, il pouvait modifier son passé et son futur. Comment était-ce possible ? L'élève pourtant doué nageait dans l'incompréhension et cet enseignement allait le transformer profondément. Mais comment ?

– Bzzz, bzzz ! siffla un intrus qui l'obligea à sortir de ses réflexions, afin qu'il quitte l'endroit. Comment vas-tu, ce matin ? Tu as pris une douche, n'est-ce pas ? L'eau était-elle bonne ? Ne

trouves-tu pas que la vie est courte ? Le présent n'est-il pas un beau cadeau ?

C'était un moustique très bavard qui lui faisait la conversation, en même temps que son dard effilé cherchait un bout de peau bien tendre. Agacé, Nathan chassa l'insecte de la main. « Outch ! » La tape atterrit sur sa joue. Il tenta ensuite d'attraper l'indésirable au vol, mais celui-ci s'éclipça. Où était-il ? Sans doute pas loin, car son bourdonnement était encore perceptible.

Pour éviter une morsure de la petite bête, l'homme se recroquevilla sur lui-même. Son menton touchant presque ses genoux, il remarqua quelque chose d'étonnant.

« Quel drôle de point de vue ! »

C'était inusité pour lui de percevoir les choses à la hauteur des bestioles. D'ordinaire, il se penchait pour attraper des livres sur les tablettes basses de la bibliothèque et pour y lire, à l'aide d'une loupe, des mots en tout petits caractères... pas pour observer la nature. Ainsi penché, Nathan examina les cailloux, les plantes fluviatiles et les grains de sable, qui lui semblèrent soudainement surdimensionnés.

– Tout est grand quand on est petit, n'est-ce pas ? pépia encore l'insecte invisible. Sais-tu que, pour moi, une journée, c'est l'éternité ? Eh oui, surprenant, hein ? Dis-moi, comment est-ce, une journée, pour toi ? Est-ce court ? Est-ce long ?

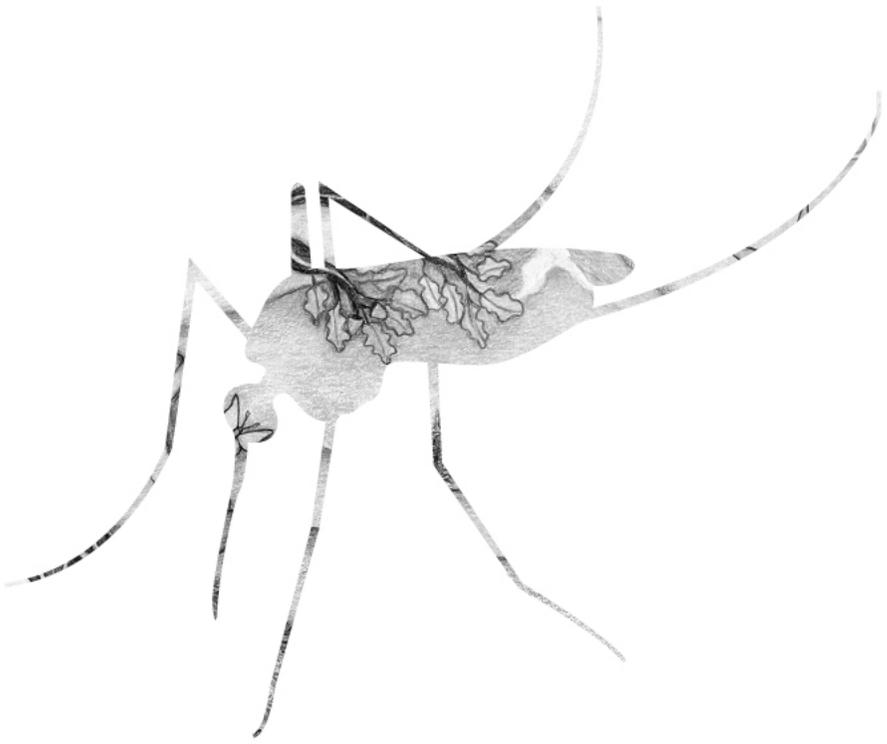
– Ah non ! s'écria Nathan, qui n'avait pas du tout l'intention de converser avec un casse-pied de la sorte.

– Voyons voir ! Une journée pour un grand homme comme toi doit bien ressembler à une demi-seconde pour un modèle réduit comme moi. Mais l'éternité ? Combien ça fait de journées ? Une dizaine ? Des milliers ? Plus ?

– Argh !

Pendant que le prédateur lilliputien se sauvait à toute vitesse, le torse bombé et sans scrupule, Nathan, qui accumulait les malchances, se gratta nerveusement à l'endroit de la piqûre. Il était, comme on dit, piqué dans son orgueil. Dans cette position embarrassante, il se mit à fulminer intérieurement contre le petit escroc. Il imagina qu'il allait revenir à la charge avec d'autres enquiquineurs.

En effet, une nuée de moustiques arriva en trombe, en bzzzbzzzant, tandis que le malheureux



se roulait promptement en boule, cherchant en vain à échapper à l'invasion armée. Les dards, comme des flèches enflammées, ciblerent sa peau bien en vue, et lui, assailli de toutes parts, eut l'impression que ce moment désagréable s'éternisait. Bizarrement, cela eut l'effet de le ramener à la notion du temps.

– Eurêka ! lâcha-t-il spontanément. Le temps est élastique.

Nathan croyait avoir compris l'illusion du temps, car sa fâcheuse rencontre avec les moustiques avait le pouvoir maléfique de l'étirer. Il n'avait toutefois pas encore compris que si le temps s'étirait pour lui, en symbiose avec ses prédateurs, c'était parce qu'il n'en avait plus beaucoup pour quitter la berge sain et sauf.

– Bzzz, bzzz ! fit l'insecte qui était revenu. Tu te trompes, et je peux t'en faire la démonstration.

– Non merci ! Va-t'en ! dit Nathan en tentant à nouveau de le repousser.

– Si, si, j'insiste. Prends la peine de m'écouter, car les petites bêtes savent des choses que les humains ignorent.

On aura tout vu ! Après la rivière, c'était un moustique qui voulait lui faire la leçon. Celui-ci

commença sans tarder à lui parler du temps d'un point de vue microscopique.

– À une dimension extrêmement petite, tout arrive en même temps. À cette échelle, le temps n'existe pas encore. Alors, si tu penses que le passé est révolu et le futur à venir, c'est faux.

Le moustique semblait en savoir beaucoup sur le sujet. Ainsi, cet animal d'à peine un demi-centimètre fit remarquer que l'incroyablement petit et l'incroyablement grand se ressemblaient sensiblement.

– Si tu te détends, je vais t'en dire plus, ajouta l'insecte pédagogue.

Il se posa sur un pétale d'une fleur sauvage, tout près de là.

Nathan restait sur ses gardes, redoutant que le criminel en herbe soit en train de lui monter une entourloupe, avant de le piquer de nouveau ou d'appeler toute sa troupe de vilains diptères à longues antennes.

– Ne nous crains pas, nous avons eu notre butin. Je veux te parler du présent dans ton existence. Imagine une goutte qui tombe à la surface de l'eau, dit l'insecte en prenant le même exemple que la rivière.

– Bon, d'accord, acquiesça notre homme.

Il s'assit sur le sol avec l'intention d'écouter plus attentivement. Ce moustique ne lui semblait, tout compte fait, pas trop menaçant et il était plutôt intelligent.

– Une goutte, une rivière, dit Nathan. Et après ? Il paraît que cette goutte ou cette rivière, c'est moi, car je suis le temps. Mais je n'y comprends rien et je ne saisis pas pourquoi vous insistez là-dessus.

– C'est difficile de changer de perspective. Tu es le temps, en raison de ta conscience des choses, mais je ne suis pas ici pour te parler de ça, plutôt pour te montrer comment le passé et le futur bougent, depuis le moment présent.

– Alors, ça m'intéresse ! lâcha Nathan. Enfin une application pratique !

– Visualise cette fois-ci un océan qui se meut constamment, en formant des vagues qui se suivent, l'une après l'autre. Ce va-et-vient incessant, c'est le temps toujours en mouvement. Maintenant, figure-toi qu'une seule de ces vagues représente l'existence, ton existence. Puis chacune de celles qui lui succèdent pourrait être une nouvelle existence, dans cette vaste étendue d'eau qui est...

– ... l'éternité, dit le bon élève, se surprenant lui-même de sa réaction spontanée.

– Voyons voir si tu saisis les répercussions de ta réponse. Alors, à ton avis, en usant de gouttes et de vagues, comment le présent peut-il par exemple changer le futur ?

– Hum... en vertu du principe de causalité, cela est improbable, car le futur serait déjà déterminé.

– Tsst ! fit l'insecte futé en guise de protestation.

Il voulait le faire revenir à quelque chose de plus simple, aux gouttes de pluie.

– À quoi correspondent les gouttes qui font plouf en tombant à la surface de l'eau ?

– Serait-ce le présent ?

– Tu brûles ! En fait, qu'arrive-t-il ensuite à chacune de ces gouttes ? Car l'illusion est de penser qu'elle reste intacte, alors qu'elle se mêle à l'eau et devient la rivière. Ceci étant dit, comment ces gouttes influencent-elles l'eau ?

– Je donne ma langue au chat.

– Ces gouttes contiennent une information qui est transmise à la rivière. Ce sont tes pensées, tes émotions, tes sensations qui tombent sous forme de pluie. Ça va jusqu'à maintenant ?

– Continue, je t’en prie.

– Alors, tu as sans doute remarqué qu’en touchant la surface, chaque goutte sculpte une petite couronne, puis des cernes qui se propagent sur l’eau. Maintenant, visualise le moment présent comme étant l’instant où naissent les gouttes, en même temps que se propagent, bien au-delà du présent, les...

– Attends ! Ces cernes, est-ce qu’ils représentent des possibilités de changement ?

– Touché ! Ce sont les points où ton présent rencontre ton existence, y compris ton passé et ton futur.

Nathan éprouva à cet instant un enthousiasme débordant qu’il ne put dissimuler au moustique installé sagement sur son pétale. Celui-ci se fit projeter au loin par le flot de questions qui inondèrent la berge.

– Mais comment faire ? Comment changer mon existence ? Quel est le sens de tout cela ? Qui suis-je, moi ? Ai-je la faculté d’influencer le temps, comme tu le prétends ? Quelle est cette faculté ?...

– Tu es relié ! lui cria l’insecte. Tu es relié à l’éternité. Mais, là, ça suffit de parler, tire-toi d’ici !

Le Spectre

LE PASSÉ

L'avertissement du moustique n'eut aucun effet sur Nathan, pas plus que la mise en garde de la grande rivière. Il resta un long moment à s'embrouiller l'esprit en se posant des questions existentielles. Puis un bruit se fit entendre sous les flots en crue, un bruit terriblement inquiétant !

Quand il leva la tête, notre homme vit une lame de fond gigantesque s'élever sur lui. Paralysé par la peur, incapable de s'éloigner de la rive, il comprit que la vague allait l'emporter. Le pauvre plongea dans les profondeurs du torrent et se retrouva planté dans la boue de la rivière, avec l'ombre des plantes aquatiques que secouait le courant impétueux. Il y avait aussi de gros

cailloux drapés dans une couverture de vase. Son corps était, comme ces cailloux, presque complètement submergé.

— Au secours... bloup, bloup! s'entendit-il implorer.

Mais rien ne se passa, dans l'eau trouble et sombre. Était-ce un rêve? Il lui semblait que non, mais cela était étrange, car il était à la fois Nathan en train de se noyer, et un nouveau Nathan qui tentait vainement de le secourir. L'ancien Nathan qui se noyait avait l'apparence d'un spectre au crâne chauve. Un veston, beaucoup trop grand pour habiller un squelette, flottait sur son corps qui n'avait plus que la peau et les os. La cravate nouée autour de son cou tanguait comme une algue.

— Je vous en prie... bloup, bloup... sauvez mon coffre.

Le nouveau Nathan, en sauveteur, agrippait le complet du spectre et le tirait sans succès. Dans une immobilité absolue, les jambes du misérable étaient engluées dans une épaisse couche de vase, et ses bras restaient accrochés à une énorme boîte qui ressemblait à un cercueil.

— Ne peux-tu pas lâcher ce coffre encom-

brant ? demandait celui qui cherchait à le sauver de la mort.

– C’est mon passé... bloup, bloup... j’y tiens ! répondait le spectre.

Dans un long soliloque, le lugubre personnage raconta que cette boîte contenait ses souvenirs. Il fit état des sentiments qui l’habitaient encore et toujours. Il décrivit la sévérité de son père devant lequel il s’était senti incapable à tous les égards et, en raison de cela, la boulimie de savoir qu’il avait précocement développée. Il s’était mis à dévorer tous les ouvrages scientifiques de sa petite bibliothèque, pour en connaître plus et satisfaire les exigences paternelles qu’il percevait. Il rapporta les moqueries de ses compagnons de classe, si normaux, si prévisibles, face à sa singularité, et confia la honte qu’il avait éprouvée en leur présence.

Avec l’évocation de ses souvenirs, l’homme sinistre s’enfonçait centimètre après centimètre. Le coffre avait disparu sous le limon ; lui-même était presque enseveli. Il ne sortait plus de sa bouche que des « bloup, bloup » et, finalement, son crâne chauve gisait au milieu des galets dans l’obscurité de l’affluent.

Ces images troublantes se confondaient à la réalité. Le nouveau Nathan avait, tout comme l'ancien, connu une enfance difficile, ainsi qu'une vie d'adulte jonchée de relations compliquées, jusqu'à ce jour où il avait provoqué une dispute avec Éloïse. Pour cela, il se sentait coupable et ce sentiment était comme une arme insidieuse pointée vers lui, une arme qui l'entraînait dans une transe profonde.

Il se vit rejoindre l'ancien Nathan, tous deux entièrement recouverts de vase épaisse, visqueuse et noire. Ce moment étouffant lui sembla interminable, mais de cette boue émergèrent des créatures dont la beauté et la lumière le réconfortèrent.

Ces êtres lumineux avaient un message à lui livrer. Ils lui dirent que le temps était un cycle perpétuel, un mouvement ininterrompu dans lequel la mort donnait lieu à une naissance. L'espace était une illusion semblable à celle du temps. La réalité que Nathan percevait à l'extérieur de lui-même représentait un miroir de son monde intérieur.

— Ton monde intérieur est une force immanente qui transcende la réalité terrestre, lui

déclarèrent les messagers. Il peut faire des ponts avec d'autres dimensions, y compris dans celle-ci, à travers l'espace et le temps.

– Que voulez-vous dire ? leur demanda Nathan.

– Tu as en toi la capacité de changer ton existence, comme un papillon.

– Pourquoi un papillon ?

Les créatures lui révélèrent alors une chose surprenante.

– Avant d'être un papillon, la chenille sait qu'elle pourra un jour voler et elle s'en réjouit. Dans son cocon, la lympe accepte son état de chrysalide avec patience, car elle se voit déjà avec de jolies ailes colorées et l'émotion qu'elle ressent prend part à sa mutation.

– Est-ce aussi simple que ça ? les interrogea Nathan, étonné. La joie métamorphose une chenille en papillon ?

– Oui ! répondirent les êtres de lumière. En vérité, c'est plus que de la joie, c'est de l'émerveillement. Comprends-tu pourquoi il est vain de t'accrocher au passé ? Tu peux transformer ton existence grâce à l'émerveillement. Il crée les ponts entre le présent, le passé et le futur, façon-

nant ainsi ton existence. Remonte à la surface, tu auras l'occasion de saisir toutes les potentialités de ton monde intérieur.

– Oh non, pas là ! Je vous en prie, supplia Nathan, qui se sentait miraculeusement bien dans cet endroit devenu si paisible, si sécurisant – comme un cocon justement – grâce à la présence des créatures. Gardez-moi avec vous !

– Ce n'est pas ton heure, conclurent celles-ci, mettant un terme à la conversation.

Dans un claquement de doigts, Nathan se vit à la surface de l'eau, au milieu de la vaste rivière. Cette dernière, enfin plus calme, le soulevait délicatement et, avec l'ondulation lente et rythmique de sa houle – on aurait dit une ondulation calculée –, elle le ramenait sur la berge.

Les Monarques

L'ÉMERVEILLEMENT

En voyant Nathan très fortement ébranlé par la transe qu'il avait vécue, le sage cours d'eau appela le renfort d'alliés très doués.

– Messieurs les monarques, mettez-vous à l'œuvre !

Suivant les instructions de leur très grande amie, les papillons orangés quittèrent les épines de pins qui bordaient la rivière, effleurèrent le torrent, puis firent volte-face en s'immobilisant au-dessus du corps de l'homme. De là, ils présentèrent un spectacle inouï.

Parmi tous les insectes volants, les monarques sont les maîtres du sauvetage. Cette faculté innée, les papillons la maîtrisent sur le bout de leurs ailes. Leur représentation magistrale et coordonnée de milliers d'élytres battant de

concert forme un jeu de lumière et de couleurs qui agit comme un remède contre la souffrance physique ou psychologique.

En vérité, tous les éléments de la nature ont la capacité de guérir les maux. La douce médecine de l'émerveillement est ressentie lorsque nous sommes près d'une source chantante, devant une colline verdoyante, à l'intérieur d'une forêt d'automne ou dans un désert majestueux. Partout où le regard se pose : sur une écorce lisse de bouleau, une toile d'araignée recouverte de rosée, une tapisserie d'étoiles brillantes. La fascination agit quand l'œil s'attarde aux beaux attributs de mère Nature, qui exerce son pouvoir curatif. Mais il faut s'arrêter et contempler le spectacle pour sentir l'effet salutaire du remède.

Quand Nathan s'ouvrit sur le jeu saisissant des papillons, il lui fut impossible de quitter des yeux la chorégraphie désarmante et de ne pas prêter l'oreille à l'information qu'ils livraient. Cette information, qu'il entendit aussi clairement que les paroles d'un humain, était toutefois prodigieusement déroutante.

— Tous les êtres vivants possèdent le pouvoir de guérison, proclamèrent les lépidoptères. La

mort physique fait partie du cycle terrestre, mais rares sont ceux qui reviennent à la vie pour en témoigner. Par contre, la faculté de se rétablir est un don de la vie. Nous sommes venus te dire que tu peux intervenir sur toutes les choses, grâce à ton monde intérieur.

À ces mots, Nathan tressaillit. Les êtres de lumière rencontrés dans sa transe lui avaient parlé des papillons et avaient fait allusion au monde intérieur. Cette expérience dans les ténèbres était donc comme une prémonition.

Les monarques réagirent comme s'ils avaient à leur tour capté les sentiments de l'homme. Ils agitèrent leurs ailes plus rapidement et volèrent en altitude. De cette manière, ils créèrent une incroyable nuée dans le ciel, à l'image de bancs de poissons dans la mer. Cela donnait l'impression que les papillons, à travers leur danse, cherchaient eux aussi à transmettre une émotion. C'était une communication affective avec Nathan à l'aide d'un mouvement haut en couleur.

Lorsqu'ils s'approchèrent de nouveau de la berge, ils reprirent leur message.

— Nous étions des larves emprisonnées dans l'obscurité totale, sans aucun contact avec l'exté-

rieur. Pourtant, nous attendions la prochaine étape dans l'émerveillement face aux possibilités qu'elle nous offrirait. Cette perspective nous comblait de bonheur et de reconnaissance. Voici le secret que nous venons te confier. Veux-tu repousser les limites de tes connaissances ?

Nathan contemplait la chorégraphie, dans un état altéré, tandis que l'un des monarques, plus téméraire, se détacha de la troupe et se posa à l'improviste sur son nez. On avait choisi celui-ci pour transmettre le message le plus essentiel.

Au contact du monarque, notre homme eut un premier réflexe, voulant instinctivement le repousser. Mais il ne réussit qu'à soulever légèrement le torse.

– Oublie ce que tu connais, car seul ton esprit libre de pensées peut te faire goûter à l'immatérialité, dit l'insecte aux ailes papillotantes. C'est une prochaine étape pour toi. Es-tu prêt à redécouvrir la réalité ? Es-tu prêt à ouvrir ton cœur à...

– Oui, oui, je suis prêt, le coupa Nathan, qui n'était pas vraiment prêt, et même agacé par l'entêtement du papillon.

Il gesticula en faisant s'éloigner les monarques, qui s'envolèrent au loin pour secourir d'autres âmes en peine. Nathan se retrouva dans cet état désemparé, comme un chien égaré, devant la grande rivière qui coulait à ses pieds. C'est là qu'il décida enfin de partir.

Le Champ d'herbe

LA NATURE INSÉPARABLE DES CHOSES

Nathan avait comme par magie hérité de la faculté de dialoguer avec la nature. Une grande rivière remplie de sagesse, un moustique sagace mais effronté, des créatures porteuses d'un message, de même que des papillons miraculeux avaient participé à son enseignement. Il nageait toutefois dans l'incompréhension totale. Comment s'était-il retrouvé en compagnie de ces maîtres si particuliers ? Pourquoi voulait-on effacer ce qu'il avait appris dans les livres et changer sa façon de voir la réalité, ainsi que transformer son existence ?

Avec toutes ces questions qui demeuraient en suspens, il était épuisé. Il se dit qu'il devait s'allonger pour reprendre ses esprits. À quelques pas de l'affluent se trouvait un champ. Il s'y rendit

en traînant d'un pied et il repéra un endroit pour s'étendre.

– Je me suis égaré, dit-il aux graminées, qui semblaient s'agiter comme pour lui faire une place.

Il se pelotonna contre elles, sans s'excuser du dérangement. Nathan ne savait pas s'y prendre avec les éléments de la nature, les papillons ou les graminées, pas plus qu'il ne savait le faire avec les êtres vivants de sa propre espèce. Mais l'herbe n'était pas offensée. Au contraire, elle était ravie d'avoir auprès d'elle un interlocuteur potentiel.

– Il n'y a pas de quoi ! répondit-elle avec ses tiges longues et fines, qui frétilèrent gaiement comme des queues de chiens en liesse. Et tu veux que je te dise ? ajouta-t-elle en valsant sur elle-même. Je suis bien contente de t'offrir le confort de ma couche. Et tu veux que je te dise encore ?...

C'est qu'elle était bavarde, cette herbe ! Ayant envie de profiter du petit nouveau pour faire un brin de causette, elle continua :

– Tu veux que je te dise encore ? Le mois dernier, je me trouvais sèche et cassante, mais, hier, par chance, il a plu. Regarde cette couleur vert tendre de mes feuilles, elle fait l'envie des

steppes arides dans les régions chaudes. Bon, maintenant, tu vas me dire que je ne suis pas aussi jolie qu'une marguerite, pas nourrissante comme le blé, mais si tu me voyais danser et chanter dans la brise du matin...

– Zzz...

Remarquant que son interlocuteur était presque endormi, l'herbe encore une fois ne se froissa pas. Elle ne voulait pas risquer d'abîmer sa belle apparence. Alors, la toute belle et toute verte le recouvrit gentiment de ses tiges souples et légères, et le tint bien au chaud.

Pendant ce temps, Nathan, allongé, rêvasait. Avec ses yeux à demi ouverts, il observait les moutons blancs qui défilaient dans le ciel. Un cumulus en forme de chou-fleur se pointa à l'ouest, puis un deuxième et un troisième filèrent, dans un glissement parfait. Il se souvint alors qu'enfant, ces parades le mettaient en extase.

« Cumulus fractus, cumulus humilis, cumulus congestus », récita-t-il intérieurement.

Tout jeune, il connaissait déjà sur le bout des doigts les noms de ces amas de fines gouttelettes d'eau. Il les avait appris depuis sa première année à l'école, quand l'institutrice avait prié

les élèves de sa classe de présenter un aspect de leur personnalité. Tandis que ses camarades bredouillaient de mignonnes phrases - « J'aime les voitures de course », « Je collectionne les timbres », « J'habite dans une ferme » -, lui avait pris le dictionnaire de météorologie pour exprimer son tempérament insaisissable. Ensuite, il avait terminé son oral avec quelques détails qu'il trouvait captivants.

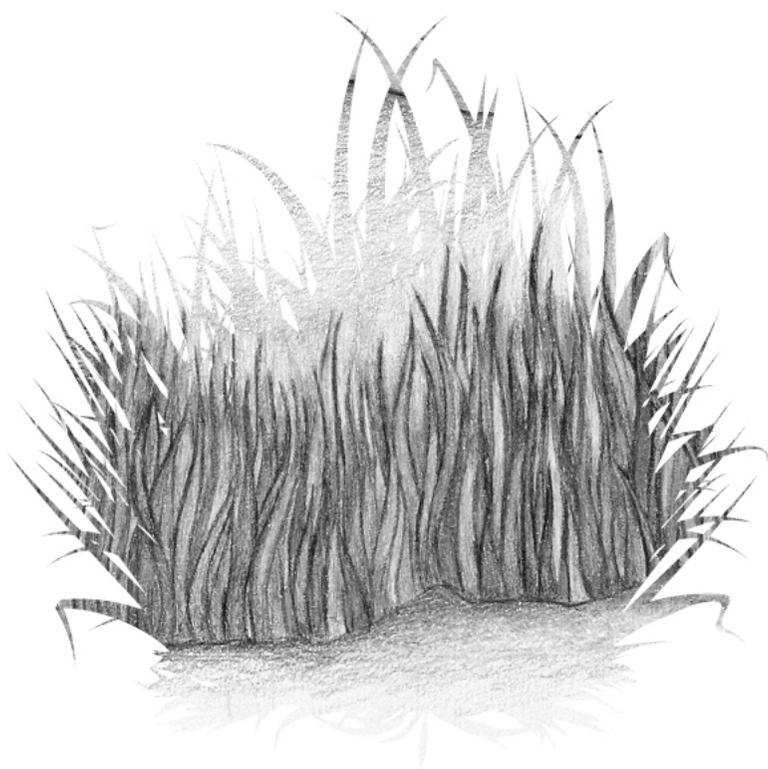
— Il ne faut pas confondre, avait-il précisé, les amas naturels de fines gouttelettes d'eau ou de cristaux de glace en suspension dans l'atmosphère avec le cumulus thermodynamique, qui est un appareil qui produit de la chaleur.

Ce n'était décidément pas un gamin comme les autres, notamment en raison de sa grande érudition et de sa passion pour les livres. Malheureusement pour lui, son exposé sur les nuages avait obtenu la mention « passable », sans compter les moqueries de ses compagnons de classe. À la suite de cet incident, les enfants de l'école s'étaient mis à lui crier des surnoms méchants dans la cour de récréation : « Hé, le fou ! Hé, la tête dans les nuages ! »

Durant son enfance, en raison de l'intimidation subie, Nathan n'avait pas d'amis. Pas même un ami imaginaire. Tout son temps libre, il le passait le nez dans des livres. Pas ceux écrits pour les petits, mais ceux qui utilisaient des mots compliqués pour expliquer des choses simples. Souhaitant encourager ses parents, des spécialistes avaient admis que leur fils était voué à une carrière prometteuse, même s'il avait du mal à se conformer à la normalité.

À l'adolescence, Nathan n'avait pas plus de vie sociale. Il s'était réfugié dans la bibliothèque de son école, préférant les rangées inanimées bourrées de bouquins à la compagnie de ses semblables. Entretenir une conversation, non merci ! Avoir des émotions, insupportable ! Les mêmes spécialistes qui s'intéressaient à son cas le considéraient comme un « mésadapté hypersensible », une expression fourre-tout pas mieux que les surnoms donnés par les gamins.

Nathan fut réveillé par le chatouillement d'un brin d'herbe sur sa joue, et ses souvenirs de jeunesse filèrent aussi vite que les nuages au-dessus de sa tête, ainsi que la sieste, qui avait été brève. Il voulait se mettre debout en



s'épargnant les mêmes ennuis qui avaient fait fuir les papillons. Il écarta donc méticuleusement une première graminée, puis une seconde et, à sa grande surprise, chacune se soumettait docilement, avec toutefois une sensualité inattendue.

– Ôôôuuuiihhh! s'exclamaient-elles, à la manière de jouvencelles excitées.

Embarrassé par l'effet qu'il avait sur l'herbe, et s'efforçant d'éviter un malentendu avec les jolies tiges qui chevrotaient de plaisir, Nathan se souleva maladroitement, mais s'empêtra dans son malaise et trébucha.

– Aïe! Aïe! Aïe! Fais un peu attention! protestèrent des voix, tout autour de lui.

– C'est que... je n'ai pas voulu, bafouilla-t-il en cherchant du regard la provenance de ces paroles.

– Ici, nous sommes toutes reliées, lâchèrent les graminées en chœur. Nous sommes connectées à tout ce qui existe dans cette prairie : les fleurs, les plantes, les arbustes...

– Hein? Mais... je ne perçois pas ces liens, répondit Nathan.

– C'est immatériel.

– Encore ce mot!

– N'as-tu pas assisté au spectacle des monarques? lui rappela la voix.

Mal à l'aise, Nathan prenait conscience qu'absolument tous les éléments de la nature devinaient ses pensées ou étaient informés des événements qui avaient eu lieu. Sans doute étaient-ils au courant de ses prochaines péripéties. Sans attendre de réponse, la voix continua :

– Les papillons se déplacent en suivant un mouvement uniforme, parce que l'immatérialité existe entre eux. Le monde invisible est partout, mais tu ne le vois pas.

Assurément, Nathan ne voyait rien, mais il se montra tout de même intéressé, surtout pour se faire pardonner sa gaucherie.

– Comment font-ils ? Comment font-ils pour se mouvoir comme ça ?

– Tu ne nous croiras pas, mais il s'agit de la plus grande énergie sur Terre. Alors, voilà, écoute bien. Les papillons le font par amour.

L'air interdit, Nathan haussa les sourcils. C'était un érudit ayant lu beaucoup et sur tous les sujets et, de ce fait, il considérait cette idée au sujet de l'amour unissant les monarches comme vraiment tirée par les cheveux.

– Non, mais, dit-il en secouant la tête, comment de simples lépidoptères peuvent-ils...

– Ils communiquent par amour! le coupa le champ d’herbe. Ils émettent et captent de l’amour qui les relie ainsi comme s’ils n’étaient qu’un seul être. C’est de cette manière qu’ils créent une chorégraphie d’ensemble parfaite.

« Pas vrai! » songea Nathan. Dans son esprit, seuls les humains étaient pourvus de l’aptitude à exprimer des sentiments et à entretenir des interactions complexes dans des sociétés évoluées.

– Les humains, les humains! répliqua le champ. Ils ignorent tout de la nature. Ils sont comme des poissons qui tournent en rond dans un bocal et qui font peu de cas de ce qu’il y a en dehors de celui-ci. En dehors, c’est la vie.

Le champ ajouta :

– Tu ne connais rien à la vie.

– Bon, bon! réagit l’intellectuel, un brin cynique.

– Et tu ne sais rien de ton monde intérieur! rétorqua son interlocuteur, du tac au tac et sur le même ton.

– Alors, qu’est-ce donc, ce monde? Vas-y, dis-moi!

– La force immanente qui transcende la réalité terrestre.

– Oh! fit-il, ébranlé.

Nathan retomba sur ses fesses, car cette phrase avait déjà été prononcée par les êtres de lumière. Décidément, les uns après les autres semblaient s'être donné le mot pour lui enseigner une chose qui lui échappait encore. Le champ en savait plus qu'il n'en avait l'air.

– Tu as la capacité de faire advenir les événements grâce à ton monde intérieur. Mais il te faut d'abord entrevoir l'immatérialité. Veux-tu que je te montre comment faire ?

Sans attendre de réponse, le champ d'herbe continua :

– Ce n'est pas simple pour toi, mais tu peux y arriver. D'abord, retiens que les deux sont indissociables : ton monde intérieur influence l'immatérialité, mais l'immatérialité englobe le monde intérieur. Cela fait que tout est relié, et non pas cloisonné comme tu l'as appris dans tes livres. Ensuite, par habitude, tu poses ton regard sur les choses en te disant : « Je connais ces choses. » Aujourd'hui, tu vas découvrir ce qui t'entoure comme si c'était la toute première fois. Imagine que tu ne sais rien de l'herbe dans ce champ.

Non sans hésitation, mais se pliant à l'exercice, le vagabond fit un tour d'horizon sur les milliards de tiges de céréales et de fleurs sauvages qui se déhanchaient autour de lui. Puis il se pencha sur les graminées qui valsaient, tout près, et scruta de nouveau au loin. Ensuite, il se mit sur la pointe des pieds, s'agenouilla. Même en s'étirant, en sautant ou en pivotant de tous les côtés, il ne vit encore et toujours rien d'autre que ce qu'il connaissait.

– Tu as beau faire le rigolo, tu regardes les choses comme à ton habitude. S'il le faut, ferme les yeux!

Nathan eut envie de répondre qu'ainsi il ne pourrait assurément rien voir. Il s'exécuta tout de même avec l'intention de ne pas faire durer l'exercice trop longtemps et de repartir, mais il ne savait pas où. Après une minute de silence, toutefois, un sourire furtif se profila sur son visage.

– L'herbe chante. Et c'est immatériel, admit-il, un peu surpris par sa découverte.

– Tu entends le bruissement des graminées. À présent, bouche tes oreilles.

Encore une fois, il fut tenté de répliquer ironiquement qu'il valait mieux se servir de ses

cinq sens pour appréhender les choses. Mais il se tut, mit ses mains sur ses oreilles et, un instant plus tard, il conclut :

– Eh bien, cette fois, l’herbe danse !

– Elle danse dans le silence de la brise, n’est-ce pas ?

Muet d’étonnement, l’apprenti s’amusa à jouer avec sa vue et son ouïe. Ce faisant, il sortit de ses habitudes et perçut autrement le vaste environnement qui l’entourait, pendant que la prairie poursuivait son initiation.

– Tu as entendu le chant de l’herbe et perçu sa danse. Mais la brise qui souffle pour la faire chanter et danser est presque imperceptible. L’immatérialité, c’est ce qui fait que tout est en mouvement et, qu’ainsi, tout existe.

– Ça, je ne comprends pas.

– Ton existence tient à la nature inséparable de toutes choses.

– Ça non plus.

Nathan baissa la tête. Il était dépassé par ces idées de mouvement, d’existence et... la nature inséparable des choses. Il ne saisissait pas ça. Pas plus que la démonstration d’amour des papillons ni l’aveu de la rivière au sujet du temps. Or,

il commençait à se sentir très mal à l'aise de ne pas comprendre.

Soudain, il entendit le son d'un instrument de musique qui le réconforta. Un semblable était à proximité, à quelques pas d'ici, et pouvait peut-être l'aider. En réalité, il ignorait ce dont il avait besoin, éprouvant de ce fait une grande confusion. Devait-il interroger le musicien afin que celui-ci l'éclaire sur les choses incompréhensibles qu'il entendait aujourd'hui? Ou au sujet de la disparition d'Éloïse? L'incident avait certainement fait les manchettes des nouvelles télévisées. Ou était-il préférable de se taire et de lui demander des indications pour aller... Pour aller où?

— Le guitariste est de retour! clama en chœur le champ au complet. Il arrive au bon moment pour te donner la clé de l'immatérialité.

Le Guitariste

L'IMMATÉRIALITÉ

En quittant le champ d'herbe, Nathan marcha avec la tête pleine de ses récentes découvertes. Il prenait conscience que ses habitudes l'empêchaient de percevoir un aspect imperceptible de la réalité. Il regrettait d'avoir coupé court aux révélations des monarques au sujet des limites de son savoir ; tout ce dont il se souvenait est que son esprit libre de pensées pouvait lui faire goûter à l'immatérialité. Un esprit libre, donc avec le cerveau vide ? Impossible. Avec un autre organe ? Son cœur ?

L'image des poissons qui tournent en rond dans un bocal avait piqué sa curiosité, et il se demanda s'il n'était pas lui-même enfermé dans son monde connu. Probablement, mais comment appréhender la réalité, en se passant des

connaissances acquises dans les livres ? Il avait, de plus, encore beaucoup de mal à imaginer le réel au-delà de ses sens. Le musicien pouvait peut-être l'assister dans sa quête.

Il suivit le son de la guitare et se rendit à un chêne qui trônait au milieu de l'herbe haute. Là, il trouva un barbu à l'apparence d'un hippie d'autrefois, portant des cheveux longs tenus par un bandeau, ainsi qu'une chemise fleurie et colorée.

– Hum, hum ! fit Nathan pour signaler sa présence.

Ce n'est pas que notre homme était mal-intentionné, mais, encore une fois, il avait peu d'aptitudes relationnelles. Le musicien semblait absorbé dans son jeu. Il avait la tête penchée, les yeux clos, la poitrine collée à son instrument. Qu'à cela ne tienne, Nathan se racla de nouveau la gorge.

– Que veux-tu ? lâcha le guitariste, irrité par l'insistance de l'étranger.

– Le champ m'a dit que tu avais la clé de l'immatérialité.

– Ne vois-tu pas que je suis occupé ? Reviens plus tard, s'il te plaît.

Une marmotte, qui passait par là, accosta

l'inadapté relationnel en lui faisant signe de la suivre. Quelques mètres plus loin, elle l'invita à observer le rituel particulier du guitariste. Celui-ci pinçait une corde, la laissait vibrer et prêtait l'oreille, comme dans l'attente d'une réponse. Puis il répétait la manœuvre, sans arrêt.

Cherchant à éviter que le nouveau venu ne contrarie encore l'artiste, le petit mammifère se dressa sur ses pattes et lui chuchota :

– Le bruit l'agace, il l'empêche d'entendre le silence.

Son interlocuteur n'avait pas l'air de piger, alors elle en dit un peu plus.

– Le guitariste cherche son âme sœur.

– Vraiment ? Il l'a perdue, lui aussi ?

– Non. Il ne l'a jamais rencontrée.

– Mince !

La marmotte devinait que l'intellectuel ne se représentait pas la réalité de la même manière que cet artiste d'un temps révolu ni comme les autres créatures du champ. Elle savait également, mieux que Nathan lui-même, ce qu'il voulait retrouver. Alors, elle ajouta une information qui allait incontestablement éveiller son attention.

– Les amoureux qui sont voués à être ensemble, peu importe l'endroit où ils sont sur cette planète, se rejoignent tôt ou tard.

En plein dans le mille! L'étranger en vacilla sur ses jambes, devenues soudainement toutes molles, et il dut se retenir pour ne pas tomber. Après qu'il eut retrouvé son équilibre, un instant plus tard, le petit mammifère reprit son explication.

— Regarde bien ce guitariste. Il sait comment provoquer un rendez-vous, en parlant le langage du cœur. Quand il pince une corde, le son se fait entendre, puis il se tait, mais son frisson voyage à travers l'espace-temps. Ce frisson contient un message destiné à son âme sœur. Comprends-tu cela?

— Pas vraiment, admit Nathan.

— Évidemment. Veux-tu que je te confie une chose à ton sujet?

— Tu ne me connais pas.

— Si. Tout le monde te connaît, dans ce lieu.

— Alors, dis-moi, concéda notre homme, frappé par le fait bizarre qu'encore une fois on le devinait.

— Tu es trop dans ta tête, voilà pourquoi tu ne comprends pas.

C'était surprenant d'entendre cela pour Nathan qui avait l'habitude de comprendre les choses avec sa tête.

La marmotte continua ainsi :

– Comme d'autres te l'ont fait savoir aujourd'hui, je te dis à mon tour que tout est relié. Si les graminées, les fleurs, les plantes et les arbustes sont unis, tous les champs aussi, de même que les collines, les montagnes, les rivières, les lacs et les océans. Cela représente un réseau de connexions sans limites, à l'image d'une toile d'araignée gigantesque.

– Un réseau de fils, comme l'électricité.

– Non. C'est de la lumière ou, si tu veux, de l'énergie. Et ce n'est pas une onde radio. Te souviens-tu des papillons ?

– On m'a dit qu'ils communiquaient par amour, mais cela ne me rentre pas dans la tête, justement.

– Ton cerveau ne t'ouvrira pas la porte de l'immatérialité. Aussi bien que le musicien, tu dois apprendre le langage de ton cœur. Tu seras alors surpris de constater que ton cœur agit concrètement sur le monde invisible. Cet organe est aussi tangible... que tes bras, capables de soulever un objet, ou que tes jambes, qui te font avancer.

– Comme dans l'expression « l'amour peut déplacer des montagnes ».

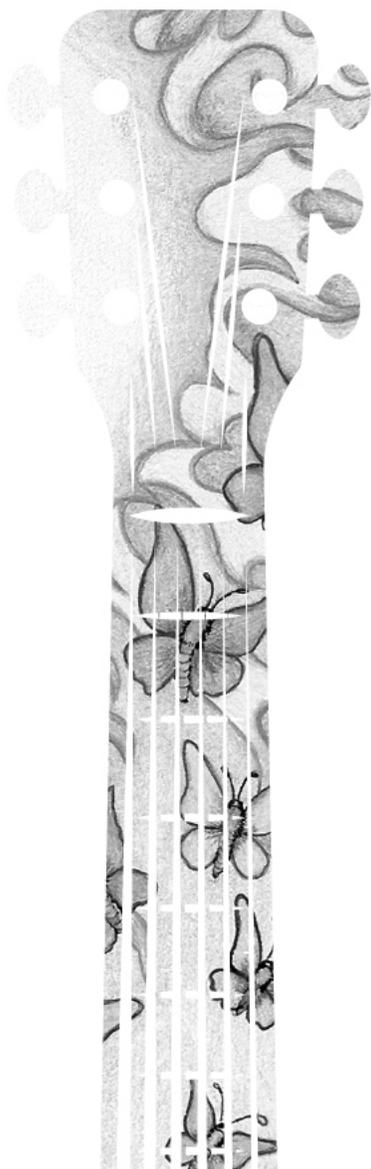
– Exactement.

– Et mon cœur peut attirer vers moi celle qui me manque.

De nouveau remué par les dires du mam-mifère, Nathan était sur le point de tomber dans les pommes. Mais, au même instant, la marmotte siffla un cri de ralliement qui eut pour effet de le remettre d’aplomb. Lui emboîtant le pas, il rejoignit toute une bande de petits animaux regroupés autour de l’interprète. Celui-ci avait terminé son rituel et, avant de quitter le champ, il allait jouer pour eux une suave mélodie.

Enchaînant les accords « *mi, si, do, la* » avec un grand doigté, il joua un air qu’on pourrait qualifier de fantasmagorique. Comme la poudre d’étoiles qui jaillit d’une baguette magique et qui transforme les crapauds en princes, les cendrillons en princesses, sa musique avait un pouvoir surnaturel. La marmotte ainsi que le lièvre, la bécassine et le mulot tombaient sous le charme des sons suaves.

Notre homme assistait au concert, les oreilles et les yeux grands ouverts. Puis, quand la marmotte le lui suggéra, il ferma les paupières pour mieux ressentir les accords. Peu à peu, l’effet ensorcelant qui le faisait tressaillir intérieurement



fit place à la réminiscence du jour précédent. Enfin, il se souvint de ce qui s'était passé à la montagne.

Éloïse se tenait sur un minuscule promontoire de la paroi abrupte qui surplombait le paysage imprenable entourant le mont qu'ils venaient de grimper. Lui avait gardé ses distances, s'installant de façon plus sécuritaire sur le rocher plat et très large qui couvrait presque tout le sommet. De leur point de vue, l'un et l'autre admiraient le lac azur, tout en bas, sur lequel filaient des voiliers. Cette mer intérieure s'étendait entre les collines peuplées de conifères et de feuillus. Et, dans le ciel, un oiseau planait.

— Oh, je veux voler, moi aussi ! avait dit Éloïse en faisant mine d'ouvrir ses ailes.

Inquiet, Nathan avait pris très au sérieux l'intention de sa nouvelle copine. Malheureusement, beaucoup trop au sérieux ! Il lui avait crié des insultes, le genre de grossièretés qui dépassaient sa pensée et lui donnaient maintenant des remords. Mais son imagination était folle et sans bornes, et il était malhabile sur le plan relationnel. C'était sa façon plus qu'imparfaite de manifester son affection et de protéger celle

qu'il commençait à peine à aimer. Il avait conclu son petit laïus de sottises en l'invitant à réfléchir avant d'agir.

– L'oiseau ne se pose pas de questions, avait répliqué Éloïse.

Puis elle avait ouvert encore plus grand ses bras.

Épouvanté, Nathan s'était approché du promontoire et avait cette fois-ci bombardé son amie de phrases apprises dans ses livres. Il lançait ces phrases de la même manière qu'on lance une pluie de projectiles vers un danger imminent.

– Anatomiquement, il t'est impossible de voler. Tu n'as pas d'ailes, pas de queue mobile. Tu ne peux pas changer de direction ou freiner dans les airs. Ton squelette est trop grand, trop lourd..

Comme elle ne semblait pas entendre raison, il avait voulu la retenir. Puis, plus rien. Au petit matin, il s'était retrouvé au bord de la rivière. Ensuite, un enchaînement de circonstances l'avait amené jusque sous le chêne, avec ce guitariste extrêmement talentueux, une marmotte médium et une bande de petits mammifères des champs.



- C’était magique !
- Formidable, comme toujours !
- Bien le bonjour !
- À la prochaine !

Le concert terminé, les animaux se saluaient avant de retourner à leurs tanières.

Tandis qu’il sortait de sa rêverie en laissant s’évanouir le souvenir de l’épisode tragique de la veille, Nathan vit le musicien quitter à la hâte le champ, son instrument sous le bras. Il courut derrière lui, l’implorant de s’arrêter.

– Que veux-tu ? dit le bohème, alors qu’il ralentissait son allure.

- La clé de l’immatérialité.
- Ne m’as-tu pas entendu ?
- Oui, mais...

– N’as-tu rien ressenti ? l’interrompt le guitariste. L’invisible existe pour celui qui ressent les choses.

– Comment le sais-tu ?

– La musique m’a appris à éprouver des émotions pour celle que j’espère. N’as-tu pas toi aussi une personne qui te manque ?

Devant la réponse affirmative de son interlocuteur au regard embrumé, l’interprète s’arrêta.

– Tu l’as perdue et tu aimerais la retrouver ?

– J’ai peur que cela ne soit pas possible. Elle a disparu, enfin, je crains que...

– Rien n’est impossible.

Le guitariste continua sa route en clamant une phrase que Nathan n’était pas près d’oublier :

– Voir l’invisible, croire en l’incroyable, obtenir l’impossible.

Puis il revint sur ses pas et plongea la main dans sa poche, d’où il sortit une bille.

– Prends-la, dit-il à l’homme qu’il venait à peine de rencontrer. Quand tu verras en elle autre chose qu’une bille, tu connaîtras le secret de l’immatérialité.

La Bille

LE LANGAGE DU CŒUR

Après que le guitariste s'en fut allé, Nathan resta dans le champ, allongé sous le chêne, à contempler le ciel rose que dessinait le soleil couchant. La nuit noire comme le café allait bientôt s'installer. Le signal du couvre-feu sonna pour la plupart des bêtes diurnes, et le changement de quart de travail se fit pour celles qui se mettaient à l'œuvre. Pendant que les grillons offraient une sérénade en relayant les cigales, le calme du soir succédait à l'agitation du jour.

Notre homme était obsédé par les paroles du musicien et le geste spontané qu'il avait eu à son égard en lui confiant un mystère à résoudre. Il fit tourner la bille entre ses doigts. Elle était petite, ronde, polie. Contrairement à celles que les enfants échangeaient naguère, la sienne n'était

pas composée de filaments jaunes, rouges, verts, bleus. Elle luisait d'un noir absolu profond.

– Comment peux-tu me révéler la clé de l'immatérialité ? l'interrogea-t-il.

N'attendant pas de réponse, Nathan rangea la bille dans une poche de son pantalon. Cette énigme donnait une orientation nouvelle à son errance. Désormais, il voulait savoir !



– Le savoir fait avancer les hommes ! lui avait jadis proclamé son père.

C'était beaucoup plus tôt, quand il était enfant.

– L'ignorance les fait s'asseoir sur leur derrière, manger des chips et dire des bêtises !

Les mots de son père, sur ce ton, c'était suffisant pour que le même hypersensible et très imaginaire fasse un cauchemar qui était ensuite revenu de manière récurrente. Il se voyait captif d'un cruel canapé, dont les bras le contraignaient à avaler des croustilles. Celles-ci s'échappaient d'un ventilateur fixé au plafond, et tombaient sur lui comme une pluie de cailloux qui, quand il les dévorait, lui cassaient toutes les dents.

Répétitivement hanté par cet affreux rêve, le petit Nathan était devenu capricieux. Aussi, puisqu'il devait bien se nourrir, il s'était mis à engloutir des livres, sans arrêt. Le matin avant d'aller à l'école, l'après-midi en rentrant et le soir en se couchant, il ne faisait que lire, lire et lire. Plus tard, au boulot, il lisait durant les pauses, ainsi que les fins de semaine et les vacances. Il avait toujours un livre sous le bras, dont il se délectait à tout moment, en tout lieu.

Les chevaux mangent du foin ; les lapins, des carottes ; les souris, du fromage. Lui avait passé sa jeunesse et sa vie d'adulte à se gaver d'ouvrages qu'il ingurgitait les uns derrière les autres. Souffrant de la boulimie du savoir, sa tête était devenue lourde de formules livresques, et son intellect n'avait plus guère fréquenté le réel.



La première fois qu'Éloïse lui avait adressé la parole, ils étaient à la bibliothèque. Lui s'était installé à une table à l'écart, toujours à la même place, dans un coin réservé aux ouvrages de

référence. Il avait une routine singulière pour consulter ces ouvrages, en suivant scrupuleusement les lettres de l'alphabet. Un jour, il prenait les livres dont le nom de l'auteur commençait par A, comme Archambault. Le lendemain, c'était B, comme Bouchard. Le surlendemain, c'était C, comme Chartrand. Il ramassait une dizaine de livres sur les tablettes et les passait jusqu'à l'heure de la fermeture.

Éloïse, pour sa part, était venue rapporter des livres empruntés par son neveu, parti en voyage. Elle avait aperçu de loin le phénomène Nathan et, impressionnée par sa table jonchée de livres, elle s'était spontanément dirigée vers lui. Rendue à sa table, elle avait soulevé l'une des encyclopédies qui s'y trouvaient.

– Cette encyclopédie pèse une tonne, avait-elle commenté à brûle-pourpoint. Et elle est très âgée. La pauvre, il n'y a que toi pour la consulter.

Pas un mot, pas un geste de la part de Nathan en réaction aux remarques de la jeune femme qui dérangeait sa lecture. Celle-ci avait continué de l'importuner, gentiment.

– L'encyclopédie ne te fait-elle pas penser à une vieille personne qui se sent inutile ?

Le bibliophile n'avait pas quitté des yeux les pages du dictionnaire qu'il tenait dans ses mains. Résolue, attendant que sa petite provocation fasse un effet, Éloïse était restée là.

– Tu en veux ? lui avait-elle proposé en lui tendant un sachet de jujubes joliment emballé, avec un ruban coloré.

– Non merci ! avait répondu Nathan, un peu plus caché derrière les piles de livres sur la table.

C'est alors qu'elle s'était amusée à prendre un volume, puis un autre. Son doigt en effleurant un, l'innocente en avait soulevé la couverture, feuilleté les pages, en dessinant des zigzags sur les lignes, toutes minuscules et entassées.

– As-tu lu ce livre ? Toutes ces lignes ? Ne sont-elles pas comme les lignes d'une main qui racontent des histoires ?

Elle se moquait un peu, car elle n'avait rien d'une intello. Plutôt d'un naturel déconcertant, à l'image d'une bambine, Éloïse exprimait ses idées sans arrière-pensée.

– Tu veux voir mes mains ?

Renversant ses paumes, elle les avait exhibées, les rapprochant du nez de Nathan, dérouté et ne faisant plus que semblant de lire.

C'est qu'elles dégageaient un arôme délicieux, ses menottes! Qu'était-ce? L'odeur du jardin potager et de la terre creusée? Des feuilles d'automne? Des coquillages de mer?

— Tu sais, avait-elle ajouté joyeusement, chaque ligne de nos mains est une réponse à une question que tu te poses.

Puis une préposée avait fait : « Chut! » Leur première rencontre s'était ainsi terminée à l'extérieur de la bibliothèque, autour d'un sac de bonbons. Un deuxième rancard avait suivi, dans un parc. Un troisième, chez elle. Finalement, il y avait eu cette journée à la montagne. La femme aux mains odorantes avait réussi à amadouer l'intellectuel. Il appréciait son écoute et sa poésie. Elle admirait son intelligence et son originalité. Ils formaient un duo hétéroclite ayant le potentiel de s'aimer.



Nathan se préparait à passer la nuit sous le chêne, avec le souvenir nostalgique du parfum des mains d'Éloïse. Il regarda les siennes, propres

et inodores, qui avaient surtout servi à tourner les pages de ses livres. Ses mains à lui se sentaient inutiles, comme les vieilles personnes dont lui avait parlé son amie lors de leur première rencontre à la bibliothèque.

– Nous sommes si insignifiantes, se plaignirent-elles en s’agitant tristement.

À peine étonné que ses mains s’expriment, puisqu’elles faisaient après tout, elles aussi, partie de la nature, Nathan réagit :

– Ne dites pas ça. Grâce à vous, j’ai appris beaucoup de choses.

– Mais à quoi te servent toutes ces connaissances ?

– À... pas grand-chose. Je ne suis capable de rien. Je ne joue pas d’un instrument. Je ne peux construire une maison. Je n’ai jamais aidé qui que ce soit avec mes mains.

Et, dans un filet de voix presque inaudible, il dit :

– Avec mes mains, je n’ai pas su retenir mon amie.

– Tes livres ne t’ont pas appris à parler avec ton cœur, n’est-ce pas ?

– Je n’aime pas cette idée. Elle ne rentre pas dans mon esprit. En fait, je ne vois pas comment on peut parler avec son cœur. Cela n’a pas de sens. Le cœur bat, voilà tout. Ce sont les mots qui s’expriment. Et ça, j’en connais un dictionnaire entier. Je le connais par cœur, justement. Je pourrais définir tous les mots qui existent dans ma langue.

– Tais-toi, maintenant.

Après un instant de silence, les mains de Nathan se mirent à se mouvoir doucement, effleurant sa joue, ses cheveux. Elles les caressèrent du bout des doigts, encore timidement. Puis elles descendirent sur ses épaules et les pressèrent, avec une tendresse qu’il ne se connaissait pas. À la fin, elles se posèrent délicatement sur sa poitrine. Ce fut une révélation, pour lui qui découvrait que ses mains pouvaient être apaisantes.

C’est ainsi qu’à la fin de sa première journée d’un périple impensable, sa transformation avait commencé et la preuve en était qu’il s’endormit, réconforté par ses propres mains sur son cœur.

Le Deuxième jour

Le Deuxième jour

LE DÉTOUR

A l'aube, Nathan se réveilla plus alerte que la veille. Étonnamment, son esprit avait récupéré sa vivacité. Il s'étira de tout son long. Bougeant son corps et constatant par le fait même que sa fatigue s'était volatilisée comme par enchantement, il réfléchit à ce que les papillons lui avaient confié. Tous les êtres vivants possèdent le pouvoir de guérison ; c'est un don de la vie qui agit sur le corps et sur les choses, grâce au monde intérieur. Inouï, et pourtant !

Il fit un mouvement ou deux et ne sentit aucune courbature, puis regarda ses mains en se demandant si elles y étaient pour quelque chose. Étaient-elles miraculeuses ? Qu'est-ce qui avait changé en lui ? Il se retrouvait ainsi avec plus de questions que de réponses, devant la situation

sans précédent qu'il vivait. Éloïse n'appréciait pas ses longues démonstrations scientifiques et lui avait dit, à ce sujet, quelque chose comme ceci : « L'humilité est une porte basse que l'on traverse en se faisant petit, et cela demande une bonne dose de confiance. »

Gagnait-il en confiance ? Il se sentait un peu plus humble devant ses innombrables interrogations.

Elle lui manquait, sa nouvelle copine, plus que tout. Plus que ses livres. Il s'arrêta encore une fois à ce constat. Si ses livres lui manquaient moins qu'Éloïse, était-ce parce que la transformation subtile qui s'opérait en lui était liée à sa disparition ? Ou parce qu'il commençait, peu à peu, à avoir accès à l'immatérialité ?

Cette dernière question le ramena à la journée précédente où il avait reçu de surprenantes leçons. C'était quand même inattendu qu'une rivière ou un insecte volant lui enseigne des choses à lui, le fort en classe. Et que ces choses lui soient incompréhensibles. Il fallait sans doute qu'il se transforme un peu plus pour y voir plus clair.

Cette métamorphose avait débuté au moment où, alors qu'il revenait d'une transe, les monarques avaient dansé devant ses yeux entrouverts. Leur spectacle lui avait redonné vie en l'initiant à l'existence de l'immatérialité. Les papillons se déplaçaient de façon parfaitement synchronisée, grâce à l'amour, lui avait expliqué un champ d'herbe. Pétri de scepticisme, Nathan réussissait malgré tout à concevoir théoriquement la réalité faite d'énergie ou de lumière. Mais que le langage du cœur ait un effet aussi tangible que ses bras ou ses jambes... Ouf! Et que son monde intérieur puisse avoir, comme on le lui avait affirmé, la possibilité de lui rendre celle qu'il avait perdue! Doublement ouf!

Cette première journée avait ébranlé sa vision du temps. Il tenta de saisir à nouveau l'enseignement reçu, se rappelant la goutte de pluie qui forme une couronne à la surface de l'eau, les cernes se propageant à leur tour sur cette eau. Il pouvait donc changer son passé et son futur depuis le moment présent, grâce à la résonance sur un océan d'éternité qui structurait l'immatérialité. Son temps était sans limites. Son

espace, à l'image d'une immense toile d'araignée reliant toutes choses, comme un réseau de connexions illimitées. C'était par conséquent une avenue très excitante sur laquelle il s'engageait, avec néanmoins la peur innée de s'y perdre.

Nathan ressentait l'effet enivrant d'un tsunami de questions inédites qui inondaient son esprit, à commencer par l'énigme de la bille que lui avait laissée le guitariste. Cet objet était censé lui révéler, bien mieux que d'insaisissables échanges avec les éléments de la nature, le mystère de l'immatérialité.

Il sortit la bille de sa poche et l'examina. « Quel est ton secret ? Qui peut m'aider à le découvrir ? » Mais, comme cette bille n'allait tout de même pas se mettre à lui parler, il la replaça dans son pantalon. Il avait envie de bouger et scruta les environs. Plus alerte que la veille, moins désorienté, il savait où il se trouvait et la direction qu'il voulait prendre. Il quitta le champ d'herbe et marcha d'un pas assuré vers la ville.

Il se mit alors à penser que, s'il lui avait permis de s'exprimer, la bille lui aurait peut-être répondu que personne là-bas ne pourrait résoudre son énigme. Elle lui aurait vraisemblablement dit que la cité représentait un détour dans sa quête.

Néanmoins, il chassa cette idée au profit d'une autre : un détour pouvait être instructif. Après tout, se justifiait-il, l'aide qu'il pourrait se voir offrir pour élucider son mystère, en vue de sa transformation, n'était sans doute pas celle qu'on voulait lui inspirer. De toute façon, en ne prenant pas le chemin le plus direct, il pourrait tirer avantage de quelques apprentissages qui lui permettraient d'être mieux disposé pour se remettre à la leçon. C'est ainsi que Nathan, résolu à n'en faire qu'à sa tête, entreprit la deuxième journée de son aventure, sans savoir qu'il reviendrait complètement métamorphosé de la ville.

La Minéralogiste

LES PENSÉES

Devant un problème à résoudre, notre premier réflexe est de nous tourner vers ce que nous connaissons. Sortir des sentiers battus ou penser « en dehors de la boîte » n'est pas automatique.

Nathan se dit sur-le-champ qu'une minéralogiste pouvait l'aider à percer l'énigme de la bille. Il avait eu vent de sa réputation bien établie en lisant une revue technique sur les roches, et savait qu'elle travaillait en ville.

Après avoir marché plusieurs kilomètres, il finit par atteindre le quartier commercial et professionnel où il remarqua le cirque routinier des citadins. Ces derniers sortaient des bouches de métro, couraient sur les trottoirs, entraient dans des bâtisses et allaient bosser. Dans quelques

heures, ils ressortiraient et fileraient en sens inverse pour reprendre le métro. C'était le proverbial « métro, boulot, dodo ». Nathan fut frappé plus qu'auparavant à la vue des rues bondées d'automobilistes qui se suivaient à la queue leu leu et qui klaxonnaient en s'insultant, en rêvant d'être ailleurs. Cette vision de la ville lui paraissait révélatrice du cafouillis qu'elle provoquait. Il remarqua aussi les arbres chétifs, courageux, qui déchiraient la nappe de pollution, à la recherche d'un peu d'oxygène, ainsi que les pigeons qui se disputaient pour des frites. La cité lui donna à ce moment l'impression d'un chaos sempiternel. C'était une image tout à fait nouvelle pour lui.

Nathan quitta le secteur commercial et professionnel pour se rendre dans un quartier qui abritait une énorme industrie. En atteignant cette usine, qui avait ceci de particulier qu'elle fabriquait des choses abstraites, il se dit qu'il n'y avait rien de mieux que l'université pour trouver une réponse à son énigme.

Notre homme commença par longer les façades des appartements du campus étudiantin. Des fenêtres, on pouvait entendre de la musique rock, de même que les rires sonores de

jeunes de vingt ans. Ceux-ci n'avaient pas perdu la capacité de s'amuser tout en travaillant. Il réalisait combien, lui, il avait été sérieux dans sa scolarité. Zigzaguant entre les divans endommagés qui s'alignaient à l'extérieur, et les tables couvertes de restants de pizzas et de bières, il réussit à rejoindre les pavillons d'enseignement et de recherche. Dans cet endroit plus sobre, qui lui allait bien mieux, il se détendit un peu.

Les bâtiments de l'université portaient des noms de prix Nobel. Nathan lut, au-dessus des portes principales : « Albert Einstein », « Marie Curie », « Henri Lafontaine », « Herman Hesse ». Devant l'édifice baptisé « Daniel Kahneman », il fit une courbette en volant une citation au célèbre psychologue-économiste : « N'usez pas d'un langage compliqué là où des mots simples font l'affaire. » Une phrase pour laquelle il n'avait, à regret, jamais eu d'inclination.

Arrivé au pavillon de géologie, il s'empressa d'entrer et demanda comment atteindre le bureau de la minéralogiste. Celle-ci se trouvait au bout d'un véritable labyrinthe. Il fallait passer par l'aile principale, tourner à gauche, descendre les marches, puis longer un corridor.

La porte du local était entrouverte et Nathan aperçut la professeure penchée sur son bureau à rédiger des notes.

– Madame ?

– Attendez un instant !

Elle alla à la fenêtre et l’entrebâilla. Une bouffée d’air balaya la pièce.

– On n’y voit rien, n’est-ce pas ? dit la minéralogiste.

– Pardon ?

– Il y a cette fumée, non ?

– Euh... non.

– Je vous en prie, asseyez-vous ! lança-t-elle en enlevant les manuscrits et les imprimés empilés sur une chaise, qui allèrent rejoindre les boîtes déjà pleines d’ouvrages sur le parquet. Donc, vous ne voyez pas plus que moi cette émanation qui sort de ma tête et qui remplit mon bureau, reprit-elle en faisant un geste avec son bras comme pour chasser de la fumée imaginaire.

Surpris par une telle entrée en matière, mais vouant un grand respect à cette spécialiste de renommée internationale, Nathan resta muet. Cependant, il ne put s’empêcher de froncer les sourcils. La professeure remarqua son expression dubitative.

– Il paraît que j’ai trop d’idées! déclara-t-elle avec le même geste entêté au-dessus de son crâne. Vous ne me croyez pas? Attendez que je vous explique.

La femme chercha sous les documents couvrant son bureau et en tira un petit cadre en bois avec la photo d’une enfant de quatre ou cinq ans.

– «Un peu d’idées, c’est bien, mamie, mais trop, c’est un problème!» dit la minéralogiste avec la voix d’une fillette. «Ça sort de ta tête, mamie!» ajouta-t-elle.

Puis elle reprit ses propos d’adulte, expliquant que c’était sa petite-fille adorée qui remarquait la fumée, lorsqu’elle passait la voir.

– Plus précisément, elle voit des émanations s’échapper de mon cerveau. Depuis lors, je demande à mes visiteurs si c’est aussi leur cas. Ce sont les représentations abstraites de notre mental qui créent cette fumée. Or, une spécialiste de ma trempe pense beaucoup. «Beaucoup trop», précisa-t-elle en reprenant la voix d’une enfant. Ces idées forment une émanation qui est partout dans la pièce, mais nous ne la voyons pas. Pourtant, elle empêche de percevoir la vraie nature des choses.

Nathan lui répondit que, pour sa part, il ne détectait rien. Mais il y avait fort à parier que, si elle ne se trompait pas, il devait logiquement produire, lui aussi, ce genre de fumée.

– Faisons un test alors, si vous le voulez bien !
lui proposa la chercheuse.

Elle sortit une boîte de mouchoirs, également dissimulée sous la paperasse entassée sur sa table de travail. Elle épousseta le contenant de carton, le posa bien en vue et donna les instructions suivantes :

– Concentrons-nous sur cette boîte de mouchoirs. Pensons à des choses à son sujet. Imaginons n'importe quoi, ce qui nous vient spontanément en tête. Comment est-elle, cette boîte ? Quelle est sa forme ? Sa couleur ? Quelle est son utilité ? Et ainsi de suite.

Nathan se prêta au jeu, non sans une hésitation fondée, et tous deux se mirent à réfléchir, faisant des observations sur la boîte de mouchoirs. Il pensa que sa forme était un quadrilatère. On pouvait calculer son volume en multipliant la longueur par la largeur et encore par la hauteur. L'épaisseur du carton était difficile à estimer, mais ses couleurs étaient rose poudré, pistache et poil de chameau...

– Voyez-vous ce léger voile s'échappant de votre crâne ? C'est fantastique ! Venant de vous, je peux le percevoir, enfin. Savez-vous que c'est rare ? Et vous, vous le voyez ?

– Oui, peut-être, répondit Nathan en scrutant le dessus de la tête de la femme.

Il discernait bien une vague émanation, mais se demandait si c'était réel ou si c'était plutôt le produit de son imagination.

– Nous ne percevons plus la boîte de mouchoirs, mais nous y projetons nos connaissances. Cette fumée est bien formée à partir des idées préconçues que nous avons et qui transforment le réel.

– Eh bien, réagit Nathan, qui ne s'attendait pas à cet accueil inusité de la part d'une scientifique de haut calibre !

Cette dernière avait accumulé une tonne de diplômes, en géologie, en astrophysique, en chimie et, en se servant de son bagage en archéologie, elle s'engagea dans un savant discours au sujet de la préhistoire. À cette époque, expliquait-elle, les anciens avaient un contact direct avec la réalité. Ils embrassaient l'essence des choses. Passant leurs journées et leurs nuits dans la nature, ils maîtrisaient l'eau, la terre, l'air, le feu

et façonnaient divinement la pierre. Pour eux, l'éther était la toile invisible qui reliait les éléments dans l'univers.

– Cette toile de l'éther, s'agirait-il d'une toile d'araignée ?

Nathan se laissait aller à dire ce que son imagination lui dictait, pourvu que cela interrompe cette longue entrée en matière et qu'il puisse exposer à la spécialiste la raison de sa venue. Celle-ci lui répondit alors quelque chose d'inusité, tout en reprenant la voix de sa petite-fille.

– Souffle sur la poussière et tu verras la lumière !

– Pardon ? fit Nathan.

La minéralogiste se rendit à la fenêtre de son bureau et l'invita à la rejoindre. Avec la manche de sa blouse, elle essuya la saleté sur la vitre, et la clarté du jour pénétra dans la pièce.

– La réalité n'est-elle pas lumineuse ?

Oui, l'effet de la lumière était saisissant. Il fallait toutefois que Nathan trouve le moyen de parler de sa bille. Mais la professeure était comme hypnotisée par l'éclat de la fenêtre. Il s'avança vers elle et lui toucha l'épaule, ce qui la fit sursauter et se tourner vers lui.



Notre homme sortit alors rapidement l'objet de sa poche et le lui tendit.

– Et vous, pouvez-vous voir autre chose qu'une bille ?

– Bien sûr, répondit-elle en la prenant pour l'étudier. Attendez ! Je peux voir un œil de tigre. Ou un caillou noir. Ou encore un morceau de météorite. De votre côté, vous devriez voir de la fumée s'exhaler de ma tête, car toutes ces choses sont des projections de mes pensées.

– En effet, j'en distingue un peu. Par contre, je voulais dire : voyez-vous l'invisible ?

– Comment cela ? L'invisible n'est pas visible. Ah, mais je comprends ce que vous cherchez à me dire.

La professeure se dirigea cette fois-ci vers une étagère, brassa d'autres papiers qui s'y trouvaient et fit apparaître un grand contenant enterré sous le fatras.

– Un bo... cal... de pois... de poissons ! bégaya Nathan sous le coup de l'étonnement, se souvenant de la leçon du champ d'herbe. C'est... c'est que... Quelle coïncidence !

– Ah oui ? Comme vous le savez, reprit la femme en désignant l'aquarium, les poissons

passent leur vie à tourner et retourner sur eux-mêmes. Ils ignorent ce qui est à l'extérieur. Pour eux, c'est l'invisible. Et pourtant, ils peuvent sauter hors de l'eau !

– Mais alors, ils meurent, non ?

– Et voilà ! C'est en effet ce qu'ils doivent se dire ! L'illusion du bocal, c'est le monde connu. La majorité d'entre nous ne s'aventurent pas en dehors de ce qu'ils connaissent, par peur d'y trouver la mort. Eh oui, la mort ! Je fais partie de ces gens qui cherchent à saisir le monde matériel dans toute sa complexité, en faisant le tour mille fois, cent mille fois du bocal. Parfois, je m'approche de la vitre, j'arrive à ressentir la présence d'un autre monde, mais mon mental embrouille mes perceptions. Me comprenez-vous ? Ainsi, je l'admets, je ne connais pas l'invisible, mais je veux bien vous aider.

Elle prit un bout de papier, sur lequel elle griffonna quelque chose.

– J'ai un ami du collège qui peut sans doute vous être utile dans votre quête. Je ne le fréquente plus, malheureusement, car chacun de nous a suivi sa voie. Me comprenez-vous ? Moi, j'ai fait l'université, avec les cours, les demandes de

subventions, la recherche. Lui, il a fait des affaires. Il a des moyens que je ne possède pas. Comment dire ? Il a de très grands moyens. Enfin, vous verrez ! Peut-être que mon ami saura mieux que moi estimer la valeur de votre bille, cette valeur invisible à nos yeux.

Elle remet à Nathan un bout de papier avec l'adresse de son ancien copain : 1, rue de la Tour, appartement 1000, arrondissement de La Fortune.

— Allez lui rendre visite !

L'Homme d'affaires

L'ARGENT

Quand il atteignit l'arrondissement de La Fortune, Nathan trouva un quartier cossu qui devait faire rêver quiconque aspirait à la vie des gens riches et célèbres. Il contempla les gratte-ciels vertigineux, les avenues opulentes, les parcs spacieux, les habitants ventrus et se fit la réflexion qu'à cet endroit la richesse était nécessairement une question de volume.

Parvenu à la bâtisse ayant pour adresse le 1, rue de la Tour, il fut surpris par sa hauteur excessive et ses murs en verre. Il pensa alors que cette construction avait l'apparence d'une stalagmite, un énorme glaçon aussi démesuré qu'artificiel, qui choquait le bon sens autant qu'elle avait pu exalter son créateur audacieux !

« Pas d'éternuement, sinon cette tour s'effondre comme un château de cartes ! » se dit

Nathan qui, d'une main, se pinça le nez et, de l'autre, poussa sur le bouton de l'ascenseur.

Fait de verre également, l'ascenseur offrait une vue imprenable sur les habitations remarquablement élevées de cette zone résidentielle, ainsi que sur les logements beaucoup plus modestes qui hébergeaient le personnel au service des riches propriétaires. Deux mondes, deux grandeurs !

Nathan sonna à la porte numéro 1000 et, un instant plus tard, une femme lui ouvrit. Scrutant l'inconnu d'un air méfiant, et sans daigner lui adresser la parole, elle hurla de manière à ce qu'on l'entende bien à l'autre bout de l'appartement.

– MONSIEUR, QUELQU'UN POUR VOUS !

Pendant un moment de mutisme inconfortable, l'employée de maison continua de jauger l'homme devant la porte, tandis que celui-ci ne savait pas comment se présenter. Puis une voix au loin cria à son tour :

– QUI C'EST ?

– CONNAIS PAS ! gueula encore la femme.

– IL EST PRÉVU DANS MON HORAIRE ?

– PAS QUE JE SACHE ! JE LE FAIS VENIR QUAND MÊME ?

– DITES-LUI QUE JE N'AI PAS BEAUCOUP DE TEMPS.

La bonne fit un signe de tête au visiteur impromptu, afin qu'il la suive, et traversa avec lui un dédale de pièces incroyablement encombrées. Elle frottait au passage, avec son plumeau, tables, chaises, lampes toutes neuves, tapis enroulés, boîtes de vaisselle et de couverts. Derrière elle, Nathan slalomait entre les objets, cherchant tant bien que mal à éviter la catastrophe. Ces objets prêts à se renverser, tout comme ce bâtiment tout en verre, lui donnèrent l'impression que la richesse matérielle était bien fragile !

Un homme apparut au fond d'un immense cabinet de travail, calé dans un bric-à-brac de canapés, d'étagères, de tableaux et de livres. Il gesticulait en surveillant d'un œil anxieux le fourbi amoncelé autour de lui, tout en parlant dans un bidule électronique qui, posé sur son oreille, lui servait de téléphone portable.

– Cette affaire peut rapporter un maximum de pognon, dit-il à son interlocuteur, à l'autre bout de la ligne. Mais je te rappelle tout à l'heure, mon vieux, car là je suis coincé avec un énergumène qui a eu le culot de ne pas prévenir avant d'arriver.

Une fois son coup de fil terminé, le businessman se contorsionna entre les monticules d'objets, dégoulinant de sueur, et finit par rejoindre l'inconnu qui venait le déranger. Remarquant son visage rond et sans rides, Nathan songea qu'il avait peut-être été épargné par les affres de la vie, mais non, c'était de l'embonpoint, la caractéristique commune des gens du quartier de La Fortune.

Du menton, le bien en chair désigna le papier que tenait Nathan.

– Un contrat à me faire signer ?

– Non. Ce papier a été écrit par votre amie, il indique juste votre adresse.

– Attends, mon gars, lança sèchement le ventru, tu n'as pas prévenu, tu n'as rien à me proposer et, là, tu me parles d'une amie. Quelle amie ?

Il arracha la petite feuille des mains du visiteur, plissa les yeux devant l'écriture qu'il reconnaissait et faillit perdre l'équilibre. Il s'éloigna un peu pour cacher son émotion, puis revint sans s'excuser.

– J'ai trop d'affaires à mener, il ne me reste pas une minute pour les sentiments, déclara le gros homme d'affaires. Alors, si tu n'as pas de contrat, fiche le camp !

– Ne possédez-vous pas les moyens de régler tous les problèmes ? J'aimerais seulement vous demander...

– Je suis occupé, point !

Malgré tout, avec une volonté qu'il se découvrait à l'instant, Nathan tendit sa bille au businessman. Celui-ci, soupirant d'impatience, l'examina, comme il l'aurait fait avec de l'or ou de l'argent, pour en estimer le prix. Après quelques secondes, il la remit froidement à son propriétaire.

– Ta bille n'a aucune valeur.

– Mais... euh... cette bille contient pourtant le secret de l'immatérialité.

– Comment dis-tu ? L'immatérialité ? Tu te paies ma tête ! Ne vois-tu pas que j'ai déjà assez à m'occuper avec cet appartement plein à craquer ?

Notre homme d'affaires faisait manifestement partie de ceux qui pensent que la possession de biens garantit leur bonheur. Et quel bonheur... à revendre ! Plus ils en possèdent, plus ils croient qu'ils seront heureux. Or, cet homme riche ne paraissait pas particulièrement satisfait ; ses préoccupations semblaient à la mesure des biens qu'il avait acquis. En d'autres mots, il en avait

beaucoup, mais il s'en faisait beaucoup aussi. Et sa vie surchargée de matériel ne laissait certes pas de place à l'immatériel.

– Plein à craquer ! C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Nathan, ayant étonnamment perdu sa timidité.

Puis, en désignant d'un geste tous les objets environnants, et avec un air dubitatif, il poussa un peu plus fort.

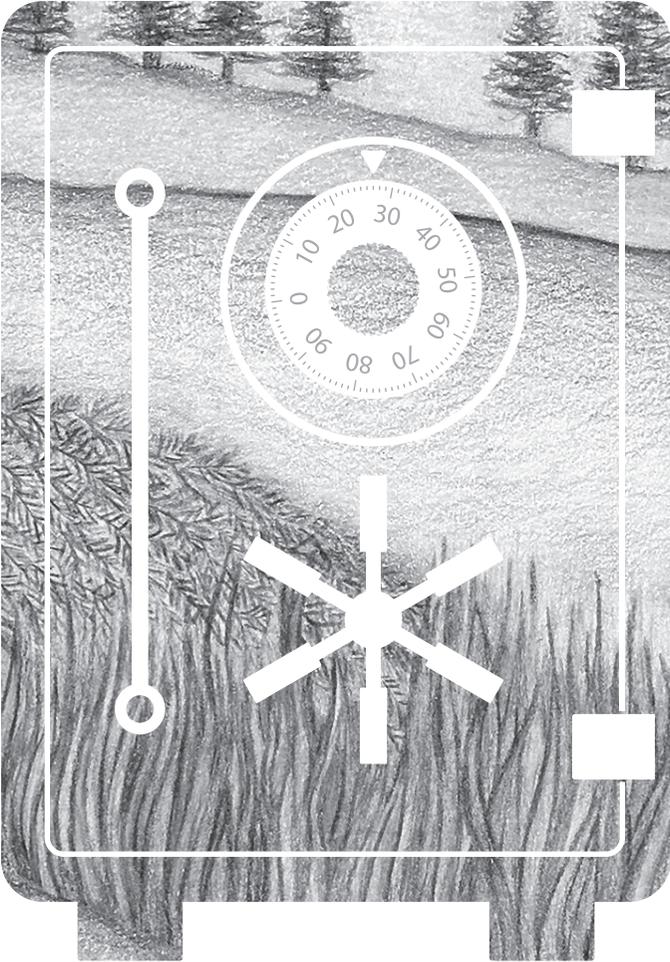
– Et quelle valeur attribuez-vous donc à ces objets ?

Outré, le propriétaire de l'appartement l'empoigna par le col de sa chemise.

– Je vais te montrer ma fortune, puis tu me débarrasses le plancher ! lança-t-il en tirant son visiteur à travers le corridor encombré.

Tous deux se rendirent devant une porte blindée d'une épaisseur monstrueuse, qui protégeait un coffre-fort. L'homme d'affaires l'ouvrit, à l'aide d'un code numérique compliqué, en tournant plusieurs fois une roue chiffrée. Il montra le contenu du coffre à Nathan, qui y découvrit, les yeux écarquillés, des piles et des piles de billets de banque.

De haut en bas, couchées les unes sur les autres, les coupures avaient l'air de roupiller



depuis une éternité. Lorsque le businessman voulut s'emparer d'une liasse, oups, elle lui fila entre les doigts !

– Wôôôh ! Pas tout de suite ! rouspéta l'argent, fâché de s'être fait réveiller. As-tu une bonne raison de nous gâcher notre sieste ?

Nathan se retourna vers le propriétaire qui ne semblait pas avoir entendu ses billets lui parler. C'est ainsi qu'il s'aperçut qu'il était aussi le seul à pouvoir les voir se comporter de la sorte, grâce à sa capacité surnaturelle acquise récemment.

Les billets près de la porte s'étirèrent nonchalamment, puis reprirent leur position, entassés, inactifs, tandis que, au fond du coffre, un gros magot intervint à son tour.

– As-tu conclu des transactions pour nous cette semaine ? grommela-t-il, avec l'attitude condescendante d'un maître face à son esclave. Nous ne sommes guère impressionnés par tes performances. Tu dois en faire plus. Fais-en plus, plus, plus ! Allez, au travail, fainéant !

Le pauvre riche ne se rendait compte de rien, mais, de toute évidence, il était soumis à une fortune colossale qui dormait, alors que lui s'affairait sans relâche. C'était l'inverse de ce

qu'on attendait de la richesse. C'était fatigant, éreintant, exténuant, accablant, surmenant... pour celui qui se prenait la tête afin d'en faire plus, plus, plus. Quand l'homme d'affaires chercha de nouveau à mettre la main sur de petites coupures de cent, pfff, celles-ci s'envolèrent en fumée. Alors, il referma la porte du coffre-fort, interrogatif.

Il venait de réaliser que l'argent sur lequel il comptait disparaissait à vue d'œil. Se préparant à congédier son visiteur afin d'obtenir d'urgence de nouveaux contrats, lui qui était déjà exténué par les exigences croissantes du travail à accomplir éprouva soudain d'atroces convulsions. Son cœur fit plusieurs bonds déréglés, ses mains devinrent moites et ses jambes, molles. Il tomba lourdement au sol en s'accrochant à des meubles qui se renversèrent sur lui et l'écrasèrent sans ménagement.

Perplexe, Nathan regarda son hôte se tortiller comme un ver de terre, puis être écrasé comme une mouche, malgré sa stature imposante. Pendant une minute, il hésita devant ce qui lui sembla être un horrible spectacle. Que devait-il faire dans une telle situation ? Se sauver en courant ? Feindre l'indifférence ? Psalmodier

des paroles sans queue ni tête ? Cette fois-ci, il choisit plutôt de se pencher sur l'homme très mal en point et, avec ses mains encore gauches, il l'étreignit doucement.

Manifestement, Nathan avait changé.

De son côté, la bonne, alertée par le bruit de la chute et voyant son employeur qui avait besoin d'aide, appela l'ambulance. Peu de temps après, la sirène se fit entendre, avec les brancardiers qui apportèrent leur secours. Ils repartirent avec le corps souffrant en exécutant d'agiles manœuvres et en parlant de signes de vie rassurants.

Notre Nathan sortit de l'édifice en verre, tout bouleversé par ce qu'il venait de vivre. Il déambula longuement dans le quartier huppé, réfléchissant à l'argent et aux biens matériels qui faisaient le bonheur des riches. À un moment donné, les yeux tournés vers les gratte-ciels, il remarqua aux fenêtres des gens qui regardaient de haut d'autres gens qui se trouvaient tout en bas. Cela lui fit penser à sa chère amie, qui exprimait une opinion franche sur le sujet : ceux qui ont une grande fortune tombent de haut lorsqu'ils la perdent. Cependant, disait-elle aussi, ceux qui ne possèdent rien n'ont du coup rien à perdre.

Voilà ce qu'Éloïse avait ensuite affirmé à propos de l'argent : « C'est un bout de papier, un chiffre imprimé sur un relevé de banque. C'est une nourriture sans goût en comparaison de la saveur sucrée et salée de l'existence. La fortune ne fait qu'imiter la richesse, sans nuances et sans éclat. C'est une pâle copie de la réalité généreuse, merveilleuse. » Comme il aurait aimé qu'elle soit encore là pour lui dire ces belles choses.

« L'homme d'affaires qui vient de partir à l'hôpital s'est dépensé pour gagner sa vie, songea-t-il, mais la vie n'est pas à vendre, elle n'est pas non plus à acheter. »

Des cloches coupèrent court à sa rêverie. Ding, dong. Ding, dong. Ding, dong. Ces cloches apparurent comme un signe adressé à Nathan, qui commençait peu à peu à percevoir l'existence de tels phénomènes. Quelqu'un là-bas pourrait-il élucider l'énigme de la bille ? se demanda-t-il en se remettant en mouvement. C'est ainsi que notre homme quitta la cité des nantis pour se diriger vers une chapelle dans laquelle il rencontrerait un vieux prêtre plutôt original.

Le Prêtre

LE DON

Au-dessus d'un pâtre de maisons, Nathan aperçut le clocher de la chapelle. Celle-ci avait l'allure d'un châtelet dépareillé, avec sa façade faite de dentelle de marbre et ses vitraux multicolores. Sa porte en bois massive donnait l'impression que la construction avait été érigée au Moyen Âge, à l'époque où les hommes cohabitaient avec les chevaux. Aussi, de l'arête du toit, un fin pignon s'élevait, cherchant à percer le ciel. Pourquoi si haut ? s'interrogea notre homme. Était-ce pour que la maison de Dieu soit bien visible aux yeux des paroissiens ? Voulait-on capter l'énergie libre de la Terre, selon certaines présomptions ? Y avait-il une autre raison méconnue et captivante pour les esprits curieux ?

Nathan était passionné par tous les sujets, et les mystères entourant ces constructions culminantes aux portes démesurées l'intéressaient franchement. En plus de l'histoire des très vieilles églises, il était fasciné par les vestiges archéologiques retrouvés au milieu du désert ou sur des sommets quasi inaccessibles. Ces bijoux architecturaux, recouverts d'une épaisse couche de boue, de pierres ou de végétation, étaient aussi impressionnants qu'avait été grand le doigté de leurs bâtisseurs. Nathan était convaincu qu'une civilisation plus avancée avait existé avant l'ère moderne.

Il sortit de ses pensées lorsqu'en arrivant sur le perron de la chapelle, il croisa le regard d'une clocharde qui nourrissait des pigeons. La dame d'une propreté douteuse avait élu domicile à côté du portail. Elle logeait à l'endroit où, après la messe, les portemonnaies se déchargeaient de leurs piécettes. C'était son guichet automatique à elle.

Installée dans un espace pas plus grand qu'une boîte de carton, elle avait regroupé ses possessions : un panier à provisions volé au marché et un sac poubelle qui contenait sûrement

ses vêtements et autres objets de nécessité. Quelle différence avec les conditions matérielles du businessman! Cette indigente représentait l'image vivante d'un déséquilibre de la servilité. De l'argent, ça en prenait toujours plus, plus, plus pour certains. Alors, il en restait moins, moins, moins pour d'autres. Ceux qui n'avaient pas le monopole financier étaient soumis à ceux qui l'avaient. Cependant, ces derniers, à l'exemple de l'homme d'affaires mal fichu, obéissaient aux billets qui roupillaient dans des endroits triplement sécurisés.

— Quelques pièces, s'il vous plaît, réclama la sans-abri.

Elle demandait l'aumône à Nathan, mais il demeura impassible. Puis il se pencha vers elle et, d'une manière inattendue, l'aida à se redresser. Pourquoi agissait-il ainsi avec cette dame? Allait-il répéter l'étreinte qu'il avait su offrir au riche, lorsqu'il s'était affalé dans son appartement, une étreinte qui avait peut-être contribué à sa survie? Car, comme par hasard, cette femme se trouvait également dans un état d'effondrement physique et pouvait se comparer à notre millionnaire qui, lui aussi, avait le sentiment de

manquer d'argent. Nathan vivait-il un apprentissage récompensé par la réussite de ses mains, lesquelles avaient fait un bon boulot auprès de cet homme d'affaires ? Ou connaissait-il une transformation plus profonde qui éveillait son empathie envers autrui ? Chaque jour de cette aventure le dépassait, mais il en constatait les heureux dénouements.

Donc, plutôt que de donner quelques pièces à la sans-abri, il boutonna sa veste défraîchie, balaya la saleté sur sa robe et peigna sa tignasse.

— Vous grelottez, madame ! lui fit-il remarquer sur un ton compatissant.

Il l'invita à entrer avec lui dans la chapelle pour se réchauffer et, en plus, peut-être y trouverait-elle un peu d'apaisement spirituel. Tous deux prirent place sur un banc déjà occupé par un habitué de la messe quotidienne. Celui-ci leur montra du doigt, à l'avant de la nef, une chorale d'enfants, accompagnée d'un pianiste. L'office prenait fin, mais, au dire de ce paroissien, c'était le plus beau moment de la célébration, celui du chant.

Aux premiers tambours feutrés sur la corde de l'instrument, Nathan reconnut l'*Ave Maria*.

Tandis que, parmi les fidèles, certains s'agenouillaient et d'autres donnaient l'impression de léviter, lui resta assis. Subjugué par la splendeur de la musique, il vécut une espèce d'extase dont il n'avait pas l'habitude. Comment pouvait-il en être autrement ? Cette pièce agissait comme un raz de marée en chacun : le roulis des notes formait des vagues, la voix des jeunes choristes était l'embrun, et un soliste brisait le mouvement tel un ressac sur la plage.

Une fois le chœur coi, un prêtre très âgé se leva de son fauteuil et se rendit à pas comptés sur une petite estrade. Sous la lourde soutane qu'il traînait, sa charpente était érodée, mais la peau laiteuse qui la couvrait trahissait son innocence. Malgré la fragilité de son âge, il indiqua la marche à suivre aux fidèles. Ceux-ci obéirent docilement, pareils à un troupeau de moutons avec leur berger. Ils se mirent debout, se rassirent, firent un signe de croix, une genuflexion, puis une autre genuflexion. À la fin, le vieux curé ouvrit ses bras osseux et dit amen en clôturant l'office religieux.

En toute quiétude, les participants à la célébration quittèrent leurs places. Lorsque la nef

fut vide, Nathan se dirigea vers la sacristie, suivi de la vagabonde qui souhaitait recevoir la bénédiction. Ils y trouvèrent le doyen qui rangeait la chasuble.

– Pardon, monsieur le curé ! dit Nathan.

Le prêtre tressauta en scrutant un lustre suspendu au-dessus de sa tête.

– Quoi ? demanda-t-il, comme s’il s’adressait au luminaire.

Mais la voix ne venait pas d’en haut. L’ecclésiastique se tourna vers Nathan, qu’il fut surpris de voir pour la première fois, et la sans-logis, à qui il fit un signe de croix. Puis il tira une chaise pour reposer son corps vanné et fixa son regard sur la mendicante. Cette dernière s’excusa pour son apparence.

– Pourquoi vous inquiétez-vous au sujet de vos vêtements ? lança le vieillard.

Ensuite, il prononça à son intention une courte homélie qu’il avait l’habitude d’offrir aux infortunés.

– Regardez les lys des champs, ils ne travaillent pas ni ne filent, mais aucun homme n’est vêtu comme l’un d’eux. C’est pourquoi, je vous le dis, ne vous inquiétez pas pour votre vie. Elle

est plus que la nourriture, et votre corps est mieux qu'un habit. Quelqu'un là-haut sait ce dont vous avez besoin et il vous le prêtera.

Sur ce, le curé étira la main dans la direction de la mendicante et la posa sur son front en la bénissant.

La misérable le remercia, avec un ricanement gêné, comme quelqu'un qui n'a pas compris le discours, mais qui ne veut pas offusquer l'orateur, puis elle s'éclipsa.

— Que puis-je pour vous, mon fils ? interrogea ensuite le prêtre, qui resta seul avec Nathan.

Sortant la bille de sa poche, celui-ci l'exhiba en lui demandant ce qu'il voyait.

— Une bille.

— Que voyez-vous d'autre ?

— Rien.

Après un bref silence, Nathan insista :

— Ne voyez-vous pas que cette bille recèle plus que...

Le religieux l'interrompit en pointant son doigt décharné vers une image vétuste de Marie épinglée au mur.

— À cause de cette femme que je n'ai jamais vue, je crois en l'invisible.



Notre homme fut surpris de la réponse de son interlocuteur. C'était le seul aujourd'hui à faire allusion à l'invisible, cela, avant même qu'il n'en parle. Enfin, quelqu'un pouvait-il l'éclairer ?

Le curé sonda encore une fois le lustre, d'où des mots semblaient lui être soufflés, et, à son tour, il posa une question à l'étranger devant lui.

– Selon vous, votre conscience existe-t-elle ?

– Oui, bien sûr ! se risqua à répondre Nathan sans la moindre hésitation.

– Comment en êtes-vous certain ? Vous ne la voyez pas. Croire est comparable à une pensée qui ne...

– Qui ne fait pas de fumée ? s'essaya Nathan en se remémorant l'émanation qui sortait de la tête de la minéralogiste.

– Aucune fumée, évidemment, sourit le vieux religieux, qui trouva l'idée inusitée. C'est une pensée limpide, mais, contrairement à ce qu'on dit, la foi ne fait pas de miracles lorsqu'elle est prisonnière du mental. Elle n'a aucun pouvoir sur les choses, sauf si on y investit son cœur.

Il observa le plafond, car il tenait à être bien sûr de ce qu'il devait dire au nouveau fidèle qui l'écoutait attentivement.

– Vous lisez, n'est-ce pas ? Or, sachez que tous les livres ont été écrits par des hommes. C'est pourquoi aucun ne peut révéler les vérités ni les mystères qui les dépassent. Avez-vous bien compris ?

– Non. Que voulez-vous dire ?

Encore une fois, l'homme d'Église attendit de recevoir une information du lustre, mais rien ne sembla venir. Il dit alors simplement :

– Cessez de lire ! Donnez sans demander quoi que soit à qui que ce soit. Et faites en sorte qu'il y ait plus d'amour sur Terre.

Cette conversation était très émouvante pour Nathan, qui commençait à chanceler. Percevant son émoi, le prêtre se redressa non sans difficulté et lui offrit sa chaise en poursuivant son sermon.

– La prière aussi a des limites, mais elle a tout de même un effet apaisant, car si vous priez, c'est comme une confession.

Il se rendit à une armoire, en tira la porte et en sortit un grand pot de verre avec, à l'intérieur, des petits bouts de papier.

– Chaque semaine, des paroissiens déposent une demande dans ce pot. Ils prient ensuite pour que les choses changent. Mais cela n'est pas suf-

fisant. Regardez vos mains, insista-t-il. Qu'ont-elles fait jusqu'à maintenant ?

– Peu de choses, confessa Nathan en se penchant sur ses mains.

– Elles peuvent donner, et c'est ainsi qu'elles transformeront la laideur en beauté. Le don a su changer un infidèle, ce vieil homme devant vous, en une semence de Dieu. Je vous le dis, fiston, donnez plus que vous ne recevez.

Sur ces mots, le curé redemanda sa chaise et posa une dernière question à Nathan, qui en fut renversé.

– Voulez-vous retrouver celle que vous avez perdue ? Je veux dire : le voulez-vous vraiment ?

– Mais comment le savez-vous ? Oui, je le veux.

– Alors, vous ne réussirez pas, car c'est votre tête qui le veut. Cessez de le vouloir ! Ressentez la joie et la gratitude, car vous la retrouverez. Votre bille vous a mené jusqu'ici. Maintenant, donnez-la et allez rejoindre celle qui vous attend.

Et le prêtre remercia son visiteur.



« Éloïse m'attend ! » se répéta intérieurement Nathan, remis d'aplomb et tout excité par l'éventualité de ses retrouvailles avec son amie. Mais comment ce vieux sage atypique pouvait-il savoir ? Comment pouvait-il être convaincu qu'elle serait là ? Ce prêtre était un parfait inconnu. Nathan ignorait jusqu'à ce jour l'existence de cette église et s'y était retrouvé par hasard. Un hasard qui, très opportunément, commençait à donner une réponse à l'énigme de la bille.

Avec une envie pressante de rejoindre celle qui l'attendait, il franchit le portail de la petite église et retrouva la mendicante sur son carton. Entourée de ses pigeons, elle comptait les pièces de monnaie qu'elle avait reçues de paroissiens charitables, restés à discuter en petits groupes de voisins, avant de se disperser avec diligence. La quêteuse calculait les piécettes, les rangeait dans sa poche, puis les ressortait pour les calculer de nouveau. Cela n'était apparemment d'aucun secours pour elle, dans sa situation précaire, mais elle avait le temps de le faire, contrairement au businessman surchargé.

« Être une vagabonde a donc des avantages », pensa furtivement Nathan.

Il se pencha sur la sans-logis et la prit délicatement dans ses bras. Il était heureux et le bonheur participait à sa transformation. De son côté, la dame, embarrassée, ne s'attendait pas à cette marque d'affection, plutôt habituée aux regards désobligeants des passants. Elle noya donc son malaise en déversant quelques phrases de politesse : « Merci beaucoup ! Mille mercis ! Merci mille fois ! Merci infiniment ! Un grand merci ! » Il la serra un peu plus fort, alors elle se tut et, par réflexe, tendit la main.

Repensant à ce que le prêtre lui avait dit, Nathan sortit la bille de sa poche et s'apprêtait à la donner à la mendiante. C'est alors que survint un autre coup du sort, aussi étonnant qu'extraordinaire.

Sur les marches du perron de l'église, des pas résonnèrent et une petite voix fredonna : « Ave Maria ! Mon fils est beau. De lui je suis déjà si fière ! Bénis son modeste berceau... » C'était le jeune soliste qui venait à sa leçon de chant. En passant derrière Nathan et la mendiante, il les salua, alla pour tirer le gros portail, mais s'arrêta net en pointant le doigt vers la main de celui des deux qui tenait la bille.

– Quelle est cette lumière qui brille dans votre main ? dit-il, tout spontané.

– De quoi parles-tu ? lui demanda Nathan.

– Une lumière sort de votre main !

L'enfant apercevait un faisceau lumineux que personne n'avait encore réussi à voir. Il s'approcha de l'étranger, écarta les doigts de sa main et resta un moment les yeux éblouis devant ce halo absolument magique. Ensuite, avec un naturel déconcertant, il se blottit dans les bras de Nathan et se mit à pleurer et à rire en même temps !

– Mais que t'arrive-t-il ? l'interrogea celui-ci, estomaqué.

Le garçon haussa les épaules. Il était comme la plupart des enfants à l'esprit léger et au cœur pur, sans mots pour expliquer ce qu'il ressentait. Essuyant ses larmes à l'aide de la manche de son chandail, il joua ensuite avec la lumière. Il passa au-dessus d'elle ses petits doigts, et rit et pleura de nouveau.

Médusé, Nathan regarda le gamin, puis la bille, puis encore le petit chanteur. C'est alors que lui aussi se mit à rire et à pleurer.

Même tout jeune, celui qu'on surnommait

« le fou » ou « la tête dans les nuages » n'avait jamais versé une larme pour une taquinerie mesquine ni pour un bobo au genou. Pas de plaisanterie, non plus, ni d'esclaffement devant une blague coquine. Ce n'est pas qu'il était insensible. Au contraire, il possédait une émotivité extrême, voire intolérable, mais elle était réprimée au moyen de pertes de conscience momentanées. Ces absences étaient un mécanisme de défense contre son hypersensibilité.

À la vue de cet enfant émerveillé devant la bille, qui lui semblait maintenant plus vivante, Nathan ressentit un grand frisson parcourant sa colonne vertébrale, son crâne et ses jambes. Un courant d'énergie qui le chatouillait fort. Comme une énergie... d'amour! Avec ce garçonnet serré contre lui, désarmé devant son innocence, il avait le sentiment d'être un humain en mesure d'aimer et d'être aimé. Son cœur battant la chamade, il se voyait pour la première fois exprimer des émotions sans tout de suite défaillir.

Heureusement, cet émoi qu'il eut avec l'enfant et la bille ne dura que quelques instants, car Nathan, tout chamboulé, commençait à se sentir vaciller. Mais, à ce moment-là, une religieuse

ouvrit le portail, appela le petit garçon, qui s'en alla aussi vite qu'il était arrivé.



L'énigme de la bille était résolue. Un gamin avait percé le mystère mieux que des personnes qui détenaient la science, la fortune ou la foi. Ainsi, il fallait dédaigner les connaissances, se départir de ses possessions et mettre de côté ses croyances pour voir la lumière. Dès l'instant où il réfléchissait à cela, Nathan cessait de rire et de pleurer. Il lui suffisait de retrouver le souvenir de l'enfant ébloui dans ses bras pour qu'un sourire se profile sur son visage et que ses yeux redeviennent humides. Cette réaction spontanée, instinctive, lui montrait qu'il s'ouvrait progressivement à l'immatérialité.

Il lui restait à se connecter encore plus viscéralement à cette dimension invisible de la réalité. C'était la dernière étape de son initiation qu'il allait franchir contre son gré, comme vous le constaterez. Poussé par la force d'attraction qui le ramenait vers Éloïse, il allait abandonner tout

ce qu'il connaissait, afin de retrouver son monde intérieur. Ne plus connaître les choses du dehors pour les réapprendre du dedans. Ne plus être un humain égocentrique pour être relié au tout.

Se tournant vers l'indigente, Nathan voulut partager sa découverte au sujet de l'immatérialité, mais, au lieu de parler, il la regarda affectueusement, la contempla. Puis, entourant d'une main son corps abîmé, il ressentit son aura. La vagabonde se tenait repliée sur elle-même, engourdie par le manque, mais elle était aussi un être lumineux, comme un ange venu du ciel.

— Tu as des pièces ? quémанда-t-elle en se sentant auscultée.

Dans le creux de sa paume, Nathan déposa la petite boule toute noire, toute luisante que la mendicante eut le réflexe de refuser, orgueilleusement. Mais qu'à cela ne tienne, il laissa l'objet dans sa main qu'il referma doucement. Puis, en lui adressant un regard aimant, il se surprit à lui dire à son tour :

— Quand tu verras en elle autre chose qu'une bille, tu connaîtras le secret de l'immatérialité.

Le Troisième jour

Le Troisième jour

L'EXPÉRIENCE

Coupez !
Pouvez-vous imaginer autre chose que le monde dans lequel vous vivez ? Pas un autre pays ni une autre époque, mais une existence complètement différente, où tout ce qui occupe votre esprit est nouveau. Qu'est-ce qui occupe généralement votre esprit ? Dès le matin quand vous vous réveillez ? Au fil de la journée ? Dans la soirée ? Le weekend ?

Il est presque impossible de nous représenter le quotidien sans l'habituel « métro, boulot, dodo ». Sans travail pour gagner notre vie. Pas de salaire pour acheter l'essentiel. Pas de télévision ni de publicité pour désirer l'extra, le bidule qui manque à notre bonheur. Pas de professeurs, de

médecins et de spécialistes pour nous dire quoi penser. Pas de politiciens, de juges ou de policiers qui font la loi. Tous virés !

Ce monde qui occupe la plupart de nos pensées n'est pas naturel. C'est un spectacle, au sens propre et au sens figuré ! Un véritable *Truman Show*, dans lequel le décor nous distrait ou nous captive, au détriment de la réalité cachée derrière la tapisserie. Dans cet univers qui nous programme à l'attrait du pouvoir et de l'argent, on sacrifie ce qui n'a pas de prix pour des choses qui n'ont pas de valeur.

En réalité, hormis la loi de la nature, le reste n'est que bouts de papier et règles arbitraires qui exercent un contrôle sur la majorité, pour l'intérêt d'une minorité. Il n'y a pas de vraie école, sauf celle de la vie. Ce que l'on croit exister n'existe pas, alors que ce que l'on croit ne pas exister existe.

L'immatérialité demande de changer de perspective, en envisageant le matériel comme étant la manifestation d'une énergie présente dans le vide, donc insaisissable par nos sens. Changer de perspective, comme dans le secret de la bille d'où émane de la lumière.

Au troisième jour de son aventure, Nathan allait flirter avec l'immatérialité, en vivant autre chose que le monde dans lequel il était enfermé depuis son enfance. Il allait faire ce que de rares autres intellectuels ont réussi à faire : dépasser la compréhension des choses et être connecté directement, avec son cœur. Ayant laissé sa précieuse bille à une nécessiteuse, il croyait que sa conviction joyeuse de retrouver celle qu'il avait perdue lui suffirait à franchir les obstacles. Or, il allait rapidement déchanter.

La Montagne souveraine

LA CONFIANCE

Après avoir fait un détour par la ville, qui avait changé cet homme très réservé en une personne capable d'exprimer de l'empathie, Nathan revint par le champ. Il effleura au passage ses charmantes graminées, avec douceur et considération. Il longea ensuite la rivière, mais ne s'attarda pas sur ses rives. Il avait retenu la leçon ! Filant jusqu'à la montagne, avant que la nuit n'arrive, il trouva, au pied du massif, un endroit pour s'assoupir. Lové dans la douce végétation, bercé par le cri-cri des sauterelles et des grillons, il rêva à Éloïse.

Dans ce songe, tous deux se promenaient dans la nature. Son amie grappillait des brindilles et des fleurs pour en faire un joli bouquet. Elle chantonnait gaiement des comptines inspi-

rées de ce qu'elle cueillait. « Gentil coquelicot, mesdames ! Gentil coquelicot, messieurs ! »

Contrairement à elle, Nathan se déplaçait avec une extrême prudence. Se trouvant devant une croisée des chemins, il se figea dans la crainte de se tromper.

– Comment puis-je savoir quel est le bon chemin ? s'entendit-il demander à Éloïse.

Elle répondit spontanément, presque en chantant :

– De la même manière qu'on sait qu'une nourriture est bonne : en y goûtant !

Encouragé par son amie, il avança sur le sentier de droite, qui menait à une forêt, tandis qu'Éloïse lui emboîtait le pas.

– Oh, quelle idée géniale ! s'exclama-t-elle. Sur ce sentier, nous sentirons l'odeur fraîche de la résine d'épinette et nous ramasserons des champignons pour en faire une bonne soupe.

Malgré l'enthousiasme de sa compagne, il hésita et bifurqua vers un autre chemin qui traversait une clairière.

– Oh, c'est merveilleux ! reprit Éloïse. Sur celui-ci, nous admirerons les marguerites au cœur jaune et aux pétales blancs, et nous croise-

rons les abeilles qui butinent du nectar pour faire du bon miel.

Hélas, Nathan changea encore une fois sa trajectoire. Rebroussant chemin, il retourna sur le sentier boisé.

Dans ce mauvais rêve, il était aux prises avec une incertitude obsédante, changeant une fois, deux fois, trois fois, sans cesse de direction, tandis que sa copine s'éloignait de plus en plus. Elle s'éloignait, s'éloignait, s'éloignait. Elle rapetissait de moitié, se faisait toute petite et secouait la tête en se plaignant :

– Tu n'écoutes pas les signes, tu n'écoutes pas les signes.

Sa plainte se transforma en une violente colère. Elle faisait à présent deux fois sa taille et prenait la forme d'une grosse femme laide pointant du doigt Nathan, ligoté aux bras de fer d'un fauteuil capitonné et forcé à manger des pissenlits.

Quand les premiers oiseaux entonnèrent leur concert matinal, son cauchemar prit brusquement fin et il se réveilla en sursaut, avec la peur au ventre et des idées noires. L'optimisme qui l'avait encouragé la veille s'était dissipé. Les yeux

entrouverts, il aperçut le relief du contrefort, qui contrastait avec le ciel rose orangé de l'aube. Maintenant, la montagne, comme un tableau sombre, ne paraissait pas du tout accueillante.

Son imagination débridée se déchaîna. Il se mit à inventer que, sur cette montagne, il serait obligé de traverser un ruisseau opaque grouillant de sangsues suceuses de sang et d'énormes poissons mangeurs de chair. Il serait retenu prisonnier dans une caverne au fond de laquelle un homme poilu l'attendait à côté d'un gros chaudron de ratatouille. Il imagina des champignons géants et des reptiles hideux !

Pendant qu'il retardait sciemment le début de son ascension en raison de ses fabulations, ses yeux s'habituèrent au crépuscule du matin. Pour se changer les idées, il se rendit dans une section réservée aux pique-niqueurs et tomba sur une rocaille recouverte de gerbes de marguerites sauvages. Il eut l'idée de prendre une fleur et d'effeuiller ses pétales. « J'y vais, je n'y vais pas, j'y vais. » Le dernier décida pour lui que c'était le moment d'affronter l'éminence inhospitalière.

À la lueur du jour, la robe de la montagne était passée du noir insondable à la couleur



verdâtre de sa végétation abondante, avec quelques touches grises de grès. Nathan put ainsi mieux apprécier ses formes larges et ondulantes qui lui donnaient tout compte fait le charme intemporel d'une dame mûre. Il remarqua qu'elle se tenait solide, malgré son âge avancé, et s'imposait sur le paysage comme une reine dans son royaume. La confiance inébranlable qu'elle dégageait l'intimida.

– J'aimerais retrouver celle que j'ai perdue, osa timidement Nathan, mais j'ignore si j'y arriverai. Croyez-vous qu'elle y sera ?

– Voyons ! Bien sûr qu'elle y sera ! répondit Sa Majesté.

Des millions d'années d'expérience donnent une vision claire des choses. Et pour le reste, ce n'est pas que l'éminence rocheuse prenait la vie à la légère, mais elle savait que le soleil viendrait après la pluie, et le printemps après l'hiver. Comme on dit, elle ne faisait pas toute une montagne d'un petit rien !

– Fais un premier pas, lui conseilla-t-elle.

– Un premier... pas...

Dérouté, Nathan se rendit à un endroit qui marquait le début des pistes de randonnée, mais il tergiversait, malgré son rêve éloquent. Après

un moment de réflexion, il se dit que le meilleur chemin était sans doute le plus fréquenté. Il allait de cette façon profiter de l'herbe piétinée par de nombreux marcheurs invétérés. Il emprunta le sentier numéro 1 avec détermination, mais la souveraine, imperturbable, l'arrêta en remuant ses flancs.

Elle avait bel et bien fait trembler très légèrement ses flancs ! Il n'y avait pas de doute pour notre homme, en dépit de l'improbabilité de sa perception. Non seulement il entendait la nature, mais il ressentait aussi ses réactions comme celles d'un autre être vivant.

– Ce chemin n'est pas le tien ! protesta la montagne.

– Je croyais pourtant que si.

– Aucun chemin ne te fera retrouver celle que tu as perdue.

– Quoi ? Mais...

– Les humains suivent des chemins déjà tracés, l'interrompit son interlocutrice. Crois-tu qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchent ?

– Peut-être pas. Mais comment savoir où aller sans repères ?

– Fais comme les racines, suggéra la reine du lieu. Elles avancent dans l'obscurité millimètre

après millimètre, en serpentant entre les rochers et les bouts de bois. C'est ainsi qu'elles font leur chemin.

Quelle drôle d'idée d'imiter les racines ! Cela dit, Nathan tenta d'imaginer, en fermant les yeux, les rhizomes qui s'étiraient dans la terre imprévisible. Or, le noir de sa conscience lui fit perdre l'équilibre.

– Aaaaaah ! lâcha-t-il dans sa chute.

C'est alors qu'il ressentit une nouvelle fois la réaction des éléments de la nature. Un bruit sourd retentit. Les feuilles des arbres avaient frémi et le sous-sol avait tremblé. Des milliers de rhizomes surgirent alors de toutes parts. D'un geste distingué, ils remirent sur pied l'homme en train de tomber. Puis ils se retirèrent avec célérité, ni vus ni connus.

Nathan secoua la tête, abasourdi par la netteté de ses impressions. Il était bel et bien tombé, mais avait repris son équilibre grâce à des racines ! De son côté, la montagne ne fit pas de cas de l'étonnement visible de son visiteur.

– Crois-moi, dit-elle, le secret des racines est de passer par là où aucune autre n'est passée. C'est de cette façon qu'elles FONT leur chemin, insista-t-elle.

– D'accord, vous avez été claire, mais dois-je moi aussi FAIRE mon chemin ? Et si je me perds ? objecta-t-il.

La montagne entreprit alors sa part d'initiation pour cet homme qui s'apprêtait à entendre l'une des plus grandes leçons au sujet de la nature.

– La loi de la nature n'a pas d'exigence. Simplement, elle offre des messages à qui veut les recevoir, sous la forme d'aides ou au contraire de résistances. Pour une racine, les cailloux ensevelis sous le sol sont des traces qui indiquent sa voie. Pour un oiseau, le déplacement de l'air chaud et froid, sa puissance et sa provenance lui donnent une direction. Pour un poisson, les courants d'eau qu'il suit ou contre lesquels il lutte sont aussi des signes. Si tu cherches ton chemin, écoute les messages de la nature, conseilla enfin la montagne.

Nathan, dont les facultés paranormales avaient été exacerbées au cours des deux jours précédents, profitait de la science de cette enseignante vieille comme le monde. Elle faisait partie de l'immense toile de connexions invisibles et savait dès lors tout sur tout. Elle n'ignorait rien des échanges qu'il avait eus en ville et aupa-

ravant sur le bord de la rivière et dans le champ d'herbe. Ainsi, elle continua son initiation.

– Ton doute vient de l'oubli. Tu es l'expression de la création, et tu en as malheureusement perdu le souvenir. Tu es ni plus ni moins semblable à tout ce qui t'entoure, et tu n'es pas seul. Mais te penser différent génère de l'hésitation en toi. Te croire séparé de la nature engendre de l'incertitude, tout comme présumer que tu es la source principale des événements. Cesse de t'accorder autant d'importance et tu retrouveras la confiance ! Cette confiance est aussi cruciale pour ton développement que ton cœur l'est pour ton métabolisme. Ils sont tous deux essentiels et indéfectibles.

La montagne en avait long à dire ; elle poursuivit :

– Lorsque tu comprends que tout existe déjà, tu abandonnes la peur de la mort. Cette peur est ridicule, car l'énergie qui habite ta personne ne s'épuise jamais. Rien ne se perd, rien ne se crée. Tout se transforme et possède un sens. Te rappelles-tu les papillons ?

– Oui, répondit Nathan.

Il baissa la tête pour montrer sa gêne, puis ajouta :

– Je me rappelle, mais mon cerveau a du mal avec cette notion d’amour.

– Bien sûr, ton cerveau ! Prends cette ascension comme une occasion de renouer avec ton intuition, c’est-à-dire l’intelligence de ton être entier qui capte les signes. Tu peux avancer avec assurance et, si tu te perds, tu te retrouveras !

– D’accord, mais par où commencer ? s’entêta-t-il.

– Eh bien, dit Sa Grandeur, les humains réfléchissent beaucoup trop ! Pourquoi pas exactement là où tu es ?

– Exactement là ? répliqua Nathan, qui leva le pied, mais hésita de nouveau.

La reine verte cessa de discourir et, dans un élan de générosité, montra au suspicieux ce dont la nature était capable. Elle commanda au zéphyr de souffler sur les fougères. Alors, celles-ci s’inclinèrent comme mille demoiselles qui font la révérence. Elles se penchèrent à l’endroit précis où se tenait le randonneur indécis.

Tandis que la brume matinale se dissipait, la valse gracieuse des fleurs sauvages libéra un parfum qui emplit les poumons de Nathan d’une bouffée d’air régénératrice. Cet air pur de la montagne le poussa à avancer en cessant de se

poser des questions. Il fit un premier pas, d'abord craintivement, puis un second, plus sûr de lui, en se laissant guider par la chef de ces lieux qui orchestrait parfaitement les éléments. Les branches se balançaient, craquetaient, ployaient, comme pour dire : « C'est par ici, c'est par là. » Les rochers se raidissaient devant les endroits périlleux, comme pour éviter qu'il ne s'en rapproche et ne chute. Les cailloux lui indiquaient le chemin en attirant son attention par leurs couleurs, leurs formes ou leur brillance.

Avec l'intention de s'ouvrir aux signes de la nature, Nathan, qui généralement était sujet à l'inquiétude, cessa de s'en faire et se contenta de placer un pied devant l'autre. Toutefois, après un moment, face aux résistances diverses des éléments, sa respiration devint plus courte, son cœur battit plus fort.

– Pourquoi est-ce difficile ? interrogea-t-il l'éminence grise.

– Qui t'a dit que ton chemin serait facile ? Tu veux toujours retrouver celle que tu as perdue ? Alors, transcende les obstacles !

Et la montagne s'esclaffa.

La Perce-pierre

LES ÉMOTIONS

– Pimbêche ! Chichiteuse ! riposta une voix haut perchée.

Coincée dans une entaille de la roche pas plus large qu'une égratignure, une perce-pierre faisait saillie au milieu d'une paroi abrupte. La plante laide et maigrichonne, aux longs cheveux vert-de-gris qui flottaient au vent, ressemblait à une mégère sur son balcon. Avec ses expressions disgracieuses, elle ne se gênait pas pour dire ce qu'elle pensait à la montagne. Cette dernière, de son côté, se sentant souvent seule en raison de sa grandeur, était sensible aux propos francs de la vieille chnoque, qui ne semblait pas supporter l'empathie dont elle faisait preuve pour aider le pauvre Nathan désorienté.

– Emmerdeuse ! répliqua Sa Gracieuse Majesté, sur un ton surprenant pour une reine.

– Espèce de grosse matrone ! répondit la plante rabougrie.

L'étrange querelle continua avec ces mots : « sorcière », « chipie », « snob », tandis que Nathan s'approchait de la paroi. Il fit un pas maladroit et glissa sur le sol argileux qui se trouvait au bord du mur de pierre. Il dégringola plus bas et tenta de se tenir debout. Ses pieds dérapèrent de nouveau. Plus vite il agissait, moins il réussissait à se relever.

– Heille ! Vas-y mollo, le novice ! lui cria la perce-pierre.

– Occupe-toi de tes affaires ! s'interposa la montagne.

– Grosse empâtée, tu m'énerves !

Ne prêtant pas attention à la chicane entre les deux amies de longue date, Nathan respira un bon coup. Cette fois-ci, il fit un pas plus lent et plus assuré. Or, précisément sous ses pieds, le sol gorgé d'eau se draina, devenant miraculeusement aussi craquelé que de la poterie. L'homme réussit à atteindre le mur à pic, avec ses crevasse filiformes et ses appuis fuyants, et se prépara à l'escalader. Ce faisant, il s'agrippa à une prise,

tira avec fermeté, mais le malhabile tomba sur le dos en grimaçant de douleur.

– Tu n’es même pas foutu de gravir ce crêt minuscule ! l’engueula la furie.

Puis, agitant frénétiquement ses feuilles, elle ajouta :

– Regarde-moi, je fais cent fois moins ton poids et je tiens ici depuis des lunes.

Sur ces mots, elle fit débouler des éclats de pierre qui heurtèrent le crâne du débutant.

– Aïe !

– Tu as des mains, sers-t’en ! insista la plante.

– Je n’ai jamais escaladé une paroi aussi escarpée, rétorqua-t-il.

– Eh bien, mon puceau, c’est en faisant les choses qu’on les apprend !

– Mais comment ?

– Comment ? Comment ? le railla-t-elle encore. Les végétaux qui poussent ici, crois-tu qu’ils passent leur temps à se demander comment faire ceci ou cela ?

– Je... je l’ignore, bredouilla Nathan, découragé. Je ne suis pas...

– Voilà le problème, tu n’es qu’un homme qui pense.

Après s'être un peu emportée, la perce-pierre s'arrêta de parler. Elle savait que cette épreuve était bénigne, comparée aux suivantes que le grimpeur aurait à affronter pour se rendre au sommet. Or, comme il n'était pas au bout de ses peines et qu'il fallait l'aider, elle continua de lui faire la morale, mais utilisa un ton moins offensant.

– Les autres créatures de la nature ne s'embrouillent pas l'esprit. Elles accomplissent des exploits sans tergiverser. Elles ne se demandent pas si ces choses sont possibles ou impossibles. Elles les font, un point, c'est tout !

La malingre sentait qu'elle était bien partie, que sa formulation avait une chance d'être assimilée. Elle se dit que parfois on aborde de façon sèche quelqu'un qu'on veut aider, alors qu'avec du tact, voire de la gentillesse, on arrive mieux à ses fins. De fait, son auditeur semblait attentif. Il l'observait du coin de l'œil, comme dans l'attente qu'elle lui révèle le mode d'emploi pour franchir la paroi. Elle ne s'arrêta donc pas là et lui donna quelques exemples à suivre.

– Prends cette enceinte rocheuse que tu as sous les yeux. Elle est digne d'un chef-d'œuvre,

n'est-ce pas ? Eh bien, elle a été réalisée sans plans, ni mesures du temps, ni calculs des coûts, ni achats de matériel. Rien, *niet, nada*. Alors que tu demandes comment faire, les éléments qui t'entourent se sont bien débrouillés. Le vent a soufflé pour éroder la pierre, l'eau a coulé en creusant des rides, le froid a transpercé le roc qui s'est contracté, fissuré, puis a éclaté en faisant « crac ».

– D'accord, dit Nathan qui se redressa avec l'intention d'imiter les architectes de la nature.

Cette intention en tête, il trouva le courage de faire face à l'escarpement rocheux. Il s'agrippa aux prises les plus proéminentes et plaça ses pieds sur les appuis saillants, mais la montée était exigeante. L'odeur de sa sueur attira un escadron de moustiques qui le prirent d'assaut. Nathan secoua les épaules pour les repousser. Or, le geste brusque faillit le faire chuter de nouveau.

– Sales moustiques ! se plaignit-il.

– Ah bien, toi pareillement, sale rat de bibliothèque, espèce d'encyclopédie vivante qui ne connaît rien à rien !

Chassez le naturel et il revient au galop ! Cette fois-ci, la chicaneuse ne mâcha pas ses mots ; elle traita de tous les noms notre homme, qui se figea

dans cette position très inconfortable, paralysé par son incapacité.

– C'est ça, empoté ! Tu ne vaux pas mieux que du vieux bétail abandonné dans la grange !

– Tais-toi, vieille gribiche, tonna la montagne, c'est hors de propos.

– Justement, non ! Tu vois bien qu'il se complique la vie pour une simple butte. Ça me donne envie de le traiter comme un mollasson, un flemmard...

– Stop, stop, stop ! cria la souveraine. Laisse-moi lui parler.

Elle considéra le novice enfoncé dans la boue, au pied du mur de pierre qui, à ses yeux à lui, s'imposait insolemment, et cette plante effrontée qui lui lançait des injures insupportables, et, sur un ton des plus compatissants, elle demanda à Nathan :

– Veux-tu vraiment franchir cet obstacle ?

– Oui, je le veux ! répondit-il en pleurnichant presque. Je le veux, je le veux, je le veux.

C'était un test au résultat positif : l'homme s'était fait piéger !

– Cesse de le vouloir ! lui enjoignit-elle. Ta volonté est utile pour un truc léger, par exemple

pour réussir un Rubik's Cube. Elle peut même faire le travail pour te sortir d'une relation toxique ou te libérer d'une dépendance malade. Mais, pour enjamber ce mur, il n'est pas question de volonté. Tu veux un conseil ? lui dit-elle sans attendre de réponse. Grimpe avec la joie dans le cœur, et fais confiance aux aides. Alors, tu les recevras.

En écoutant ces propos dignes d'une spécialiste du comportement humain, notre ami comprit que son attitude changeait tout devant les obstacles. Il renifla, se remit sur ses pieds et se prépara de nouveau à se hisser sur la paroi, dans la joie. Mais la perce-pierre l'arrêta.

— À mon tour, fit-elle, car mon expérience te servira. Comment me trouves-tu ? Maigri-chonne ? Hideuse ?

Nathan la regarda et pensa qu'elle était plutôt courageuse de pousser sur du roc, mais, pour être honnête, il la trouvait inutilement méchante. Or, ça, il ne le lui dirait pas, car il la croyait bien plus primaire qu'elle ne l'était.

— C'est de la comédie ! concéda-t-elle devant sa naïveté. Ma grossièreté n'est rien d'autre que du vaudeville. Pour en revenir à ma question,

je suis la plus gringalette des plantes que tu croi-
seras sur la montagne. Pourtant, je survis sur
cette paroi escarpée, parce que je SAIS que je
vais m'en tirer. Ne me demande pas d'où me vient
cette conviction, c'est le grand mystère de ma vie.
Je SAIS que je résisterai. Cela me remplit de joie,
et c'est pour ça que je tiens le coup !

«La chenille et le papillon!» se dit Nathan,
qui découvrait à l'instant qu'une plante avait des
émotions !

– Bien pensé ! réagit la perce-pierre qui avait
complètement changé de ton et allait se révéler
être une enseignante inspirante.

– Une force vitale influence les événements,
continua-t-elle. C'est l'énergie du monde intérieur,
aussi réelle que celle qui maintient ton organisme
en vie. Elle est à l'image du souffle nécessaire
à la respiration ou de la lumière requise pour la
vision. Et c'est la source même de cette vie.

La plante fit une pause, si bien que notre
homme lui prêta encore plus attention.

– Tu te souviens du moment d'émerveille-
ment passé avec l'enfant et ta bille ? Je vois que tu
souris. Et, maintenant, tu pleures.

Il est vrai que Nathan avait les larmes aux yeux.

– Tu saisis, n’est-ce pas ? Tu goûtes à cette énergie d’amour. Dis-toi que, si elle peut changer une bille en lumière, elle peut aussi transformer un empoté en excellent grimpeur !

Ledit empoté se surprit à répondre du tac au tac :

– Pourrait-elle changer une plante haïssable en une conseillère avisée ?

– Ah ! Ah ! Ah ! Allez ! Monte ce mur avec la certitude que tu réussiras !

L’encouragement de la perce-pierre le ragail-lardit. Il tenta de s’accrocher à une large pointe qui ressortait juste à la hauteur de sa poitrine. Une prise facile. Toutefois, sa main glissa sur la pierre dure et tranchante qui lui entailla la peau.

– Maudite roche ! vociféra Nathan.

– Ça suffit, les enfantillages ! cria la grincheuse. Arrête de japper comme un beagle !

Elle se ressaisit et retrouva sur-le-champ son rôle de maître.

– La roche n’est pas ce que tu penses ; elle n’est pas la raison pour laquelle tu es irrité. Je vais te dire un truc que j’ai appris en étant prisonnière dans cette crevasse riquiqui. Les émotions sont comme l’ombre qui assombrit les événements,

ou comme la lumière qui les éclaire. Renonce à ta colère, afin que la maudite roche et les vilains moustiques deviennent tes alliés !

Suspendu au vide, à un doigt de la dégringolade, Nathan n'eut d'autre choix que de faire l'expérience d'un petit changement intérieur. Un changement signifiant que, sans cette situation ultra-pénible, son apprentissage serait resté théorique.

« Une roche est dure, un moustique pique, aussi faire alliance avec eux est insensé ! » se serait-il dit avant cette expérience, mais il tenta le coup, laissant tomber son mécontentement comme on jette un vieux mouchoir dans la corbeille. Il prit une bonne respiration, sourit intérieurement et s'accrocha à une saillie.

Vous n'allez peut-être pas le croire, mais, ainsi libéré du sentiment lourd et stérile qui lui pesait, il retrouva sa vigueur et une agilité nouvelle. Il appréhenda avec plus de sang-froid le relief du mur. De son côté, et contre toute attente, celui-ci se montra plus charitable ; il facilita son passage en lui offrant des prises assez larges pour qu'il s'y cramponne. Les moustiques, quant à eux, faisaient « biiiiizzzz », sans que cela l'agace.

Le cœur au ralenti, le souffle plus léger, le corps revigoré, Nathan atteignit un endroit où un vent fort le défiait, l’aspirant vers le bas.

– C’est le vent contraire, lui annonça la plante aguerrie. Si je te dis encore comment j’ai réussi à survivre sur cette falaise depuis tant d’années, tu le feras illico presto ?

– Oui.

– Le jures-tu ?

– Oui, brailla l’homme, qui se sentait de nouveau à bout de nerfs.

– J’étais lasse de détester le vent qui me bousculait, alors je l’ai aimé.

Ne pouvant supporter cette tension plus longtemps, Nathan lâcha prise encore une fois en jetant sa rage à l’extérieur de lui et, par le fait même, il cessa de lutter contre le vent qui le chahutait. Plutôt, il s’abandonna à sa puissance. Les bourrasques soufflaient sur sa peau avec une fougue infatigable. Le tambour qu’elles produisaient dans ses oreilles résonnait avec une telle persistance qu’on aurait dit une fanfare de mille musiciens dont la mélodie changeait sans arrêt. À cet instant, étrangement, notre homme ressentit de l’amitié pour le vent.

Avec une légèreté soudaine, il réussit à se hisser un peu plus haut, un peu plus loin, et arriva enfin sur le cap. Éprouvant une joie grisante qu'il voulait extérioriser, le valeureux randonneur se retourna vers la falaise abrupte qu'il venait d'escalader. C'est alors qu'il n'aperçut à ses pieds qu'un modeste dénivelé, au milieu duquel une plante saugrenue lui fit un clin d'œil !

Le Buisson mal-aimé

LA RÉALITÉ

Faisons un petit aparté !
Vous voyez bien qu'il n'y avait pas de haute paroi, seulement une petite pente de quelques mètres. Pas de vieille chipie, mais une perce-pierre audacieuse qui poussait par miracle dans une fissure de la roche. Nathan s'était inventé un obstacle infranchissable à la place d'un faible dénivelé. Le responsable : son mental !

Les projections au sujet de la réalité créent proprement cette réalité. Il n'est toutefois pas facile de les abandonner, surtout lorsqu'elles génèrent une émotion vive, qu'elle soit positive ou négative, ou encore lorsqu'elles semblent liées à des sensations corporelles agréables ou désagréables. Voilà comment Nathan allait apprendre à retrouver Éloïse : en laissant tomber

sa représentation de toutes choses, comme un enfant qui n'a pas d'idées préconçues et qui perçoit par conséquent la lumière dans une bille.

Depuis le début de son ascension, il avait été confronté à des doutes persistants, au même moment qu'il avait fait l'expérience d'émotions salutaires. Celles-ci avaient à leur tour eu un effet sur sa condition physique. Une amitié furtive était venue calmer sa nervosité devant un danger imaginaire et diminuer son exaspération face au vent violent et instable. Il avait pu dès lors retrouver une agilité surprenante et se hisser un peu plus haut sur une paroi. Même l'amour commençait à moins l'effrayer, lorsqu'il se remémorait le vol synchronisé des monarques.

Ainsi, grâce aux différents maîtres qu'il avait croisés jusqu'à cet instant dans son périple, il comprenait de mieux en mieux le rôle crucial des émotions dans la réalité.

Or, notre rat de bibliothèque n'avait auparavant rien lu sur le sujet. Les livres scientifiques proposaient bien des généralisations sur le métabolisme, l'ADN, l'accouplement ou la vitesse d'un battement d'ailes de papillon, mais ne disaient mot sur le plus important. Nathan pouvait

donc théoriser sur les émotions, mais n'avait pas compris viscéralement comment elles pouvaient influencer son existence. Il n'avait pas non plus assimilé l'effet tangible de son mental rigidifié sur la réalité ; il allait cependant en prendre dès maintenant conscience.

– Ouille ! fit-il.

À cette hauteur de la montagne, les arbustes formaient des paquets compacts, se tenant serrés les uns contre les autres, à l'image des lignes défensives de footballeurs américains devant l'adversaire. Certains étaient décorés de rameaux pendant mollement, ainsi que de mûres croquantes et sucrées dont les randonneurs profitaient au passage. D'autres, comme celui qui se hérissait devant Nathan, avaient des branches aux épines courtes et tranchantes, prêtes à hameçonner quiconque osait les défier.

– Qui s'y frotte s'y pique, fit ce buisson.

Il était habillé d'aiguilles pointues et de feuilles râpeuses ; le tout s'entremêlait à la manière des nœuds dans la crinière d'une clocharde. Ses baies ne craignaient pas qu'on les pille, étant dissimulées dans les épines. Telle une forteresse, la haie défendait le sommet que notre homme cherchait



à atteindre. Pour lui, hélas, le roncier se trouvait au mauvais endroit, au mauvais moment.

Nathan n'était pas seul dans cette zone touffue propice aux jeux de cache-cache, où les prédateurs chassaient à ciel ouvert des animaux farouches. Il s'en aperçut en voyant une renarde se ruer, sans crier gare, sur un oiselet surgi de nulle part. Le moineau fila entre les rameaux du bosquet, tandis que la bête carnassière le pourchassait. S'extirpant des aiguillons, cette dernière se posta en sentinelle, les oreilles au garde-à-vous, les yeux gourmands et le museau dégoulinant.

— Argh ! N'es-tu pas fâchée contre ce buisson ? dit Nathan en s'adressant à cette jolie renarde au col blanc.

— Non, répondit-elle en haletant tout de même de fatigue.

— Crois-tu que ce buisson ne devrait pas exister ?

— Je ne crois rien.

— Mais il t'empêche de te nourrir. Que penses-tu de ça ?

— Je ne pense rien.

— Dans ce cas, que fais-tu ?

– J’attends que le casse-croûte de ma famille sorte de là !

Il y avait de quoi, car cinq ou six renardeaux affamés, tapis dans un terrier tout près, espéraient également le retour de leur mère. Ses oreilles pivotèrent tout à coup à la vue d’un mulot imprudent qui passa entre ses pattes, se présentant comme une proie facile. Le rat des champs se fit happer par la gueule du petit fauve, qui se sauva avec la queue bien relevée, fière de son butin.

Ensuite de quoi, l’oiselet intrépide mit le bec hors de son repaire, gazouilla un joli air à l’intention de Nathan en se réjouissant de ce qui venait de se passer. Ouf ! Il ne ferait pas le régal des renards. Sans plus tarder, le petit moineau s’engouffra de nouveau dans le bosquet en sautillant sur les branches à la manière d’un gymnaste sur un trampoline. Il picora quelques fruits, avant de décoller aussi vite qu’il avait atterri.

Perplexe, Nathan resta seul avec l’arbuste, qu’il trouvait carrément répulsif. Il étira le cou en cherchant du regard la crête de la montagne.

– Tu m’en veux ? demanda de but en blanc le fourré.

– Non, mentit l’homme.

– Je suis tel que je suis.

« C'est dommage, tout compte fait ! » songea Nathan.

– En vérité, je suis ce que chacun pense que je suis.

– Hum, hum.

– La réalité n'est pas ce que tu penses.

« Encore cette phrase ! » réagit intérieurement notre homme.

La roche tranchante n'était pas ce qu'il pensait. Cet arbuste ne l'était pas non plus. Mais pourquoi lui répéter cela ? Pourquoi une telle opiniâtreté de ceux qu'il rencontrait sur son chemin ?

– Puis-je te rappeler que tu as tendance à imaginer des difficultés là où il n'y en a pas ? Je ne te parle pas de la motte de terre que tu viens de prendre pour une falaise insurmontable. Je te parle d'un faon que tu as confondu avec un ogre. Laisse-moi te rafraîchir la mémoire.

Ce qu'il fit.

Ainsi se répandent les nouvelles sur la montagne, notamment à travers les autoroutes souterraines grâce auxquelles on se parle de racine à racine. C'est l'internet des végétaux ! Nathan s'était retrouvé branché à cet internet, faisant de sa conscience un échantillon de la

conscience globale qui imprégnait tous les éléments de la nature.

À son tour, le roncier allait rapporter l'anecdote du faon et de l'ogre, dont il avait eu vent d'un autre buisson, qui l'avait apprise d'un congénère, qui se l'était fait raconter par un voisin, qui avait vu Nathan et Éloïse se promener quelques jours plus tôt dans une petite forêt se trouvant sur le flanc de la montagne.

Ce voisin avait dit qu'en pénétrant dans le bois, Nathan avait été terrifié. Avançant d'un pas suspicieux, le citadin découvrait cet habitat humide et sombre. Seuls de fins rayons s'infiltraient à travers les branches des conifères, tassés comme des sardines en boîte et peuplés de toute la parenté de moustiques fringants.

Avec son imagination fertile, il s'était représenté mentalement des loups voraces et des ours affamés. De fait, soudain, un bruit l'avait fait sursauter.

Frrr-frrr, frrr-frrr.

Nathan avait cru voir un ogre redoutable tapi dans l'ombre des conifères, se préparant à bondir hors de sa cachette pour se jeter sur l'hyper-anxieux. Incapable de maîtriser son angoisse,

il s'était alors précipité derrière un bosquet et il n'avait rien trouvé de mieux que de faire le mort.

Pendant ce temps, sa copine, accroupie, avait soulevé le sapinage pour y découvrir un faon au poil détrempé, taches blanches et oreilles graciles. Pétrifié, l'animal avait fermé les yeux, se croyant dès lors invisible.

– Pauvre petit, avait murmuré Éloïse.

Elle avait aussitôt libéré sa patte piégée sous un rhizome et, à peine remis sur pied, le chevrotin s'était réfugié auprès de sa mère, qui se tenait un peu à l'écart.

C'était le compte rendu de l'incident qui avait circulé dans le réseau souterrain de communications, et que le buisson s'amusait à rapporter à Nathan. Après quoi, il enchaîna :

– Ton problème est dans ta tête. Ainsi, je pourrais être un tortionnaire ou un bienfaiteur, mais, pour toi, je ne suis qu'un fourré à éliminer de ton chemin.

– Pardonne-moi, dit Nathan, sincèrement contrit.

– Avec les autres végétaux et animaux de cette montagne, je peux t'enseigner à faire l'impossible pour un humain : cesser d'interpréter

les choses. Je peux t'apprendre à les observer, à les ressentir, et tu verras que rien n'est grave. Tout est juste, ici-bas sur Terre. D'ailleurs, j'ai bon espoir qu'un jour, tu pourras voir la réalité telle qu'elle est véritablement. Elle est généreuse et juste. Alors, tu sais quoi ? Tu retrouveras celle que tu as perdue.

– Oh, vraiment ?

Le buisson lui répondit par l'affirmative, ajoutant que c'était une question de perception, mais aussi d'émotion. Encore restait-il à lui expliquer comment une émotion pouvait influencer la réalité.

– Qu'as-tu vécu devant l'église, avec ta bille dans les mains ?

– Parles-tu de l'enfant émerveillé ? dit Nathan, les yeux humides.

– L'émotion transforme la réalité. C'est un grand pouvoir.

– N'est-ce pas également un grand danger ?

– Précisément !

L'arbuste se lança dans un exposé sur son expérience avec les randonneurs. Ceux-ci le détestaient, jusqu'à faire de lui un monstre ! Il décrivit leurs réactions quand ils arrivaient devant

lui, avec leurs regards mauvais, leurs gestes brusques à son contact. L'essentiel de ce qu'il avait compris de cette expérience se résumait de cette façon : l'émotion était la conséquence d'un événement, mais aussi sa source.

– La source ? La conséquence ? Tu me perds, là, dit l'homme qui s'assit à ses côtés, ce qui eut pour effet de reconforter le buisson, si souvent rejeté.

– C'est la question de la poule et de l'œuf, continua celui-ci, et de savoir ce qui vient avant ou après. Je te donne un exemple. Imagine que mes épines éraflent ta peau. Tu cries : « Ouille ! » Tu es donc fâché et tu m'en veux. Ton émotion vient après que tu t'es buté contre moi. Elle est la conséquence de l'événement. Maintenant, si tu me détestes avant même de me toucher, ou si tu me trouves repoussant sans me connaître, cette émotion sera la source de ce qui suivra entre nous.

– Grrr !

La montagne avait grondé. Elle prêtait l'oreille aux propos formateurs tenus par l'arbuste, mais elle savait que Nathan devait se rendre au sommet avant la nuit, car le Soleil ne l'attendrait pas.

– C’est assez, le bavardage ! décréta-t-elle.

Le buisson froufrouta pour exprimer son accord, et fit signe à son interlocuteur de se faufiler à travers son branchage.

– C’est que..., hésita Nathan.

Ses réticences n’avaient plus d’importance, sembla se dire le roncier, car, à l’aide de ses racines et de la terre qui les recouvrait, il fit rouler l’homme vers lui. Puis, tel un gros lourdaud qui n’est pas particulièrement doué pour les démonstrations amicales, il l’attira gauchement entre ses branches robustes.

Dans un premier temps, Nathan, craintif, se raidit comme un piquet. Mais, progressivement, il finit par se ramollir sous les drôles de manières du mastoc. C’est ainsi que, tandis qu’il se frayait un chemin dans la haie, les premières aiguilles éraflèrent la peau de ses bras et de ses chevilles, et une égratignure le brûla.

– Ce n’est rien ! le rassura le buisson, qui l’accueillait avec un mélange de rudesse et d’affection.

Nathan observa les marques fines et rouges sur son épiderme et sentit la chaleur de l’écorchure. Il fit alors une découverte frappante. Sa crainte d’avoir mal était plus grande que la

douleur elle-même. Curieusement, ce mal disparaissait quand il tentait de le relativiser.

– D’où me vient cette crainte ? lança-t-il.

– Eh bien, de ton mental !

L’arbuste épineux lui dit ensuite ceci :

– Avance, et la peur, comme un brouillard, se dissipera ! Tout est là, tu n’as qu’à suivre l’ordre des choses.

– L’ordre ? Tu me perds, mon ami.

– As-tu dit « mon ami » ? réagit le buisson aux mille aiguilles, tout en resserrant ses épines un peu plus fort.

De manière inattendue, Nathan supporta la douleur, n’émit aucun jugement, et écouta attentivement le dernier enseignement de son hôte :

– Chaque chose arrive en son temps, même lorsque tu n’y penses pas. Dans ce cas, l’ordre n’obéit pas à tes peurs, mais accompagne ton courage. Accorde ainsi peu d’importance aux égratignures, car elles s’effaceront d’elles-mêmes, comme le brouillard qui disparaît lorsque tu as l’assurance d’atteindre ton but.

– Comment retrouver en moi cette assurance ? demanda Nathan. Comment savez-vous autant de choses sur moi, toi et les autres éléments de la nature ?

À travers le frottement des branches, il crut entendre une réponse, ou c'était peut-être une mise en garde :

– C'est très bien d'accepter les plaies actuelles, mais dis-toi qu'elles ne sont rien à côté de ce qui t'attend maintenant !

Le Sapin dévoué et la Coccinelle

L'HUMILITÉ

Le buisson l'avait prévenu, Nathan n'était pas au bout de ses peines ; d'autres épreuves allaient s'imposer à lui. Mais il n'en tint pas compte, car il apercevait enfin le point culminant de la montagne, et s'approchait, de ce fait, du lieu où Éloïse avait disparu.

À l'altitude qu'il avait atteinte, un paysage de toundra s'étendait autour de lui. Une petite communauté d'arbrisseaux courts et pas trop frileux s'y trouvait et, ici et là, des rochers de granite rosé. C'était un endroit aride, à l'exception d'un sapin dévoué, qui faisait du bénévolat en offrant sa présence aux créatures en ayant besoin.

Le conifère à l'allure majestueuse, en comparaison des petites broussailles qui l'entouraient,

étira ses longues branches providentielles au-dessus de notre homme, tout en sueur après une montée pénible.

– Merci ! dit ce dernier en écarquillant les yeux devant la générosité du grand arbre.

– Je t’en prie, répondit le colosse.

– Comme tu es grand ! Aussi courtois ! Et dévoué !

Le sapin resta imperméable à cette pluie d’éloges ; il n’avait pas de temps pour la vanité ni pour la conversation. Faisant humblement sa besogne, il portait assistance aux plus petits. Grâce à son branchage abondant, il offrait de l’ombre à la flore et logeait des oisillons encore trop frêles pour quitter le nid. Quant aux creux de son tronc, ils servaient de garde-manger et de quartier d’hiver pour les rongeurs.

Exténué par les derniers mètres de son ascension, Nathan eut envie de se poser sur le lit moelleux jonché d’aiguilles courtes mais souples, sous la protection du respectable conifère solitaire. Il s’y adossa, examina ses racines vigoureuses qui plongeaient dans le sol, puis releva la tête vers la cime élancée et verdoyante de l’arbre formidable. Une impression étrange alors le gagna.



De ce point de vue, il eut la certitude de s'être trompé. Il sut que ce qu'il avait lu dans ses livres était faux. Il se leurrerait également au sujet de lui-même. Se comparant à ce très grand conifère, il s'était illusionné en donnant à sa propre personne une importance démesurée. À l'image de la Terre qu'on croyait jadis au centre de l'univers et le Soleil tournant autour d'elle, il réalisait à quel point il avait à son tour été prétentieux.

– Bien pensé, mon cher Watson !

Une coccinelle, la plus commune qui soit, le devisageait. Posée sur un brin d'herbe qui lui servait de balançoire, elle oscillait comme un pendule, de haut en bas, de bas en haut. Le coléoptère moucheté continua son jeu, tout en amorçant une discussion avec l'homme fatigué qui venait de s'installer là.

– Eh bien, vous savez à présent !

– Que sais-je ? rétorqua Nathan en se penchant pour mieux voir le minuscule insecte.

– Recommencez ! Regardez au-dessus de votre tête, puis baissez les yeux. Admirez cet arbre. Vous, à côté de lui, vous perdez votre notion de grandeur, n'est-ce pas ? Votre peur s'efface aussi.

« Encore cette peur dont tous parlent ! » se dit notre homme.

– La peur n'est-elle pas le fruit amer de l'orgueil, Watson ? Le fol orgueil, derrière lequel vous vous cachez, n'est-il pas un bouclier vous empêchant de percevoir l'étendue de la réalité ? Votre sentiment de supériorité n'est-il qu'une pauvre fiction ? Pardonnez-moi, Watson, je m'égare un peu. Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas venu ici pour connaître l'immatérialité ?

– Ça suffit, détestable insecte ! Premièrement, je ne suis pas Watson. Deuxièmement, j'aimerais retrouver celle que j'ai perdue.

– Cher Watson, est-il utile de vous rappeler que seuls les humbles peuvent traverser la porte qui donne accès à l'immatérialité ?

La bestiole philosophe n'avait l'air de rien ; pourtant, elle savait ce qu'Éloïse lui avait dit. Nathan se tut et la laissa déballer son sac, et c'est ainsi qu'il réalisa qu'elle était instruite en matière de psychologie, plus instruite que lui-même. C'est vous dire que les humains n'ont pas le monopole du savoir !

– Que fait l'humilité dans cette histoire, Watson ? Elle rapetisse l'ego. Lorsque votre ego, avec ses nombreuses préoccupations matérielles, se dissout au profit de la conscience, vous vous

sentez relié. Donc, vous n'êtes plus seul et vous gagnez en confiance. La matérialité est dès lors secondaire devant votre ressenti. Voilà pourquoi vous émouvoir est primordial. Cela étant dit, vous pouvez donner sans compter, comme cet arbre désintéressé.

– Impressionnant, Holmes ! Mais il m'est impossible de donner sans compter, car viennent alors l'injustice et la paresse. Je te rappelle, puisque tu sais tout, que la fourmi n'était pas prêteuse, c'était son moindre défaut. « Vous chantiez ? a-t-elle dit à la cigale. J'en suis fort aise. Eh bien, dansez maintenant ! »

– Parabole d'enfant ! Bourrage de crâne d'adulte ! Supposez que cet arbre n'apporte aucun secours aux insectes et aux oiseaux ou, pire, qu'il refuse de partager l'oxygène nécessaire à la vie. Figurez-vous une plante gardant pour elle ses semences. Le mulot n'a-t-il pas un peu apaisé la faim d'une famille de renards ?

– C'est différent, pour nous, les humains, qui devons économiser afin de nous nourrir, de nous vêtir et de nous abriter.

– Quelle logique absurde !

Après tout, le coléoptère rouge et noir avait

raison. La fable de La Fontaine ne tenait pas compte du fait que la fourmi pouvait se montrer généreuse avec la cigale, qui chantait pour elle. Donner était le principe simple et primordial de la vie, et pouvait l'être en société. Le boulanger offrait son pain, l'agriculteur offrait à son tour sa farine, le manufacturier mettait à la disposition du fermier l'équipement nécessaire pour récolter son blé et, au bout de la ligne, celui-ci recevait le pain du boulanger.

– Vous y arrivez, Watson ? Le monde de papier et ses lois écrites sont de la foutaise. Dans la nature, quand vous vivez étroitement avec vos congénères, vous les respectez. Prenez mon exemple. Je mange des pucerons, et des araignées me mangent à leur tour. Je n'ai qu'une seule loi à respecter, celle de la nature. Et si je paresse, eh bien, je meurs !

Tout à coup, la coccinelle, plutôt vive d'esprit, sembla un peu nerveuse.

– Cher Watson, avez-vous une idée de la raison pour laquelle vous êtes sur Terre ?

– Euh... je ne suis pas... Bon, laisse tomber. Pour une mission, peut-être ?

– Encore ce sentiment de supériorité ! Vous

avez du boulot, lâcha la coccinelle en rigolant, avant qu'on vous confie une mission !

Elle reprit ensuite son propos, plus sérieusement :

– Chaque naissance est un don, et chaque mort l'est aussi, c'est l'essentiel que vous retiendrez de mon enseignement.

Ayant un certain intérêt pour la conversation, Nathan répliqua tout de go :

– « L'essentiel est invisible pour les yeux », Saint-Exupéry.

– Élémentaire, mon cher Watson ! L'essentiel est effectivement invisible. Il est à l'intérieur de cet arbre qui vous domine, au sein de la vie qui l'anime. C'est aussi l'émotion engendrée par le concert des oiseaux. C'est aussi la croissance d'un enfant, ou l'envie de liberté. Vous êtes sur Terre en accord avec un dessein intelligent. Laissez-moi terminer par ceci : vous êtes l'œuvre qui œuvre, le don qui donne.

C'était beaucoup à assimiler pour Nathan et, par chance, la bestiole perspicace s'arrêta net. Elle voyait l'horizon s'assombrir.

– Un orage se prépare, prévint-elle.

– Comment le sais-tu ?

– Je suis météorologue, fit-elle en agitant ses antennes paraboliques.

Sur l’humus de la montagne, une trépidation soudaine se fit sentir. Les limaces et les escargots sortirent de leurs cachettes, pendant que les abeilles et les papillons y retournaient. Le ciel devint brusquement un dôme opaque. Puis un coup de tonnerre éclata, suivi d’éclairs fracassants qui provoquèrent la foudre. Celle-ci allait prendre le plus court chemin pour frapper, et le grand sapin était une cible tout indiquée.

Or, plutôt que de s’affoler, le géant continua tranquillement de veiller sur les uns et les autres. Pousant les oisillons hors du nid, il célébra ainsi, pour ces petits, un baptême de l’air in extremis.

– Mes anges, envolez-vous ! suggéra l’arbre en secouant avec délicatesse ses branches.

Les écureuils aux bajoues pleines, pour leur part, mâchonnèrent :

– Nous ne pouvons pas laisser nos provisions !

– Emportez-en peu, et renoncez au reste.

Après avoir cassé la croûte dans le houpier, une bande de fourmis descendirent prestement à la file indienne. Certaines d’entre elles, des ouvrières, déboulèrent le long du tronc de l’arbre,

mais les pétales de fleurs sauvages vinrent à leur secours. Une fois remises sur leurs pattes, elles prirent la poudre d'escampette en ramassant entre leurs mandibules quelques morceaux de feuilles tombés.

Le grand arbre serviable se délesta ainsi des créatures qui dépendaient de lui. Ensuite, la foudre s'abattit sur sa cime dans un trait de feu, filant comme une mèche le long de son écorce. En un bref instant, les flammes ravagèrent le sapin, confectionnant des étincelles fabuleuses et des crépitements remarquables. La scène était stupéfiante et effarante à la fois.

Le conifère se transformerait sous peu en une poussière fumante au pied d'un chicot noirci. L'orage secouerait la flore, et les cendres de l'arbre s'envoleraient de tous côtés.

Emportée par la brusque rafale, la coccinelle avait atterri dans la chevelure décoiffée de Nathan et s'y agrippait fermement. Celui-ci observait les tisons brûlants du sapin qui se répandaient sur la végétation, laissant dans l'air une odeur de feu de forêt.

« Ce drame me donnerait-il raison ? » pensa-t-il, conscient de partager son sentiment avec la bête à pois.

– Non, vous faites fausse route, lui répondit la coccinelle.

– Pourtant, l’arbre géant qui traitait tout le monde aux petits soins n’est plus. Sa disparition ne te désole-t-elle pas ?

– Non, car les cendres de l’arbre sont de l’or pour la terre. Ne voyez-vous pas, Watson, comme elles feront un bon engrais ?

– Cliché réducteur, Holmes !

– Si vous le dites, mais elles contiennent la mémoire de notre ami qui se répand ainsi partout. De cette façon, nous héritons d’un savoir. Dès notre naissance, nous savons tout sur tout.

– J’ai remarqué en effet que vous êtes au courant de ce que j’ai fait hier et de ce que je ferai demain.

– Ah, ça, c’est autre chose ; c’est l’instinct propre à la nature. Nous devinons ce que vous avez en tête. Nous sommes au courant des petites écorchures sur votre peau et du regret qui vous amène jusqu’ici.

– Bon, ça va, protesta Nathan, qui n’avait pas envie d’une confession publique.

Il fit dévier la discussion en posant une question qui le tourmentait, au sujet de la mort.

– Cela veut-il dire qu’il faut mourir pour tout savoir ?

– Je vous explique, mon cher, déclara la métaphysicienne. Présignons que vous pénétriez à l’intérieur des cendres du grand sapin et que vous alliez plus profond encore, dans une dimension infinitésimale. Imaginez la petitesse des choses. Dans ce monde si minuscule, vous découvrez que...

– ... tout est relié. Je connais !

– Ne pensez pas que vous connaissez tout. Vous seriez comme un robot qui enregistre des concepts, mais est inapte à pressentir le mystère de l’existence.

Le coléoptère termina de donner son exemple :

– Dans cette dimension infinitésimale, vous réalisez que tout vient d’une seule et même essence. Du plus petit quark à l’immensité de la création, telles des poupées russes qui s’emboîtent, vous retrouvez la quintessence de la vie.

– D’accord, dit plus humblement l’homme.

– Maintenant, comprenez-moi bien, cette essence ne meurt jamais.

– Mais que se passe-t-il quand l’arbre périt dans les flammes ?

– Il retourne à son essence.

– Les éléments de la nature le savent-ils ?

– Oui, et ils se réjouissent des retrouvailles.

Exactement comme vous quand vous retrouverez celle que vous avez perdue.

La coccinelle, là-dessus, s'envola.

Le Rocher blagueur

L'ORGUEIL

Suspendu dans le néant, le prodigieux bloc de pierre faisait un pied de nez à la loi de la gravité. Il était plat aussi, comme une crêpe bretonne, et, à cause de sa forme insolite, il faisait une drôle d'impression aux courageux qui osaient s'aventurer jusqu'à lui.

Nathan avait enfin rejoint ce rocher culminant et redoutable. Il regardait, en restant à distance du bord, le vaste panorama qu'il surplombait. C'était l'endroit exact où, trois jours plus tôt, une tragédie avait eu lieu pour lui et sa compagne. Ce tableau vivant le bouleversa, tout autant que la vision que lui avait inspirée la bestiole météorologue, après son brusque départ, alors qu'elle avait été poussée par un coup de vent.

Resté seul, Nathan avait jonglé avec l'idée tout à fait déstabilisante que tous les êtres vivants étaient formés de la même essence. Ils constituaient ainsi une grande famille de sœurs et de frères.

« Oh, si les humains voyaient les choses du point de vue de l'infiniment petit, ce serait la paix sur Terre ! » avait réalisé notre homme.

Quand il s'était remis à marcher en observant autour de lui, les éléments de la nature, inertes ou animés, lui avaient paru totalement différents. À ce point élevé de la montagne, les arbrisseaux nains, les bosquets de fleurs pourpres, les pierres grisâtres lui avaient semblé doués de vie. Du reste, il ne voyait plus de séparation entre lui et la nature. Il était entouré de créatures semblables à lui, l'humain, qui avaient leur vie sociale, mais aussi leurs épreuves. Chacun luttait pour sa survivance, par exemple quand il faisait très froid et très venteux, et connaissait des moments de quiétude quand le Soleil le réchauffait.

À ce moment-là de son ascension, Nathan avait senti son cœur palpiter et ses yeux se remplir de larmes.

« Pourquoi suis-je si ému ? » s'était-il interrogé.

C'était leur présence amicale qui provoquait en lui une forte émotion s'apparentant à une extase. Une extase comme celle qu'il avait connue étant petit devant la parade des nuages, avant les moqueries des enfants, puis le repliement sur lui-même. Son immersion dans la nature l'arrachait à son individualité et lui faisait vivre l'expérience tangible d'être relié.

Après avoir gravi les derniers mètres, notre Nathan ainsi attendri ne se rendit pas compte qu'il avait franchi les étapes pour comprendre l'immatérialité. Il était prêt à appréhender une réalité dont aucun des livres qu'il avait lus ne parlait.

– Comme j'aimerais connaître l'essence qui m'unit à toutes choses et comme j'aimerais revoir Éloïse ! dit-il en s'asseyant sur la pierre chaude du rocher.

Il y avait une inflexion douce dans sa voix qui accompagna le vent, sifflant son air, et quelques oiseaux qui chantaient leur tutti. L'ensemble sonore s'élevait pour rejoindre la couverture crayeuse enveloppant l'étendue terrestre. Au-dessus, c'était un ciel blanc, en dessous, un lac bleu et, tout autour, des arbres verts. Les mots lui manquaient pour décrire l'effet qu'avait sur

lui l'immensité du panorama. Il préféra se taire, mais il se souvint qu'il était venu pour une raison bien précise.

– Tu m'aideras à retrouver celle que j'ai perdue ? demanda-t-il au gros rocher plat.

– Bien sûr, Watson, cria celui-ci.

– Je t'en prie, ne m'appelle pas Watson.

– Très bien, très bien. Mais approche-toi donc un peu !

– Non merci.

Le gigantesque caillou ne s'offusqua pas, car il savait qu'à cette hauteur du diable, presque tout le monde avait la chair de poule. Par contre, c'était un véritable boute-en-train qui ne perdait sa bonne humeur en aucune circonstance. Il allait utiliser l'humour pour calmer les angoisses du nouveau venu.

– Veux-tu entendre une blague ? lui lança-t-il.

Feignant de recevoir une réponse positive, il raconta sur-le-champ sa boutade.

– Holmes et Watson font du camping. Or, au milieu de la nuit, Holmes réveille Watson et l'interroge : « Watson, regardez le ciel et dites-moi ce que vous voyez. » Celui-ci répond qu'il voit des millions d'étoiles. « Qu'est-ce que cela vous évoque ? » « Astronomiquement, répond

encore Watson, cela me dit qu'il y a des millions de galaxies et potentiellement des milliards de planètes. » « Watson, vous êtes un vrai idiot ! Ne voyez-vous pas qu'on nous a fauché notre tente ? »

Le rocher blagueur se mit à rire aux éclats.

Nathan n'avait pas le sens de l'humour !

Les vieux rochers, eux, aiment s'amuser ! Il faut dire que, particulièrement dans les hauteurs, ils n'ont pas un horaire très chargé. Ils ont donc le temps de plaisanter. Il en va de même pour les végétaux et les animaux qui les côtoient. Tous se la coulent douce, en général, sauf quand la tempête gronde. Les petits mammifères qui traînent dans les parages ont la vie facile et se préoccupent uniquement de se nourrir, ce qui est assez simple en soi.

Ainsi, ce beau monde aime badiner. Surtout parce qu'il connaît l'immensité du ciel, il considère que les petits soucis terrestres sont bien futiles.

Tout cela donnait raison au rocher malicieux qui allait montrer à Nathan qu'il ne faut pas prendre la vie trop au sérieux. Comme le disait Bernard de Fontenelle, mort à presque cent ans, de toute façon, aucun ne s'en sort vivant.

– Tu ne ris pas, là ? demanda la grosse crêpe

bretonne à son interlocuteur impassible. Attends que je devine. Tu as perdu ton portemonnaie en allant pisser hors du sentier ? Tu t'es chicané avec ton père et il insiste pour que tu te prennes un appart ? Ne fais pas cette tête de chien battu. Veux-tu que je t'en raconte une bonne à ce propos ? Deux copains partent à la montagne. L'un est verbomoteur et lance à son pote taciturne : « Ce paysage me laisse sans voix ! » L'autre répond : « Parfait, nous campons ici ! » Ah, ah, ah !

– Arrête, je t'ai dit, j'ai perdu Éloïse.

– Qui ça ? Une belle fille t'aurait-elle quitté pour ton meilleur ami ? Patiente deux ou trois jours, il va s'en présenter une avec un sourire qui étire ses lèvres. Une de plus sportive ou une autre qui ressemble à ta mère. Et après tout, une de perdue, dix de retrouvées. Ne t'en fais pas avec des pacotilles.

Voyant l'homme qui soupirait, levait le doigt, voulait interrompre cette comédie, le pince-sans-rire dit enfin :

– Mes copains et moi, nous avons bien envie de t'aider à retrouver celle qui a disparu. Les gars, êtes-vous prêts ?

Comme on l'a vu, les éléments de la nature agissent globalement de connivence les uns avec

les autres. Il est vrai qu'un système de prédation règne dans le monde sauvage. Un gros poilu aux dents pointues peut dévorer une petite proie. Mais cela est bien peu à côté de la bonne entente générale. Sur le cap rocheux, les êtres animés ou inanimés, ainsi que le vent et la pluie faisaient souvent la fête ensemble.

Cette complicité allait permettre à toute une bande de joyeux lurons d'aider un peu, beaucoup, énormément, le grimpeur dans sa quête. Se doutant qu'il se tramait quelque chose qu'il n'allait pas apprécier, Nathan voulut protester. Trop tard !

Le rocher et ses voisins de palier avaient comploté un stratagème digne d'un coup d'État militaire.

— Je suis prêt, mon colonel ! crut entendre Nathan de la part d'un rosier sauvage à ses pieds.

Une bourrasque furieuse balaya le sommet de la montagne, qui fit s'énerver les arbustes, les petites fleurs et les cailloux autour. Quant au rosier, il agita ses tiges piquantes et écorcha notre homme sans réserve.

— Aïe !

À leur tour, les branchages, les poussières et les petits cailloux sur le promontoire, rassemblés

en un amas désordonné, s'en donnèrent à cœur joie. Les uns après les autres, ils furent propulsés sur l'infortuné, qui chercha en vain à éviter les projectiles.

– Aïe, aïe, aïe !

– Tu veux retrouver Éloïse, mais en échange il te faut perdre une chose à laquelle tu tiens. Devine quoi ?

C'était le rocher plat qui allait lui donner une formidable leçon de lâcher-prise.

– Quoi ? Non, mais arrêtez, ce n'est pas drôle ! cria Nathan.

– C'est que tu t'en fais bien trop ! Je vais te dire franchement... Roulement de tambour, s'il vous plaît ! Ton existence n'est qu'un rêve passager, duquel tu te réveilleras quand tu t'endormiras à jamais.

Quel jeu de mots ! Ses frangins l'applaudirent, tandis que le rocher riait de plus belle.

– Ah, ah, ah ! Oh, oh, oh ! Hi, hi, hi !

Le vent violent semblait avoir attiré de gros nuages, qui éclatèrent en inondant la surface du rocher. Sous les pieds du malheureux, le tapis de lichen et de fientes d'oiseaux prit la consistance d'une gélatine, qui lui fit perdre carrément

l'équilibre. Cherchant en vain à se relever, en s'y reprenant à maintes reprises, Nathan se couvrit de saletés et d'odeurs nauséabondes, tout autant que de ridicule. À la fin, ses vêtements se trouvèrent dans un état lamentable, comme de vieux chiffons.

– Voilà ! C'est mieux quand on n'a plus d'orgueil ! Hé, le fou ! Hé, la tête dans les nuages !

– En quoi cela m'aide-t-il ? mâchonna Nathan, hébété et meurtri.

Faisant la sourde oreille, le joueur de tours se bidonnait allègrement. Les secousses de son rire se transformaient en de petits séismes, dont le pauvre homme faisait les frais. À force de rebondir en suivant la cadence « boum, boum, boum ! », il dérapait en direction de la falaise, comme une poussette dans des marches d'escalier. Ou encore, puisqu'il s'agissait de son orgueil, il dérapait comme chute le classement d'une équipe qui a perdu son joueur vedette. Aussi rapidement que s'effondre le prix de l'immobilier quand les banques centrales en ont décidé ainsi, si vous voyez ce que je veux dire. Il dévalait la pente en tentant d'agripper quelques brindilles, mais elles lui glissaient entre les doigts.

Nathan supplia le rocher de l'épargner.

– Je t'en prie, non !

– Tu es bien plus drôle quand tu as l'air ridicule ! Ah, ah, ah ! OK. Stop ! ordonna le joueur de tours à ses complices qui s'exécutèrent.

L'accueil avait été brutal au sommet de la montagne, et Nathan ne s'attendait certainement pas à cette attaque en règle du commando dirigé par le caïd des hauteurs.

– Comment te sens-tu ? lui demanda celui-ci, cette fois sur un ton moins badin.

Notre homme ne répondit pas à la question qui lui était posée, craignant de nouveaux soubresauts du drôle de pistolet, capable de le fusiller avec l'aide de ses copains. Ayant renoncé à sa fierté, il se sentait abattu, mais, à sa grande surprise, il était aussi détendu, car il avait lâché prise.

« Fais ce que tu veux de moi ! » avait-il envie de répliquer, tandis qu'il se rappelait un livre dans lequel des psychanalystes freudiens parlaient de l'orgueil. Ils proposaient de le nommer « ego » quand il avait trop d'importance.

– Exactement ! déclara le rocher. Tu devais te rendre jusqu'à moi pour savoir que, depuis le premier jour de ton périple, l'ego que tu possè-

des est ta bête noire. C'est ton pire ennemi, qui t'empêche de percevoir l'immatérialité. Veux-tu savoir pourquoi ? Bien sûr, cela t'intéresse, puisque tu es ici pour le découvrir.

– Quand allez-vous arrêter ? Je suis venu pour retrouver Éloïse, insista Nathan faiblement.

– C'est qu'il est susceptible, l'asticot ! Je te raconte une blague sur la susceptibilité ? Un jour, un chien avait très mal supporté une réprimande de son maître, pourtant justifiée. La nuit suivante, alors qu'un cambrioleur s'était introduit chez lui, au lieu d'aboyer et de le mordre, il lui apporta les chaussons de son maître. Bon, ce n'est pas la meilleure, mais elle me fait bien rire. Ha, ha, ha !

Le roc à l'apparence d'une galette mit un terme à ses détours anecdotiques et, d'une manière solennelle, proclama :

– Ton ego bloque la porte de ton monde intérieur, parce que tu as une peur bleue de l'inconnu.

C'était fort, ça ! Et dur à avaler pour l'érudit qui s'était intéressé à une panoplie de sujets complexes.

– L'inconnu, j'ai passé mon temps à le découvrir, dit-il sans vouloir montrer trop d'assurance et, par ailleurs, n'ayant plus vraiment l'énergie d'argumenter.

– Je ne parle pas de ça, mais de ce que tu découvres aujourd’hui à l’intérieur de toi-même.

Dans un état somnolent, Nathan vit s’agencer dans son cerveau, comme les pièces d’un cassette-tête, les enseignements de la dernière journée. À tour de rôle, tous lui avaient parlé de son orgueil. La coccinelle métaphysicienne avait été la plus directe, en affirmant que sa peur était le fruit amer de l’orgueil et son sentiment de supériorité, une pauvre fiction.

– Récapitulons, intervint à ce sujet le rocher. Tu as peur de l’inconnu que représente ton monde intérieur, et c’est ce qui rend tes émotions à fleur de peau. Pourtant, c’est une force en toi. Je dirais même que c’est LA force qui oriente le cours de ton existence. Mais, afin d’éviter ta peur, tu construis un personnage imposant à l’aide d’une tonne de connaissances théoriques. En retour, ces connaissances t’empêchent d’appréhender l’immatérialité...

Nathan n’écoutait plus. À bout de forces, il s’endormit sur la surface de la pierre et fit un cauchemar épouvantable, dans lequel le rocher avait concocté un sale coup avec la complicité des profondeurs de la lithosphère. À la suite d’une formidable implosion venant des abîmes, notre

homme, complètement nu, était entraîné les pieds devant dans une chute effroyable. À l'instar d'une météorite se dirigeant vers la surface terrestre, il fonçait tout droit vers sa perte, son crâne dégageant une longue traînée grisâtre. Cette fumée contenait les choses qu'il avait apprises dans les livres. Elles sortaient de son cerveau et formaient une forme monstrueuse qui rappelait une chimère.

Quand il se réveilla, en sueur, le rêveur resta couché sur le dos, les yeux tournés vers le ciel peint de fines plumes blanches. Son regard se projeta alors vers le zénith, s'égarant dans l'espace sans limites. C'est ainsi qu'il fut saisi d'une impression étrange et inexplicable, car le monde autour de lui avait totalement changé.

— Ne suis-je pas tout petit dans ce vaste infini ? confessa-t-il à voix basse.

— Tout petit, en effet, lui souffla le rocher, qui, il fallait s'y attendre, rigolait de bon cœur.

Cette fois-ci, sous l'effet contagieux des esclaffements, Nathan émit des sifflements suivis de gloussements, jusqu'à finir par se tordre de rire. Celui qui n'avait jusqu'à ce jour jamais pleuré ni ri, eh bien, il riait aux larmes.

Quand une goutte tomba de ses yeux sur la pierre, il l'observa avec curiosité.

– Ne suis-je pas rien du tout, comme cette larme ?

Sur ce, il s'effondra, secoué par des hoquets de désespoir. Il en ignorait la raison, mais il sanglotait sans pouvoir s'arrêter, et ce déversement lui faisait étrangement un bien immense.

Silence radio du rocher, pris au dépourvu devant cet épanchement interminable.

Sur ces entrefaites, une libellule se présenta à l'homme en peine en déployant ses ailes bleues, comme une geisha qui agite son éventail. Compassante, elle resta sur place, le fixant patiemment. Elle connaissait l'ordre naturel des choses, et offrait sa présence dans ce moment de renaissance. Quelques minutes plus tard, l'odonate déserta la falaise, sans rien demander en retour, ayant fait son boulot d'accoucheuse.

L'inondation enfin maîtrisée, Nathan renifla et prit une grande respiration. Une nouvelle sensation envahit alors son corps. Ses membres semblaient libérés de leur tension, comme des prisonniers acquittés de leur peine. Ses poumons étaient comme des ballons, gonflés d'air. Surtout,



son esprit s'était désengorgé du superflu, avec cette impression de vacuité dont parlent les bouddhistes.

Tandis qu'il était tranquillement assis, ses yeux s'arrêtèrent sur le grand lac azur tout en bas. Mille milliards de gouttelettes scintillaient à la surface de cette mer intérieure, l'œuvre majestueuse émanant de la complicité du Soleil avec l'eau.

Nathan sanglota de nouveau. Il était curieux qu'il ressentie ses pleurs comme une connexion entre son esprit et la beauté de cette œuvre. Son regard fut ensuite attiré par ses larmes sur la roche grise, qui séchaient sous l'effet des rayons chauds. Elles rejoignaient l'air qu'il allait respirer. Il pensa alors qu'elles étaient similaires aux gouttes s'évaporant du lac, au pied de la falaise, et se transformant en nuages.

Ce fut un nouveau choc, car Nathan découvrait ainsi l'immatérialité, qui se révélait dans l'évaporation de ses larmes. Par l'observation de ces perles salées qui disparaissaient en fusionnant avec l'air, il comprenait le mouvement perpétuel de l'existence. Mais le plus inouï était qu'il réalisait enfin, par sa propre expérience,

que chacune de ces larmes ou de ces gouttes était identique à lui-même, dans sa nature éphémère et éternelle.

Notre aventurier n'était toutefois pas au bout de ses découvertes, car c'était au tour du vent de participer à son initiation.

Le Vent capricieux

CELLE QUE TU CHERCHES

Arrêtons-nous un peu pour parler de l'ego. C'est dans son sens familier, comme étant la représentation de soi, que l'ego est ici entendu. C'est le personnage public, ce bouclier imaginaire derrière lequel les vulnérabilités se tiennent à l'abri. Nathan avait construit son ego en lisant beaucoup de livres qui, en retour, le tenaient éloigné de son monde intérieur. Analogiquement, l'homme d'affaires avait amoncelé des biens qui le faisaient paraître puissant, mais cachaient ses manques réels. Pour d'autres, l'ego représente une accumulation d'arguments ou de mensonges leur permettant de se défendre d'une véritable ignorance.

Or, chaque être qui exalte son ego est fragile, beaucoup plus qu'il ne le montre. Ce mécanisme

de défense a pour effet collatéral de l'empêcher de s'émerveiller ou d'aimer. Perdre cet ego démesuré est une tâche laborieuse et délicate, mais libératrice !

Au moment de sa chute imaginaire, Nathan avait renoncé à ses illusions au sujet de lui-même. Fait étonnant, avant sa délivrance, il avait vu défiler les événements de sa vie, tels des flashes, sans éprouver de regret ni émettre de jugement. Il réalisait néanmoins l'ennui qu'avait causé son besoin d'accumuler tant de savoirs abstraits. Il avait été capable d'expliquer en long et en large les phénomènes de la vie, mais incapable de les ressentir. En gros, il avait passé sa vie sans la vivre.

Une fois qu'il fut détaché de son ego, la réalité apparut à Nathan plus vraie, plus lumineuse et plus animée. Toujours assis sur le rocher de granite, il fut attiré par ses cristaux roses, gris, noirs, blancs formant de minces couches sédimentaires, pareilles aux cercles de croissance d'un arbre. La mousse qui le recouvrait à certains endroits dévoilait un dégradé vert, jaune et brun, avec de minuscules tiges touffues qui ressemblaient à des conifères. On aurait dit une forêt miniature. À travers les fêlures du roc poussaient

des fleurs sauvages aux tout petits pétales à la peau fine, comparable à la sienne, translucide. Les nervures des feuilles étaient semblables à ses propres veines, et semblables également aux rivières traversant la contrée. Le branchage des arbustes avait la même apparence que ses bronches, et ressemblait à la ramure des cerfs...

Ce parallélisme sans fin laissait penser qu'une seule main, extrêmement douée, avait créé la nature.

Cette observation par tous ses sens aiguisés lui faisait aussi remarquer la complainte de la bise soufflante, accompagnée par le chant des oiseaux. Une variété impressionnante de sons, de timbres, de rythmes, de cadences, de motifs, de phrases rappelait la diversité du langage humain. Les vocalises du vent, pour sa part, imitaient à s'y méprendre les hululements du hibou.

Houhouu ! Houhouu ! Houhouu !

Nathan serait resté des heures dans cette position de témoin. Il ne lui manquait, pour être totalement heureux, que celle qui avait disparu, juste ici, quelques jours auparavant.

— Par hasard, tu ne l'aurais pas vue ? demandait-il à cet aiglon qui hululait.

– NOOOOON ! hurla celui-ci en réponse à la question.

– Navré ! dit l'homme, surpris par la rudesse de la bourrasque.

Plus pacifique à flanc de montagne, le vent peut être d'une rare violence au sommet. Quand arrivent ses sautes d'humeur, les nuages filent à toute vitesse. Les arbres, pour leur part, courbent l'échine, et les feuilles mortes au sol entreprennent un grand ménage.

– Regarde de quoi tu as l'air, d'un véritable déguenillé ! dit le vent capricieux.

Face à la critique, Nathan cacha son embarras en replaçant un peu ses vêtements tout sales et déchirés. Il releva son collet, rentra la tête dans ses épaules et prêta attention au bruit de la rafale.

– Celle que tu cherches est là, sans que tu la voies !

– Hein ? réagit l'homme.

Le vent avait du mal à se contenir ; c'était dans sa nature. Pour bien se faire comprendre, il répéta par des trombes de paroles, qui se perdaient toutefois dans l'atmosphère :

– Elle est là... à différents endroits... au même moment... partout... nulle part.

– Hein ? fit encore l'homme.

– T’es bouché, ou quoi ? Regarde à tes pieds.

Un gros caillou se trouvait tout à coup aux pieds de Nathan. La bourrasque venait de le déposer là. Amusé par la provocation, l’homme le ramassa et le lança le plus loin possible. La pierre tomba, ploc, ploc, ploc, et s’écrasa face contre terre, sans en redemander.

– Pauvre imbécile ! l’insulta le vent. Heureusement, celle que tu aimerais retrouver est très différente de ce caillou. Elle est comme une œuvre. Je dirais même plus : elle est comme une œuvre musicale !

– Ah bon, lâcha ledit imbécile sans se laisser intimider.

Au contraire, cette démonstration l’intriguait et, dans le détachement de son ego, il trouvait un grand intérêt à découvrir le point de vue du vent.

– Tu as besoin d’une preuve, alors, la voilà ! dit ce dernier sur un ton mordant.

Le maestro bourru se leva sauvagement, et compta la mesure en faisant cliqueter avec vigueur un branchillon sur le rocher : « Tac tac, tac tac. » Ensuite, il donna le signal à l’orchestre, dont les interprètes se rassemblèrent pour entonner une composition fougueuse. Les sopranos stridulaient, les altos grinçaient, les ténors croassaient,

les barytons braimaient, les bois faisaient « tara-tata », les cuivres, « wouuh », et les percussions, « badaboum, bang, bang ».

Presque tous les instrumentistes de la montagne participèrent au spectacle.

– Tu entends la symphonie ? demanda le chef d’orchestre.

– Bien sûr, répondit Nathan, fasciné par le concert de la nature.

– La vois-tu, cette symphonie ?

– Non.

– Maintenant, va là-bas ! commanda le vent impétueux.

Après que l’homme se fut exécuté, en bravant les fortes rafales, il l’interrogea de nouveau :

– L’entends-tu encore ?

– Oui, mais...

– La vois-tu ?

– Non, mais...

– Stop ! ordonna le maestro pour faire taire les interprètes. Alors, tu en dis quoi ?

– J’entends la symphonie, mais Éloïse n’est pas ce que tu supposes.

Subitement, celui qui n’avait pas un tempérament à être contrarié se déchaîna avec une fureur rarement vue. Saisies par l’emportement

de leur chef bipolaire, les branches, les feuilles, les tiges et les fleurs, ainsi que les animaux à poil et à plume piquèrent à leur tour une terrible colère. Sur le haut de la montagne, le *band* se remit en scène en jouant un concert survolté !

– L’œuvre est-elle de nouveau là ? haleta le chef d’orchestre, essoufflé par sa propre irascibilité.

– Oui, oui ! dit l’homme, impressionné par l’ardeur que déployaient le vent et ses compagnons dans leur enseignement.

Tandis que les choristes prenaient congé, jusqu’à nouvel ordre, jusqu’à ce que le vent fasse de nouveau la pluie et le beau temps, le cyclothymique exténué s’immobilisa net, et passa cette fois-ci à la phase mélancolique. Un fin crachin tomba, puis une averse torrentielle s’abattit sur le sol. Une éclaircie radieuse perça le ciel, suivie d’un calme plat.

Nathan replaça sa chevelure, tordit un peu ses vêtements mouillés, et leva les bras à l’intention du vent, dont il sentait encore la présence.

– Comment peux-tu changer si brusquement d’humeur ? l’interrogea-t-il sur un ton pourtant compatissant.

– Je ne le fais pas exprès.

– Je comprends. Je TE comprends très bien !

Il était sincère. Depuis leur première rencontre sur la saillie où se tenait la perce-pierre, il savait qu’il avait des atomes crochus avec ce vent instable, et se doutait des efforts vains que celui-ci faisait pour se maîtriser. Il s’en doutait parce que lui-même avait une hypersensibilité qui lui faisait perdre connaissance. Des trémolos dans sa voix, les mains moites et des palpitations, et son esprit s’absentait littéralement.

– Ça ira ? s’enquit-il auprès de son ami, qui changea d’humeur une fois de plus.

– Oui. Ah, mais bravo ! Hip, hip, hip, hourra pour l’homme nouveau et authentique ! Quelle transformation depuis trois jours, grâce à un fameux travail d’équipe ! Mais attention, mon cours n’est pas terminé...

D’un coup, une rafale glaciale recouvrit le sol de givre et, un instant plus tard, une brise chaude venant du sud, un genre de sirocco, fit fondre la gelée blanche.

– Une question pour toi, dit l’imprévisible maître. Comment ce givre au sol s’est-il formé, puis s’en est-il allé ?

Nathan haussa les épaules, ne cherchant plus à lui répondre. Il constata toutefois les tentatives

de ce vent changeant pour lui montrer, par tous les angles possibles, que celle qui avait disparu n'était pas celle qu'il pensait.

– L'eau et la glace, les deux ne sont qu'une différence d'état, reprit l'instable. Ce sont les deux faces d'une même chose. À l'instar du froid et du chaud, du lourd et du léger, de la peur et de la joie, l'éternelle dualité est un trompe-l'œil. C'est un simulacre de la matérialité. Que peut-on retenir de ma démonstration ?

De nouveau, un haussement d'épaules, suivi cependant d'un sourire amical de la part de Nathan.

– Je veux te prouver ainsi deux choses. Primo, la matérialité est la forme perceptible de l'immatérialité. Secundo, cette dernière peut influencer la première. Le froid peut transformer l'eau en glace ; la chaleur peut la faire s'évaporer. Le froid est immatériel ; l'eau, matérielle. Le parallélisme dans la nature, cela te dit quelque chose ? Les poupées russes, tu connais ? Oui, bon. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ; seule la forme change, allant du visible à l'invisible.

Une puissante rafale souffla sur la poussière au sol qui tourbillonna vers le ciel et se volatilisa au loin.

– Wouaaaah, ah, ah ! fit le vent à la vue du désordre qu’il avait semé. L’immatérialité est une question de hauteur, ou de densité, ou de dimension terrestre ou...

– Extraterrestre ? se risqua Nathan, qui voulait bien participer un peu.

– Peut-être bien que oui. Peut-être bien que non. Qu’en sais-je, puisque je ne suis jamais allé plus loin que le dôme ? Essayons autre chose ! Crie ! Crie n’importe quoi !

– Euh... ÉLOÏSE !

– Éloïse... Éloïse... Éloïse..., répondit un écho.

– Où se trouve ta voix à présent ?

– MA VOIX..., dit Nathan en criant encore. ELLE EST ICI... ici... ici... OU PLUTÔT LÀ-BAS... là-bas... là-bas...

Ses paroles étaient projetées au loin, s’effaçaient, puis resurgissaient en forme de carillons aux sons graves. Par ce moyen, le vent voulait montrer à Nathan que celle qu’il cherchait était semblable à un écho.

– Maintenant, ne bouge pas !

Ouf ! Peinant à suivre la leçon en dents de scie du maître tenace, voire quelque peu acharné, l’élève entendit un drôle de bruit et, dans son dos, il eut une sensation bizarre, comme un effleure-

ment ou quelque chose qui gratte. C'était extrêmement intrigant.

– Ne te retourne surtout pas, mais devine ce qu'il y a derrière toi !

– Je ne sais pas.

Le vent se contint pendant une demi-minute, puis répéta simplement les quatre petits mots qui venaient d'être prononcés.

– Je ne sais pas.

Plus un brin d'air ne se fit sentir, l'arrêt complet de tout son, de tout mouvement. Nathan présuma que son ami voulait s'épancher, mais qu'il tournait autour du pot. Ce dernier se confia enfin :

– Je ne sais pas qui je suis, je ne sais pas d'où je viens. Eh oui, d'où viennent les courants froids et les courants chauds ? Quel souffle est à l'origine de tout ce qui existe ? Je l'ignore, moi aussi.

Devant la modestie inédite du vent, notre homme eut, cette fois-ci, envie de prendre la parole.

– Un grand mystère entoure ce que l'on ne voit pas, je le découvre aujourd'hui, avec toi et les autres éléments de la nature. Je pourrais tenter d'expliquer ce qui me dépasse, mais je réalise à quel point ce serait insensé.

Puis lui vint une image pour représenter ce qu'il voulait dire.

– Un tableau n'est pas en position de définir le peintre qui l'a créé. Je comprends mieux désormais que, lorsque j'essaie d'abstraire une chose de son essence, je la déforme. Ainsi, ce mystère qui dépasse mon entendement peut néanmoins subsister à l'intérieur de moi.

– C'est exactement ce que je voulais te montrer, répondit le vent, sortant alors de sa retenue. Celle que tu cherches est invisible, elle aussi, mais elle est là. Crois-moi, elle n'a pas disparu. Or, dans l'absence de mots pour la décrire, j'essaie de te faire ressentir sa présence. Voilà, mon ami, le mieux que je peux faire pour toi.

La Grue géante

LA BEAUTÉ

Le vent ayant pris congé, le sommet de la montagne était silencieux et calme. Les pieds dans le vide vertigineux, Nathan tentait de ressentir la présence d'Éloïse. À l'instar du guitariste, il attendait un signe d'elle, qui ne venait pas.

Mais son attitude avait changé, car il ne cherchait plus à s'expliquer comment sa copine pouvait disparaître, puis réapparaître. Faisant confiance à la nature, restant ouvert et patient, il savait qu'il recevrait un éclairage sur ce sujet. Probablement pour cette raison, une réponse ne tarda pas à venir : un grand oiseau vola en trombe au-dessus de lui, s'annonçant par des cris puissants.

La taille impressionnante de la grue cendrée faisait penser à un gros Airbus. Sa grosseur tranchait toutefois avec le petit chapeau rouge et la robe de son large bassin qui laissait dépasser un amusant jupon à plumes. L'énorme oiseau exécuta une vrille, cibra distraitement sa piste d'atterrissage, puis se posa en catastrophe.

Aussitôt, il invectiva l'homme sur le rocher :

– Te voilà de nouveau ! Je t'ai cherché en vain. Je sais ce qui s'est passé.

– Quoi ? Raconte-moi, je t'en prie.

– D'accord. Je volais dans le coin quand je t'ai vu ici, tout près du précipice. Tu t'agitais comme un épouvantail en hurlant des paroles insensées. Ensuite...

– Ensuite quoi ? La femme qui était avec moi, que lui est-il arrivé ?

La belle grue ne répondit pas. À la place, elle secoua sa huppe, frotta son bec contre la roche en serrant les griffes, puis brossa son plumage un peu ébouriffé. Après un moment de petits soins, elle lorgna du coin de l'œil l'homme qui sanglotait à ses côtés. Il fixait l'horizon, les yeux ruisselants de larmes.

– Pauvre, pauvre toi, répéta-t-elle. Ne sois pas triste ! Regarde-moi faire.

La globe-trotteuse décolla en ramant avec ardeur. Elle fonça d'abord comme une flèche et transperça la chair du ciel. Ensuite, elle plana et gagna de l'altitude en se laissant porter par les courants d'air, et en glapissant béatement. Pour finir, elle surfa à quelques centimètres du rocher, avant d'atterrir de nouveau dessus, les ailes gracieusement ouvertes.

Ayant la réputation de faire lever les têtes, la grue cendrée avait cru par ce geste reconforter l'homme nostalgique. Mais non ! Celui-ci pleurait de plus en plus fort. Elle lui parla alors de la liberté.

– Je vais te montrer à être libre.

Nathan demeura muet, mais cessa de sangloter.

– Les oiseaux, nous naissons libres, reprit l'échassier. Une fois que nous avons appris à voler, nous avons le ciel à nous. Notre existence est simple. C'est pourquoi nous chantons à l'aube et nous nous amusons le reste de la journée.

« Mais les oiseaux en cage... », se dit l'homme chagriné.

– Les humains s'attachent à leurs oiseaux ; c'est la raison pour laquelle ils les mettent en cage.

Sur ces paroles, l'oiseau déploya ses larges membres et repartit vers le ciel en faisant d'autres prouesses. Puis elle disparut au loin.

L'esseulé resta avec sa douleur. Regardant le néant à ses pieds, il ressentit l'affreuse tentation de se jeter du haut du promontoire. C'était une issue, pour en finir avec ses remords.

Juste à ce moment, la grande aventurière revint avec des dizaines de congénères. Fouettant l'air en cadence, la troupe se dirigeait vers l'homme qui était à une peau de fesse de s'enlever la vie. La grue se trouvant en tête du peloton piqua droit sur lui et l'arracha du sol avec son bec. Ensuite, grâce à une manœuvre délicate, elle le projeta sur son dos.

Nathan manqua d'étrangler sa monture, tellement il empoigna son cou avec maladresse. En réaction, la grue poussa un cri perçant et nasillard : « Krooh, krooh ! » Les autres volatiles, qui avaient resserré les rangs, stabilisèrent notre homme, et c'est ainsi qu'il réussit à rester en place.

Formant un immense murmure, les bipèdes frôlèrent la canopée, avant de monter beaucoup plus haut. Au-dessus des montagnes aux neiges

éternelles, les pics blanchâtres tranchaient avec la roche noire en atteignant le plafond du ciel. Les oiseaux trouèrent les nuages en forme de boules de coton, puis se laissèrent flotter dans un océan de pureté.

« Quelle étrange sensation ! » constata Nathan, qui avait arrêté de pleurer, ne pensait plus pour l'instant à Éloïse et volait dans le ciel pur. Il comprenait, par cette incroyable expérience, le désir de liberté autant que l'attachement. Son cœur lui faisait mal, tant il voulait sortir de sa cage.

Saint-Exupéry disait qu'on ne voit bien qu'avec le cœur. En effet, pour faire l'expérience de l'immatérialité, le mental ne suffit pas. Ni l'intention, qui est souvent confondue avec la volonté. Les cinq sens physiques embrassent la réalité terrestre, mais un sixième est requis pour saisir l'insaisissable.

Voler pour la première fois dans la beauté indicible du ciel provoque une émotion forte. C'est une naissance ou un baptême de l'air. L'entièreté de son être touche du doigt l'incroyable ingéniosité de la création, tout en flairant la mathématique de la perfection.

Pour traduire cette expérience, on pourrait



se perdre dans les méandres des interprétations. Celles-ci cloisonnent les phénomènes. Notre intuition ou notre instinct capte davantage l'ensemble. Instantanément, c'est l'être qui résonne, plutôt qu'il ne raisonne. Sous le coup de la beauté s'éveille ce qui était endormi, s'ouvre ce qui était fermé, et l'on oublie ce qu'on a appris dans les livres au profit de ce qu'on ressent dans la réalité.

À bord de la horde d'oiseaux, Nathan eut certes l'impression d'oublier tout, jusqu'à lui-même.

— Tout est si paisible, s'extasia-t-il.

Mais il n'avait pas fini d'être surpris par le voyage que lui faisait faire la volée d'échassiers. Celle-ci redescendit en plongeant dans la mer de nuages. Elle se retrouva de manière inattendue à survoler la grande rivière, celle-là même au bord de laquelle il avait flâné.

Les plumes de leurs ventres léchèrent le cours d'eau, afin que Nathan puisse apercevoir les algues que ballottaient les remous des vagues. Au-dessus des galets, de mignons poissons gris batifolaient avec des plongeurs passionnés de faune aquatique. Ce ne fut pas tout, car le cortège passa au-dessus d'un pont en glapissant après de

téméraires vacanciers. Parmi eux, aucun n'avait envie de se suicider. Au contraire, ils faisaient du saut à l'élastique pour se sentir bien vivants !

La nuée balaya ensuite le champ, provoquant la valse des graminées coquines et élégantes. Elle tourna sur elle-même et effleura le grand chêne, où le guitariste se trouvait encore. Celui-ci interrompit son jeu quand il vit l'homme qui, sur le dos d'un oiseau, lui faisait de grands signes.

— J'apprends à ressentir les choses ! lui cria Nathan avec une euphorie retrouvée.

Le musicien répondit avec un large sourire et se remit à jouer, passionnément. Il était de ces personnes sensibles à la force de l'attraction, sachant que l'amour attire l'amour. Créant les circonstances favorables à la rencontre de son âme sœur, il savait que, tôt ou tard, tous deux se retrouveraient.

Les grues continuèrent leur long vol. En parcourant quelques kilomètres, elles rejoignirent la ville. Lorsqu'elles atteignirent la fabrique de choses abstraites et le pavillon où bossait la minéralogiste, Nathan demanda si l'on pouvait ralentir la cadence. Elles firent par conséquent demi-tour et se posèrent sur un toit à quelques

encablures de la fenêtre entrouverte de son bureau. Ayant dû entendre les trompettes des oiseaux cendrés, la professeure passa la tête par la fenêtre. Quand elle aperçut, sur l'une des grues, l'homme à la bille, elle leva dans sa direction une lettre qu'elle tenait à la main.

— J'ai reçu une invitation de mon ami ! cria-t-elle, avant de voir repartir le cavalier chevauchant les volatiles.

S'orientant vers le quartier des gratte-ciels, ceux-ci louvoyèrent entre les tours et frôlèrent la plus élevée où, sur la terrasse du dernier étage, le thé de l'après-midi était servi. L'homme d'affaires observait l'agitation tout en bas. En cherchant du regard ce qui attirait son attention, le passager de l'oiseau aperçut des camions d'un organisme de charité chargeant du mobilier et des objets, et, le long de l'immeuble, en chute libre, des milliers de billets qui tournoyaient.

Le cœur de Nathan voulait exploser, tant les images qu'il voyait étaient inouïes. Il réalisait à quel point son aventure et celle des personnes qu'il avait rencontrées s'entremêlaient. Dès l'instant où il s'était invité chez elles, chacune avait connu une existence différente, n'étant déjà plus

la même. À l'exemple de boules de billard qui s'entrechoquent ou qui s'effleurent, leur trajectoire de vie en était modifiée¹.

Celui qui avait abandonné ses livres au profit d'un grand périple constatait que son évolution individuelle avait déteint sur les vies d'autrui. C'était comme si l'amour qu'il dégagait s'était propagé à toutes ses rencontres, ou s'était intriqué avec elles. Pour preuve, prenez l'homme d'affaires. Hospitalisé d'urgence, il avait passé d'interminables heures loin de son appartement aux pièces encombrées. Étant à l'abri des irascibles billets de banque qui voulaient sans cesse lui faire signer des contrats, il avait compris qu'il avait le loisir de décider pour lui-même. Et que c'en était assez de se soumettre aux exigences de gros bonnets qui roupillent. Quand la bonne avait eu la clairvoyance de lui apporter du papier et une enveloppe, il avait écrit une lettre à son amie du collègue.

À son tour, la minéralogiste avait désencombré son bureau de la paperasse inutile, en avait

¹ Un clin d'œil à Philippe Guillemant, pour qui les boules de billard sont plus qu'une métaphore.

fait un immense feu de joie. Accompagnée de sa petite-fille, elle avait ensuite libéré les poissons dans la grande rivière.

L'ordre des choses met ainsi nombre de détours sur notre chemin, qui contribuent à l'échafaudage de notre existence. Le futur nous dit : « Viens vers moi ! Je suis le maître de tes plans, qui peut agir pour te satisfaire. »

Il s'agissait là d'un apprentissage crucial pour Nathan, qui réalisait qu'un dessein intelligent s'accomplissait dans l'existence humaine. Tout semble mathématiquement organisé dans la nature : le nombre d'or sur les cônes de pin, les ananas ou les tournesols. C'est de l'ingénierie haut de gamme. La coquille spiralée du nautilus, qui y aurait pensé ? Ces exemples manifestent l'intelligence de la création, qui touche inmanquablement les événements sociaux et les rencontres interpersonnelles.

Après que Nathan avait quitté la petite chapelle, le prêtre avait invité la mendicante à s'installer dans une section inoccupée de la nef. Mais la femme avait refusé, lui expliquant que de vivre dehors avait ses avantages. Elle

pouvait prendre le pouls du monde, manger avec les pigeons, s'épanouir grâce à la compassion des gens. Or, tous deux avaient ensuite eu une idée, que Nathan allait bientôt découvrir.

La volée de grands migrateurs avait navigué en direction du clocher de l'église, autour duquel elle tourna avec adresse. Les portes grandes ouvertes laissaient entrevoir un bâtiment sans aucun fidèle. Les marches du perron étaient, elles aussi, désertes.

Les oiseaux suivirent donc leur instinct et longèrent une avenue bordée de cyprès, menant à un parc avec de petits étangs et des boisés. Au milieu de ce parc était érigée une pergola dans laquelle les choristes faisaient entendre leurs voix angéliques et, sur la pelouse, un public prêtait l'oreille au concert. Des enfants couraient dans tous les sens ; certains d'entre eux se dirigeaient vers un marchand de glace, des pièces dans la main.

Sur une couverture, le prêtre sans sa soutane était assis à côté de la mendicante. Le cri particulier des échassiers les fit simultanément lever la tête vers les cieux.

– Arrêtez-vous ! lança Nathan.

D'un mouvement brusque, la bande de grues freina, si bien que le passager culbuta par-dessus bord. Quelques secondes plus tard, une dizaine de becs le rescapèrent en le saisissant par le fond de culotte. Dans cette position d'acrobate, notre homme prit le chemin du retour, exultant de bonheur en raison de ce qu'il avait entraperçu : la mendicante tenait la bille dans sa main, l'exhibant aux enfants émerveillés.

Nathan revint sur le grand rocher plat, la poitrine remplie d'émotions impossibles à contenir. Il pouffait en se tenant les côtes et, quelques minutes plus tard, il pleurait comme un veau. Avec comme seule source d'information celle du cœur, il s'attendait à revoir celle qui avait disparu. Mais non, pas avant son ultime leçon, la plus troublante, la plus extraordinaire.

Le Soleil

L'AMOUR

Les nuages déferlaient comme des vagues, le courant vif et froid des altitudes les poussant à une vitesse impressionnante. Un cumulus gris en forme d'enclume toucha la crête de la montagne qui, de sa pointe fine, le cisela délicatement. Il en jaillit une pelletée de poudre blanche.

– Des flocons de neige ! se réjouit Nathan en les voyant tourbillonner au-dessus du rocher où l'avait déposé la grue cendrée.

Les cristaux de glace qui tombaient du ciel et atterrissaient sur sa manche avaient la forme d'étoiles. Ils auraient aussi pu avoir des airs de diamants, car la nature les créait sans qu'aucun soit identique à l'autre. Ils étaient ainsi à l'image

des êtres vivants : aucun n'était semblable à un autre ; chacun était un magnifique chef-d'œuvre.

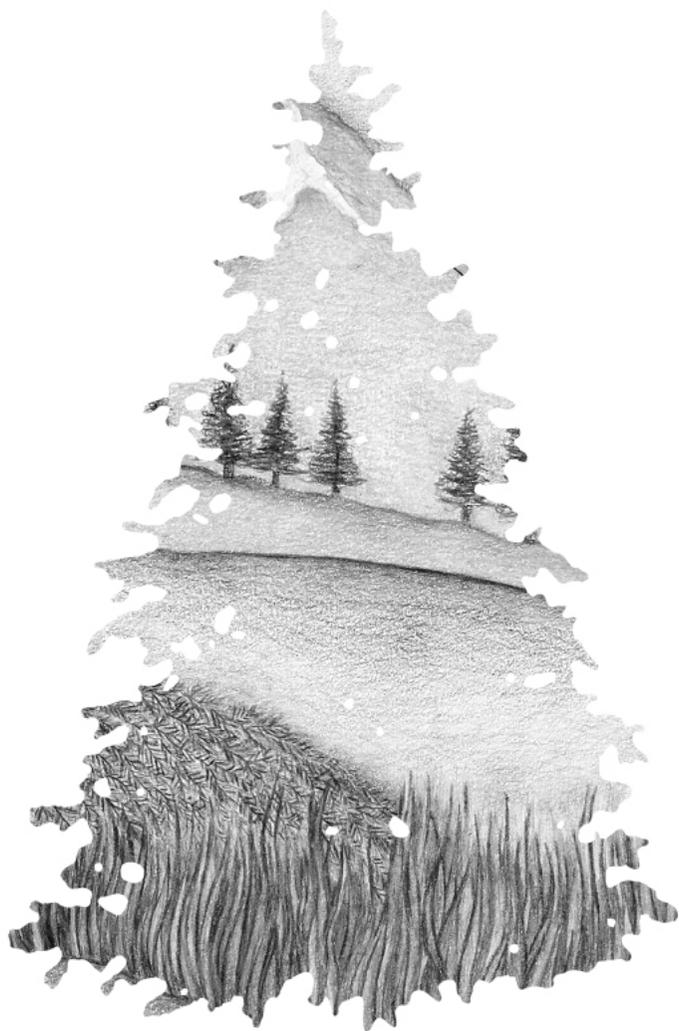
La neige célébrait, avec des confettis tout blancs, le retour de Nathan, qui était dans un état de grâce, car il savait qu'Éloïse réapparaîtrait bientôt. Si on lui avait demandé comment il le savait, il aurait dit : « Je le ressens dans mon cœur. »

Posant sa main sur sa poitrine, il eut la sensation d'être connecté à l'immatériel, la source créatrice de l'univers. Lui vint alors l'image de son être, comme une antenne radar qui captait les messages invisibles tout autour, puis émettait en retour de l'amour.

Soudain, le fond de petites ouates grises dans le ciel fit place au Soleil qui passa entre deux cumulus, lesquels s'écartèrent comme les deux rideaux d'une fenêtre. Nathan fit un peu d'ombre sur ses paupières pour admirer l'astre du jour qui resplendissait de mille feux. Celui-ci donnait l'impression d'être un dieu orné de ses traits dorés, un dieu qui cherche à s'amuser.

— Combien ai-je de rayons lumineux ? demanda-t-il.

— Voyons voir... Un seul, répondit Nathan, ravi de jouer.



– Et là, combien vois-tu de rayons ? dit la boule de feu en sortant d'un nouvel amas de nuages.

– Je compte ! J'en vois un en haut, un second à droite, et un troisième en bas. Ça fait donc trois.

Ensuite, des myriades de jets se déployèrent dans la voûte céleste et fusionnèrent en une lueur fulgurante dirigée vers l'homme sur le rocher.

– Que se passe-t-il maintenant ? lança le Soleil.

– Aaaaah ! Cette lumière m'aveugle. Je me sens comme un comédien sur scène, avec les projecteurs braqués sur moi.

L'astre de feu se faufila derrière un cirrus, un fin nuage de glace, un cheveu d'ange, afin que le rayon s'atténue.

– Pardon. Maintenant, j'aimerais te faire connaître l'expérience la plus merveilleuse qui soit, et te donner un aperçu de la réalité comme tu ne l'as jamais vue. Tu l'ignorais, mais ton aventure avait pour but de te préparer à cette ultime épreuve. Cependant, je te préviens, tu auras très peur.

– Un buisson, ici-bas, m'a appris à maîtriser la peur.

L'astre brillant continua son discours qui devint plus terrifiant. Nathan sentit, en l'écoutant, sa gorge se serrer un peu.

– Tu éprouveras une sensation très désagréable. Mais cette impression ne durera qu'un instant. Puis arrivera une étrange expérience venant te soulager. Ensuite... surprise !

Séance tenante, le Soleil se mit au travail. Il brilla d'une intensité prodigieuse qui fit pâlir le ciel, l'emplissant d'un blanc immaculé, la couleur qui contenait toutes les couleurs.

– Prépare-toi à disparaître dans ma lumière. Un, deux, trois... plonge maintenant !

Nathan avait-il bien entendu ? Son interlocuteur plaisantait sûrement. Il ne savait pas à quoi s'attendre, mais tout de même il y avait de quoi être inquiet. Dans le ciel, ce blanc opale, puis une sensation étrange au niveau de son crâne. Le cerveau comprimé qui allait exploser, c'était atrocement douloureux.

L'épreuve qu'il vécut alors était conforme à ce qu'avait dit l'astre du jour. Le mal qu'il ressentait à la tête se transforma rapidement en une extrême légèreté. Nathan se retrouva à quelques mètres au-dessus du sommet de la montagne, volant

au-dessus d'un homme allongé qu'il reconnut. C'était lui ! Mais, fait totalement inattendu, Éloïse était à ses côtés, penchée sur son corps accidenté. Ensuite, cela se déroula très vite : il se sentit aspiré par la lumière éblouissante du Soleil, puis ce qui lui arriva surpassa tout ce qu'il avait connu durant les derniers jours.

Son sentiment d'être quelqu'un s'évanouit ; il devint la montagne, le rocher, la Terre entière. Il vit par-delà l'espace et eut l'impression de saisir l'infini. Il vit par-delà le temps et l'éternité. Le temps se confondit à l'espace, sans frontières. Il sut ainsi qu'il avait passé sa vie dans un univers circonscrit, car il percevait l'infiniment grand et l'infiniment petit. Il entrevoyait l'univers au-dessus, au-dessous, au-delà, et le monde lui paraissait dès lors plus réel.

Cette expérience le ramena à la nature inséparable des choses, mais il ne s'agissait pas d'être dans un lieu, à un moment précis. C'était un état de perfection qui ne ressemblait en rien à la perfection obsédante des humains, qu'ils n'atteignent jamais. C'était plutôt la sensation, à la fois tranquille et enivrante, de faire partie des créatures terrestres.

– J'existe ! Je fais partie de la réalité, je n'en suis pas séparé.

Ce sont les paroles qu'il exprimerait lorsqu'il reprendrait connaissance en faisant face à un grand bouleversement. Mais, pour l'instant, il se sentait foncièrement bien, flottant dans l'univers et ayant accès au savoir absolu. Il sourit en pensant à la science des hommes, qui ne couvrait pas l'essentiel, qui se trompait souvent. Dans cet état profondément exquis qu'il connaissait, il ressentit un amour si fort qu'il était incomparable à tout ce qu'il avait pu éprouver sur Terre. Il vit cet amour couler dans l'univers, comme de l'eau dans une rivière ou de la sève dans un arbre.

Cet amour le chavira. C'est alors qu'une image accablante prit forme. Était-ce un souvenir de son passé enfoui ou s'agissait-il d'une expérience commune à tous les hommes ? Nathan se vit tout petit et replié sur lui-même, seul, dans un endroit si vide, si noir. Il se roulait par terre en se prenant le ventre, en criant son manque viscéral d'être aimé.

De cette vision floue, liée au besoin irrésistible d'amour, une voix se fit entendre :

– Je suis là, ne crains rien.

Nathan, le gamin, bougea, puis ses membres se déployèrent par secousses, faisant craquer une enveloppe obscure qui le recouvrait. On aurait dit que le petit sortait, telle une chrysalide, de son cocon. Le corps frissonnant, les paupières papillotantes, il se délivrait de cette carapace oppressante, qui lui semblait comme une peau morte, après la mue. Mais qu'est-ce que c'était, au juste ? Il le comprendrait plus tard, dans la suite de sa conversation avec le Soleil.

L'image douloureuse s'éclipsa, en même temps que Nathan resurgissait de cette plongée dans la lumière. Il sentit l'effleurement du souffle chaud provenant de l'astre de feu, qui l'emmaillotait avec des rubans brillants en le rassurant de sa présence immuable.

Au bout d'un moment de silence, quand notre homme reprit ses esprits, le Soleil redevint coquin.

– Mon premier est la première lettre de l'alphabet. Mon deuxième est ce que tes yeux font. Par contre, mon tout empêche mon deuxième de se réaliser. Au bout du compte, ces deux-là n'ont rien à voir ensemble. Qu'est-ce que c'est ?

Nathan ne se pressa pas de donner la réponse, trop facile à trouver ! L'expérience innommable qu'il venait de vivre l'avait mis dans un état d'extrême lucidité, d'intelligence surnaturelle, et il n'avait guère envie de se prêter à des devinettes.

– Mon tout est « avoir », finit-il par dire, et alors ?

– Bien joué ! s'exclama le Soleil. Et alors... qu'est-ce qui empêche les humains d'accéder à l'immatérialité ? Ce petit mot anodin, « avoir », laisse à penser que l'on possède un esprit. « J'ai un esprit », affirment certains. « J'ai une conscience, j'ai une âme. » Avec ce lexique, la réalité se matérialise, et l'on finit par se croire seul au monde, de par cette illusion d'avoir.

– La lumière sur un seul homme, c'était donc ça ? s'enquit Nathan.

– Tu vois juste. L'idée est de dissoudre ton individualité. La vanité forme une enveloppe, comme cette carapace faite essentiellement de peur. L'expérience que tu viens de vivre t'amène à t'en libérer, plus encore que tu n'as réussi à le faire jusqu'ici. Nathan, tu es l'expression de la création, comme je le suis moi-même, et le mieux que tu peux faire sur Terre est d'aimer de tout ton être.

– Aimer avec mon cœur, déclara celui qui avait maintenant la sensation de cerner de l'intérieur cette notion d'amour.

Sans que le Soleil ait quoi que ce soit à ajouter, il saisissait, comme jamais, que seul le cœur peut comprendre l'incompréhensible. Il ne compartimente ni n'interprète, mais fait la synthèse en images de choses complexes. Il ressent l'œuvre musicale, sans avoir appris les notes ni la gamme, ni connaître le nom des instruments qui la jouent. Il rassemble instantanément les formes et les couleurs pour percevoir le portrait d'un visage connu. Il arrive à aimer sans savoir pourquoi. Le mental explique les phénomènes en les rendant statiques, séparés des autres choses de la vie, mais cela n'est pas réel. Jusqu'à un certain point, le mental se fourvoie sur l'existence.

– L'existence, parle-m'en, je t'en prie. Est-elle en lien avec le cycle perpétuel d'alternance de jours et de nuits, de saisons, ou de naissance et de mort ?

– Oui, l'existence est le moteur de la vie. Mais le plus important à retenir, c'est que ce moteur fonctionne par lui-même. C'est le dessein intelligent dont tu as eu conscience et qui se manifeste de façon autonome. De l'infime électron qui se

meut dans l'une de tes cellules à tes poumons qui se dilatent ou à ton cœur qui bat, cela se fait sans ta volonté. Tu n'es pas pour autant une machine biologique.

– Je le sais, affirma Nathan avec un large sourire. Cela fonctionne au travers de mon monde intérieur.

– Tu as raison, reprit l'astre céleste. Disons que ton monde intérieur est en lien avec la source du mouvement. La joie est l'étincelle qui déclenche ton sourire et excite ton cœur. La peine face à la perte de ta petite amie te fait verser des larmes, et ton désir de la retrouver t'anime d'une énergie telle que tu t'es orienté jusqu'ici, à nouveau.

Le Soleil s'approchait de la ligne d'horizon et allait bientôt partir. Dans un élan spontané, l'homme leva la main pour l'interroger. Il eut un rictus en réalisant ce qu'il faisait. Il était redevenu l'élève en classe, qui veut tout savoir. Qu'à cela ne tienne, Nathan se fit relativement direct.

– L'humain peut-il en venir à détruire la source de la vie ?

– Ce que je viens de t'expliquer, au sujet du dessein intelligent, s'applique ici. La réponse est non.

– Malgré ce que des scientifiques en disent ?

– Les scientifiques savent peu de choses au sujet de ce qui les dépasse. Ils s’amusent avec la biologie ou créent des machines impressionnantes. Celles-ci peuvent penser plus vite et exprimer artificiellement des sentiments. Mais aucune ne peut vraiment ressentir les choses avec son cœur, et ainsi supplanter la véritable intelligence de son concepteur.

– Pinocchio ne peut pas tuer Geppetto ?

– Précisément, une marionnette ne peut dominer le marionnettiste. Sois confiant dans le grand mystère qui t’entoure. Si les humains en venaient à détruire une partie de leur essence physique, de leur ADN, ils ne pourraient toutefois stopper le mouvement inaltérable de leur existence. Celle-ci n’est pas du ressort des humains.

– Et notre âme, peut-on la perdre ?

Nathan insistait, car il ne voulait pas que cet échange se termine. Il avait appris plus de choses essentielles en compagnie des éléments de la nature qu’avec tous les livres de science qu’il avait lus. Mais il voyait disparaître le Soleil à l’horizon et entendit à peine ses dernières paroles :

– Enfin, tu poses LA question. Non, tu ne peux pas la perdre.

C'était le moment émouvant du couchant. La boule orange touchait la ligne du crépuscule, peignant un tableau inimitable. D'un instant à l'autre, l'astre aux couleurs ardentes allait s'éteindre pour que d'autres étoiles, à leur tour, s'allument, pendant que la Lune veillerait sur la Terre. Or, tandis que, sous un drap noir de jais, la nature s'endormait, Nathan, lui, se préparait à... se réveiller enfin.

Eloïse et Nathan

L'EXPÉRIENCE DE MORT IMMINENTE

– Nathan ? Nathan ? Tu m'entends ?

Inquiète, Éloïse se penchait sur son ami en tentant de le réanimer. Elle mit sa main sur son poignet pour sentir son pouls. Celui-ci battait régulièrement. Puis elle toucha délicatement sa tête, qu'il venait de cogner contre la surface du promontoire, et elle y trouva une grosse enflure. Elle l'appela de nouveau en le priant de revenir à lui. C'est comme ça que Nathan finit par sortir de son inconscience.

– Éloïse ! cria-t-il en ouvrant les yeux.

Il resta allongé sur le sol, complètement paralysé par l'émotion de l'avoir retrouvée. Aucun mot ne pouvait exprimer la joie incommensurable qu'il ressentait. Seules les larmes attendries

coulaient à flots. Il pleurait en serrant la main qu'elle lui tendait. Il la caressait, la baisait. Il se mit à examiner sa petite amie du regard, à la toucher pour se prouver qu'elle était bien à ses côtés. Elle n'avait pas changé, paraissant exactement comme la dernière fois, sur ce même sommet, avec les mêmes vêtements, le même sac à dos.

Tous deux restèrent ainsi dans le silence, sans trop savoir comment reprendre la conversation. Soulagée que Nathan soit de nouveau conscient, Éloïse tardait à lui demander comment il se sentait. Sa tête lui faisait-elle mal ? Était-il capable de se lever ? Nathan, pour sa part, brûlait d'envie de l'interroger sur ce qui s'était vraiment passé sur ce rocher, et ce qui lui était arrivé à elle, tout d'abord. Mais il désirait surtout éviter de rejouer le drame qui avait sans doute eu lieu entre eux, trois jours plus tôt.

– Tu m'en veux de t'avoir laissée ici ? osa-t-il le premier.

– De quoi parles-tu ? Tu viens de faire une très mauvaise chute et tu as perdu connaissance.

– Comment ? Ce n'est pas possible ! Oh, pardon !

– Ce n'est rien, je suis soulagée.

– Dis-moi, nous sommes-nous disputés ?

– Non. Mais je crois que tu as craint que je tombe de la falaise. Regarde ! fit-elle en montrant du doigt le dénivelé d'un mètre qui surplombait l'étroit cap sur lequel Nathan était allongé. J'étais là et je faisais semblant de...

– ... vouloir t'envoler, n'est-ce pas ?

– Oui. Tu as dû penser que j'allais sauter. Mais, enfin, tu sais bien que je ne ferais pas une chose pareille. Tu t'es mis à me donner une tonne d'explications sur les facultés des oiseaux, leur anatomie, le genre de théories dont tu me parles souvent. Puis tu t'es énervé et, en voulant me retenir, tu as trébuché, fait une très mauvaise chute et tu t'es cogné la tête.

– Et après ? C'est tout ! Je n'ai pas couru en bas ? La rivière, ne suis-je pas... ? La bille ? L'homme d'affaires ? La falaise, la plante, la coccinelle...

Chaque fois que Nathan rapportait le souvenir de son hallucination, Éloïse, interdite, secouait la tête : « Non, non, non... »

– Et l'oiseau géant qui m'a ramené ?...

– Quel oiseau ? Mais que racontes-tu ? Je te répète que tu viens de tomber, il y a quelques minutes à peine.

Un bref silence. Un eurêka. Finalement, Nathan comprit ce qui s'était passé. Il avait vécu une expérience de mort imminente. Quelques minutes d'inconscience lui avaient paru des jours. Ce phénomène, parfois rapporté par d'autres personnes accidentées, lui avait semblé plus réel que la réalité terrestre.

Extrêmement curieux de renouer avec sa faculté à dialoguer avec la nature, il tenta de se lever.

– Aïe !

– Qu'est-ce qui te fait mal ? D'accord, c'est ta tête. Je t'en prie, reste allongé. J'ai fait venir les secours. Ils arrivent bientôt.

Obéissant à la demande d'Éloïse, il ne bougea que légèrement la tête en direction du Soleil, qui lui donna l'impression de briller pour lui. Il entendit le vent siffler et sentit sa caresse rude mais amicale sur son visage. Il vit au sol le frétillement des feuilles mortes et des poussières, et la danse de petites fleurs sauvages célébrant le retour de sa conscience. Une bande de grues cendrées passèrent à ce moment même au-dessus du rocher, et Nathan pleura de rire.

Sa compagne le regarda, interloquée, en lui demandant ce qu'il avait tout d'un coup.

– Tu vas me prendre pour un fou, mais je suis monté sur l'un de ces oiseaux !

Toutes les images de son expérience allaient progressivement refaire surface. Il reverrait le spectacle des monarques, la valse des graminées, la coccinelle météorologue, l'arbre généreux, le buisson rustre, etc. Une intention germa alors en lui. Plus tard, il coucherait tout cela sur le papier et ferait un livre de l'enseignement qu'il avait reçu de la grande rivière, de la sage montagne, de la perce-pierre audacieuse... Mille questions resteraient sans réponse au sujet du temps et de l'espace. Qu'est-ce que la réalité terrestre ? Où va-t-on lorsqu'on meurt ? Qui sont ces êtres de lumière qu'il avait rencontrés ? Une chose était toutefois certaine : il avait l'intention de montrer à ses semblables l'effet paralysant de la peur et de l'orgueil, et le pouvoir transformateur de l'humilité, de la gratitude et de la joie...

Penchée au-dessus de lui, Éloïse attendait patiemment qu'il lui raconte cette histoire invraisemblable des oiseaux. Mais, plutôt que de le faire, Nathan lui demanda une faveur.

– Rapproche tes mains, s'il te plaît. J'aimerais sentir leur odeur.

Surprise, elle obtempéra tout de même.

– Comme j’adore l’arôme doux de tes mains, dit-il en inhalant son parfum. N’est-ce pas qu’elles raffolent de la terre ? Qu’elles se plaisent à collectionner les feuilles d’automne et à ramasser les coquillages à la plage ?

– Euh... pourquoi me dis-tu ça ?

– Comme elles sont savantes ! continua-t-il en scrutant ses paumes. Comme elles savent tout plein de choses !

Des larmes coulaient des yeux de Nathan alors qu’il prononçait ces mots, car il discernait le sens profond de son ascension sur la montagne. Il assimilait en fin de compte le message des personnages croisés sur son chemin, au sujet de celle qu’il cherchait. Il comprenait enfin qu’il ne s’agissait pas... d’Éloïse. Elle était toujours là, lui disait-on, et elle réapparaissait, à l’image d’un écho. Elle ne se voyait pas, comme une œuvre musicale. Était-ce vraiment Éloïse ?

Sinon qui pouvait être celle qu’il croyait avoir perdue ? Une toute dernière révélation avait embrasé son esprit et le remplissait d’une ardente émotion, car il la savait désormais présente en lui. Elle se trouvait dans son cœur immense ; c’était... son âme.

Cette expérience lui avait aussi permis de retrouver son cœur d'enfant. Le gamin dans son rêve, qui avait été ébloui par la lumière émanant de la bille, c'était la représentation de sa propre personne. Ses mains, c'était lui, là aussi, puisqu'elles lui disaient qu'elles seraient plus utiles à planter des légumes dans un potager qu'à tourner des milliers de pages. Son expérience de mort imminente était dès lors prémonitoire, car, dans les prochains mois, Nathan et Éloïse feraient ensemble un jardin.

Tandis que de belles images du futur se dessinaient dans son esprit, les ambulanciers arrivèrent au sommet. Ils s'assurèrent que Nathan n'avait aucun membre cassé.

– Comment vous sentez-vous, monsieur ?

– J'ai l'impression d'aller bien. Ma tête est douloureuse, mais je me sens intérieurement mieux que jamais.

– C'est une bonne nouvelle. Mais nous allons procéder à des examens, avant de vous laisser vous relever. Si tout va bien, croyez-vous pouvoir descendre par vos propres moyens, ou préférez-vous qu'on appelle un hélicoptère ?

— Je pense pouvoir marcher jusqu'en bas, merci. Mais, dit-il en regardant Éloïse, tu voudras bien tenir ma main ? J'ai tellement eu peur de te perdre ! Et rassure-toi, c'est surtout mon âme que j'ai retrouvée, et je souhaite te la faire ressentir...

Mot de l'auteure

Vous faire part de la genèse de ce livre permettra, je l'espère, d'étendre son propos au-delà de l'horizon imaginaire d'un simple conte, conformément à mon intention d'y délivrer un véritable enseignement, appuyé par mon expérience personnelle et la richesse du savoir en psychologie positive.

Cette genèse débute durant une période où j'ai longuement ressenti une connexion intime avec la nature. Au début de cette phase, je m'étais rendue au mont Orford, à cinq minutes de chez moi, au sommet duquel il y a une station de ski. En redescendant, je me suis retrouvée face à une personne handicapée qui grimpait péniblement, à l'aide de béquilles. Cette femme m'a jetée à terre, figurativement parlant. J'avais envie de lui dire combien je l'admirais, mais je n'ai pas osé l'importuner. C'est là que, complètement soufflée par la hardiesse de cette grimpeuse, je me suis fait une promesse. Si, en effet, cette femme avec

son handicap pouvait affronter la montagne, alors j'allais faire comme elle, mais chaque jour pendant un an. Et j'ai tenu ma promesse.

Il est vrai que j'ai toujours cherché à garder la forme. J'ai aussi une envie persistante de nouveauté et surtout de dépassement. J'ai donc escaladé le mont Orford durant une année entière. Par les matins d'hiver, il me fallait arriver avant que la station n'accueille ses premiers skieurs. J'ai alors affronté la noirceur, la poudrierie et les épais amas de neige folle. Ces conditions, que l'on dit mauvaises, se transformaient, au fil de ma montée, en des paysages féériques et en un ciel stupéfiant. L'été, je partais également très tôt, évitant ainsi les grosses chaleurs et l'affluence. La fraîcheur de l'aube accompagnait mes pas, et de rares animaux, surpris de voir un humain à cette heure matinale, m'observaient avec curiosité.

J'ai écrit ce livre en étant inspirée par ces montées, durant lesquelles les falaises me présentaient leurs visages difformes. Les cailloux plats et ruisselants sur le sentier faisaient glisser mes semelles, à l'image de mini-toboggans sur une pente. Les fleurs, de leur côté, m'éblouissaient

de leur énigmatique perfection. Tout en haut, de grands conifères agitaient leurs bras, m'invitant à rejoindre leur danse. Une fois rendue au sommet, à la vue du soleil levant, j'avais l'impression de me fondre dans l'univers. Je me sentais toute petite dans la vastitude, baignant dans la lumière, et je souriais !

J'ai vécu, par l'intermédiaire de la nature, un humble sentiment d'élévation, et la sensation subtile que la nature est un miracle. Elle manifeste une telle beauté, elle est organisée d'une manière si intelligente qu'elle donne l'impression que, sur Terre, un chef d'orchestre manie sa baguette et que des artistes invisibles jouent indéfectiblement. Et pourquoi pas ? La montagne tient effectivement ce rôle dans le conte que vous venez de lire.

Le miracle de la nature, ne serait-ce qu'une odeur de lavande dans une plaine aride, ou encore celle d'une forêt humide de sapins, agit indéniablement sur le corps, la psyché et le cœur. Le bien-être immédiat que l'on en retire manifeste l'omniprésence de notre instinct, encore intact. Le regard tourné vers un ciel bleu pur ou parsemé de nuages de coton, et l'extase peut être

ressentie. Les yeux posés sur des fleurs multicolores ou une végétation luxuriante, l'attention attirée par le déplacement ultra-rapide des insectes ou le vol plané des oiseaux... un sourire intérieur apparaît spontanément. C'est cela, l'instinct.

Ayant l'occasion d'observer régulièrement cette nature, j'ai été frappée par le parallélisme entre mère Terre et nous, entre ses sources de vie et les nôtres. Des branches et des racines sont semblables à nos poumons, tout comme des rivières et des ruisseaux rappellent nos veines. Les cycles qui régissent les saisons ou l'alternance entre le jour et la nuit sont analogues à notre cycle de naissance et de mort. Je me suis demandé si la mission d'un humain sur la planète n'était pas aussi simple et essentielle que celle d'un arbre qui donne son oxygène, ou du Soleil qui donne sa lumière et sa chaleur. Qu'avons-nous à donner? Chacun naît distinctement de son physique et de son tempérament ; il doit bien y avoir une raison ! Il me semblait qu'il était urgent de retourner à son essence et de donner le meilleur de soi-même.

J'ai vécu, de cette façon, l'enseignement que je dispensais à l'université : la psychologie positive porte sur la santé plutôt que sur la maladie. Elle étudie comment des personnes deviennent résilientes et heureuses, et cherche à cultiver chez tout un chacun les forces qui l'aident à traverser les épreuves. Elle porte un regard optimiste sur « ce qui va bien », différant ainsi de la psychologie traditionnelle orientée vers « ce qui va mal ». Mais, cette résilience heureuse restant indéfiniment à explorer, une quête de sens s'imposait pour moi, fortement liée à cette connexion à la nature, loin de toute matérialité.

C'est pourquoi mes randonnées matinales sur la montagne m'ont certes mise en forme, mais, bien plus encore, elles m'ont amenée à saisir la dimension immatérielle de la réalité. J'arrivais alors au dernier quart de mes années de service à l'université, au département de psychologie. Et, sans doute imprégnée de cette nouvelle compréhension, j'ai vécu des situations particulières qui sont survenues dans ma classe de doctorat, pendant que j'intervenais auprès de personnes ayant eu des problèmes. Au fil de ces interven-

tions, les étudiants qui assistaient à mes séances ne pouvaient pas contenir leurs larmes. Même après les démonstrations, la classe était remplie d'une émotion palpable. « Mais qu'est-ce que c'est ? » m'ont demandé des étudiants. C'est alors qu'une réponse imprévue m'est venue : « C'est l'amour ! »

C'était le mot qui décrivait le mieux l'expérience affective des personnes que j'aidais, à travers la relation thérapeutique, dont l'énergie semblait se disperser bien au-delà, comme si elle flottait dans la classe. Mais qu'est-ce que l'amour ? Et qu'en dire dans un cours universitaire donné de surcroît à de futurs psychologues ? Cela peut paraître paradoxal, mais il est toujours éthiquement mal vu de parler d'amour en psychothérapie !

D'où vient donc cet amour ? Depuis longtemps, je ressentais que la force de ce sentiment pouvait façonner la réalité. Cela, dans un sens général où le bien qu'il sème attire naturellement le bien, mais également dans le sens spécifique où nous construisons la réalité à partir de nos perceptions. Celles-ci dépendent en l'occurrence de notre état d'être global, c'est-à-dire nos pensées, nos émotions et nos sensations qui

agissent comme un filtre. Il oriente la manière dont nous réagissons au réel par l'intermédiaire de nos attitudes, et c'est ainsi qu'il induit notre réalité, puisqu'il détermine en fin de compte le cours des événements qui nous sont liés.

Au cours de mes échanges avec Philippe Guillemant², j'ai approfondi, à travers la notion de multivers, la coexistence simultanée de tous les temps. Il était alors envisageable que l'influence de nos attitudes se fasse sentir jusque dans le futur, même lointain. En d'autres mots, si le futur existe déjà et qu'il est multiple, nous choisissons de cette manière celui que nous allons vivre parmi une multitude de possibilités. Selon le principe de la rétrocausalité³, nos décisions résultent du futur ; c'est ainsi qu'une nouvelle direction que prend notre vie à un moment inattendu est en quelque sorte provoquée par des événements que nous vivrons beaucoup plus tard.

² Notre intérêt mutuel pour la physique quantique, en plus de notre vision positive des choses, nous a fait nous rencontrer. Puis nous avons collaboré afin de présenter les implications psychologiques et physiques d'un nouveau paradigme en science.

³ Ou la causalité inversée, principe selon lequel une cause future a un effet sur le passé. Ce principe a été introduit en philosophie dans les années 1950, et repris en physique dans les années 1960 et 1970.

La psychologie considère le temps sous l'angle d'une expérience subjective. Ce temps peut, par exemple, paraître plus lent pour une personne qui souffre ou plus rapide pour une autre qui s'amuse. Par conséquent, du fait que le passé et le futur sont perçus à travers la conscience d'une personne, ils peuvent être modifiés. Certaines démarches d'introspection visent justement à transformer le souvenir que nous avons du passé ou à orienter notre projection du futur.

Je savais que nos états d'être créent notre réalité, pour les raisons susmentionnées. Il s'agissait d'ailleurs du message principal que je voulais transmettre dans ce conte. Les conclusions de Philippe se mariaient également aux miennes en ce qui concerne l'effet que nous avons sur autrui, lorsque nous évoluons au point de mieux maîtriser nos attitudes. Je l'avais illustré dans ce livre, entre autres parce que nous étions tous reliés, c'est-à-dire intriqués, comme la physique quantique nous l'enseignait. Sauf que cela n'avait pas ce caractère cartésien dont Philippe m'avait parlé, en expliquant comment le futur se construisait. Cela rejoignait plutôt

mes années d'enseignement et de pratique en psychologie.

Cette science étudie l'Homme et ses motivations, autrement dit ce qui l'amène à penser, à ressentir, à choisir et à agir. J'allais donc pouvoir encore mieux décrire le cheminement d'une personne qui la conduit à prendre conscience de son influence sur les événements.

Dans ce conte, mon antihéros est véritablement confronté au fait que ses peurs créent sa réalité. Quand il se figure qu'il ne réussira pas à trouver son chemin sur la montagne, son premier pas hésitant lui fait perdre l'équilibre. Puis il peine à gravir un modeste dénivelé, parce qu'il a l'impression de se retrouver face à une paroi abrupte. À un autre moment, il transforme un faon en ogre et file se cacher derrière un arbuste. Ainsi, fabriqué à partir d'idées reçues, notre filtre perceptuel sélectionne des informations en provenance d'une situation qui en contient un nombre potentiellement illimité. Mais seules celles qui confirment nos idées sont retenues, au détriment des autres idées qui sont rejetées : c'est la dissonance cognitive. Cela ne s'arrête toutefois pas là, puisque cette perception

induit nos actions et réactions, qui sont transmises inconsciemment par nous-mêmes, puis perçues aussi inconsciemment par les autres. Ces derniers nous renvoient en règle générale une réponse confirmant nos préconceptions.

Les éléments de la nature ramènent constamment Nathan à la puissance de son monde intérieur. C'est la clé pour transformer sa réalité. À ce sujet, plutôt que de tenter d'expliquer théoriquement les choses, au risque de perdre le lecteur, j'ai préféré raconter l'histoire d'un homme qui en vient à se poser la question fondamentale : comment ce monde intérieur crée-t-il la réalité? Et qu'est-ce que cette réalité? C'est pourquoi je me suis référée aux expériences de mort imminente (EMI), dont je rappelle l'essentiel au lecteur qui n'est pas encore instruit de ces phénomènes.

Que se passe-t-il lors d'une telle expérience? Les personnes dont les signes vitaux disparaissent temporairement se sentent sortir de leur corps. Leur esprit s'élève, par exemple au-dessus de la table d'opération, puis se penche depuis le plafond sur leur corps inanimé. Ou encore, elles sont aspirées à l'extérieur de leur voiture

accidentée et assistent aux interventions des secouristes. Les paupières fermées, les yeux endommagés ou le cerveau à l'arrêt, elles observent la panique de leurs proches ou les tentatives de secours des ambulanciers et des médecins. Elles entendent les paroles prononcées et lisent dans les pensées. Leurs perceptions extrasensorielles transcendent l'espace, car elles perçoivent des situations et des objets dans d'autres pièces ou d'autres lieux. Finalement, certaines personnes rencontrent des êtres de lumière ou des membres décédés de leur famille, ou encore des enfants mort-nés, dont elles n'avaient jamais entendu parler.

Une EMI semble donc avoir quelque chose de surnaturel, mais les témoignages qui en font état sont si nombreux, si universels, si convergents que je suis inévitablement conduite à considérer la vie après la mort. Et cela d'autant plus que, d'après plusieurs spécialistes, la conscience pourrait effectivement survivre grâce à sa nature indépendante de la biologie, et donc de l'espace et du temps.

Dans ce conte, je fais ainsi vivre à mon anti-héros un coup à la tête, suivi d'un coma. L'un des

moments marquants de ce coma, qui lui semble durer trois jours mais qui en fait ne prend que quelques minutes, se trouve à la fin du conte. En compagnie du Soleil, il plonge dans le halo éblouissant de l'astre de feu et se met à percevoir l'infini. Par-delà le temps, il connaît l'éternité. Il a l'impression d'avoir vécu son existence terrestre comme un séjour dans une prison. Puis, au bout de cette expérience, notre homme réintègre son corps accidenté, à travers sa densité matérielle, et ressent à nouveau la douleur physique. Mais il se délivre enfin de la peur, comme s'il s'agissait d'une carapace oppressante, devenue peau morte après la mue.

Les expériences de mort imminente ont pour effet d'apaiser l'anxiété face à cette vie, chez certains, et leur permettent de voir avec plus de sérénité son étape ultime, la mort. Chez moi, la peur de la mort a disparu, ce qui a tout changé. Il est possible que l'existence terrestre ne soit qu'un rêve provenant de ma conscience, qui invente les personnages et les événements. Qui sait ? Mais les crises sociales sont devenues à mes yeux des spectacles auxquels je n'assiste plus autrement que de façon détachée. J'ai

une profonde empathie pour ceux qui souffrent, mais je ne crois plus aux scénarios catastrophiques qui sèment la panique. Je suis bien plus fascinée par la résilience des gens qui transforment l'adversité en une évolution positive. Ceux qui restent pacifiques, alors qu'ils pourraient s'enlever la vie ou tout briser. Ceux qui se soutiennent et s'entraident, qui ne se déchirent pas ni ne veulent participer au jeu de la division et de la guerre.

Un très beau mouvement humain grandit dans le monde. Il se caractérise par un retour à nos racines, à notre nature humaine et à la simplicité de la vie sur Terre. Un plus grand respect est témoigné par ce mouvement face à l'intelligence de nos semblables, animaux et végétaux. Une plus étroite connexion avec ce qui nous entoure, une reconnaissance et une acceptation du mystère de ce qui nous dépasse.

Ce livre répond à la grande question : comment un homme peut-il accéder à la réalité immatérielle ? La réponse : par la voie de son monde intérieur. Aucune théorie ne saurait remplacer l'expérience. Le danger d'une théorie est d'enfermer la réalité dans des abstractions,

voire de la déformer affreusement ou de s'en éloigner au point de se perdre. Voilà pourquoi ce conte, dans son contenu et sa forme, ne s'adresse pas au mental, mais au cœur de chacun.

La psychologie en connaît beaucoup sur l'Homme, notamment en réponse aux questions posées au fil de ce conte. Quel cheminement nous donne accès à l'immatériel? Quels sont les lâcher-prises nécessaires? Comment découvrir notre monde intérieur et parler le langage de notre cœur? Une chose est sûre : cela passe par notre être entier et se fait entendre grâce à une petite voix au fond de chacun de nous ; nous l'appelons notre âme. Celle-ci est la manifestation de notre connexion au tout. Si la chimie du cerveau les influence, nos pensées, nos émotions et nos sensations n'en restent pas moins liées à ce qui nous entoure, qui est invisible, à l'immatérialité, et non à la matière.

Ainsi, aussi improbable que cela puisse paraître, ce livre, que j'ai initialement publié en 2018, était prédestiné à une nouvelle édition. Les événements de 2020, mon évolution personnelle, les rencontres avec des personnes qui avaient des points de vue divergents par

rapport à la science *mainstream* ne sont pas fortuits. Ma réflexion sur ces événements est une conséquence de l'énergie d'amour universel qui imprègne la vie. Mes recherches et discussions au sujet de la réalité, loin du spectacle auquel nous convient les médias officiels, m'ont conduite à rééditer la version originale de ce conte en doublant son volume !

L'amour est partout, toujours. Un grand nombre de personnes, aujourd'hui comme hier, se sentent poussées par un élan fraternel. Elles cherchent à aider une humanité bienveillante à accoucher. Ce grand amour universel nous soutient à travers les guerres et les crises. Sur notre belle Terre, il donne lieu à de merveilleuses rencontres.

Le mieux que je puisse souhaiter à ce livre est qu'il en soit une démonstration passionnante.

Lucie Mandeville

Jönköping, 1^{er} mars 2024

Postface de
Philippe Guillemant

Selon un premier niveau de lecture poétique, ce conte imagine ce que la nature pourrait enseigner à un homme si elle pouvait se faire comprendre de lui. Très érudit, mais sans talents particuliers, cet homme est un antihéros, placé durant son infortune en présence d'une réalité extraordinaire : par un fait accidentel, il constate que la nature lui parle et qu'elle entend inversement ses pensées. Il s'aperçoit alors que tous les éléments de la nature, inertes ou vivants, sont à la fois reliés et doués de conscience et d'intelligence.

Selon un second niveau de lecture plus philosophique, ce livre est un enseignement à destination de l'Homme, avec un grand H. Il révèle des lois naturelles régissant l'interaction entre la psyché humaine et les événements, dont la nature se fait ici le relais. C'est parce que l'Homme rechigne à comprendre ces lois, ou à simplement admettre leur existence, que Lucie

Mandeville orchestre une rébellion bienveillante de la nature contre l'un de ses piètres représentants, qu'elle souhaite réveiller.

Lucie considère ainsi de manière implicite que la nature aime notre antihéros autant qu'elle le malmène : qui aime bien châtie bien, rappellera-t-on. Effectivement, la nature compte bien aider ici cet homme dans sa quête existentielle d'un amour perdu, qui est aussi la quête du lien perdu de l'Homme avec tout ce qui le relie à l'univers, en premier lieu son âme.

Un troisième niveau de lecture, plus concret, pourra ne pas être suspecté par le lecteur qui oublie ou néglige le fait que l'auteure est une scientifique, universitaire et psychologue. Certes, la psychologie est considérée par les sciences dures comme *border line*, mais c'est par ignorance : personne n'a jamais compris la vraie nature de l'humain ni le sens de la vie. Autrement dit, on oublie que les sciences dures se sont développées avec le matérialisme, et que la science a comme origine la philosophie, vieille cousine de la psychologie. Nous devrions, de ce fait, écouter les psychologues, qui ont bien des choses à nous apprendre, certains éclairant

même les conclusions les plus étranges de la physique moderne.

C'est la raison pour laquelle je me suis intéressé à ce conte, car, avec bonheur, il m'a passionné. Ce n'est pas Lucie qui m'a demandé d'en faire la postface, mais moi qui la lui ai proposée, en tant que physicien souhaitant abonder dans le sens de ses propos. Certes, Lucie et moi avons une relation qui facilite cela, mais rien ne vient cautionner l'idée qu'un couple d'écrivains pourrait y gagner quoi que ce soit. Beaucoup de choses nous reliaient, avant même que nous formions ce couple. Vraiment beaucoup!

Il s'agit tout d'abord de notre vision positive de la crise de 2020. Depuis deux ans, Lucie et moi intervenons auprès du public pour rétablir l'optimisme sur l'avenir, organiser la mise en lien entre personnes souhaitant vivre de façon beaucoup plus humaine et expliquer le grand changement de paradigme en cours sur la planète. Lucie agit principalement au Canada et moi en France. Nous œuvrons auprès d'un large public passionné de nous entendre parler des avancées respectivement de la psychologie du

bien-être et de la physique quantique, en mettant l'accent sur leur impact, quant à nos capacités créatrices et à notre vision du monde.

Un autre élément important qui nous unit est le respect du libre arbitre, de la souveraineté intérieure, de la capacité de chaque personne à prendre des décisions pour elle-même, pour sa vie. Nous avons ainsi été des résistants, au même titre que tous ceux qui se sont tenus debout face aux délires d'une technoscience corrompue, promue par des médecins de plateau. Mais nous résistons aussi à la pensée normée. De la même manière que j'ai remis en question les dogmes de la physique *mainstream* matérialiste, Lucie a remis en question ceux de la psychologie traditionnelle orientée vers la maladie.

Nous avons aussi en commun de cultiver un fort lien à la nature, pour atteindre un état de bien-être, de sérénité, d'ouverture à ce qui nous dépasse et à ce qui nous guide dans la vie : la joie, aussi essentielle dans la psychologie du bonheur que dans la physique de la conscience, s'agissant de la source d'énergie fondamentale de l'univers. J'ai compris que la joie est une énergie hors du temps ; c'est pourquoi elle est incomprise des

scientistes qui la considèrent, très naïvement, comme une « opération du Saint-Esprit » réalisée par la chimie du cerveau. Le matérialiste de base est tellement imbibé par cette pensée magique qu'il ne se rend même pas compte de sa propre religiosité, qu'il projette en conséquence à l'extérieur sous forme de rejet viscéral de la spiritualité.

Lucie et moi avons enfin écrit quatre livres chacun, dont des best-sellers, avant de nous connaître. Nous n'avions donc pas besoin l'un de l'autre, mais nos approches scientifiques de l'âme humaine se rejoignaient, en partant d'observations et de disciplines complètement différentes.

Avec tous ces points en commun, il y avait là, manifestement, une richesse de convergences qui nous incitait fortement à collaborer, et plus si affinités...

Cette collaboration nous a conduits à faire des vidéos ensemble, rassemblées sur la chaîne YouTube « Philucie », ainsi qu'une large contribution sous forme de dialogues dans mon dernier livre, *La physique du futur lumineux*.

Notre collaboration est orientée vers la vulgarisation des concepts qu'un rapprochement salutaire entre la physique et la psychologie nous a amenés à découvrir puis à enseigner. Mais nous sommes encore loin du jour où cet enseignement se fera dans le secteur universitaire. Une révolution doit avoir lieu entretemps, que nous sommes nombreux à préparer sous différentes formes, et ce conte en est une contribution.

Le lecteur non averti, sans la moindre formation scientifique, n'aura aucune peine à comprendre le sens des propos de *L'homme qui dialoguait avec la nature*. Mais, pour qu'il ne les considère pas comme trop étranges pour être réalistes, il est bon de préciser dans cette postface qu'il peut les prendre au sérieux dans une certaine mesure, à condition de relativiser la portée des métaphores, car il s'agit bien de vulgarisation.

Par exemple, lorsque la rivière explique à notre antihéros que son réseau de sources et de méandres revêt tous les aspects lui permettant d'appréhender le vaste univers hors du temps, le lecteur doit savoir qu'il n'existe pas de meilleure métaphore pour dépeindre notre espace-temps,

en conformité avec la physique de la conscience que j'enseigne moi-même dans mes livres et conférences.

Le lecteur plus averti décèlera ainsi, à travers d'autres métaphores, des références implicites à la physique quantique ou plus généralement à la « physique hors du temps », que je qualifie ainsi pour éviter d'employer des intitulés encore plus difficiles à appréhender, relatifs à la structure du vide ou de l'espace-temps. Lucie a évité et simplifié tout cela en parlant d'immatérialité et, effectivement, on ne peut pas mieux résumer ce conte qu'en le présentant comme l'aventure d'un homme qui part à la découverte de l'immatérialité, comme l'indique son sous-titre.

Certes, des métaphores comme les cernes provoqués par les gouttes de pluie, pour représenter l'impact du présent sur notre existence, peuvent être difficiles à interpréter. Il est parfois préférable que le lecteur se laisse séduire par la poésie de ces images, plutôt que d'essayer de se représenter le phénomène que ces images vulgarisent en se faisant des nœuds dans le cerveau. S'agissant de l'impact de nos émotions sur un espace-temps flexible, une clé pour comprendre

comment nos pensées agissent sur la réalité, je traduis cela habituellement en utilisant d'autres images, comme celles du GPS ou d'un tunnel flottant sur un océan. Elles ne sont toutefois pas adaptées au récit de Lucie qui a brillamment utilisé la pluie, beaucoup plus poétique et tout aussi pertinente, puisque j'en ai d'ailleurs moi-même fait usage dans un livre.

Il s'agissait de mon premier livre, *La route du temps*, dans lequel j'ai utilisé cette image pour illustrer le fait que nos intentions sont capables, via nos émotions, de faire pleuvoir de l'amour dans notre futur, qui redescend alors les « couloirs du temps » jusqu'à nous rejoindre grâce aux « hasards » qui nous aident à remonter son cours jusqu'à la source de cet amour.

Je m'étais ainsi risqué à parler d'amour, en tant que physicien, dans ce livre où j'ai identifié la source de l'amour à l'énergie fondamentale de l'univers : la joie. Ma conviction est que la joie, loin d'être issue de la chimie du cerveau, est une énergie hors du temps qui façonne le réel et qui est intimement liée au vide. Or ce vide ne peut se comprendre comme « non vide » que par l'intermédiaire de la physique quantique.

Mais bien faire saisir cela par le candide relève d'une prouesse que ce conte a su accomplir plus clairement que le physicien que je suis. Lucie a judicieusement préféré puiser dans les expériences de mort imminente (EMI), dont les témoins savent indéniablement que l'amour ou la joie n'ont rien à voir avec des émotions qui pourraient être produites par leur cerveau.

Bien avant de me rencontrer, Lucie s'était penchée sur les EMI ainsi que sur la physique quantique, et donc la nature inséparable de toutes choses. C'était ce qui l'avait conduite à rédiger la première version de ce conte, inspirée par sa connexion très sensible avec la nature. On peut dire que son livre est né de la convergence entre les EMI, la physique quantique et la psychologie positive, renforcée par son lien avec la nature forgé par ses randonnées en montagne.

Aucun consensus réel n'existe encore à propos de la physique quantique chez les physiciens, mais j'abonde dans le sens de l'interprétation qui en est faite dans ce livre par Lucie, à un niveau hautement philosophique et, j'oserais dire, vibratoire. C'est justement l'ignorance de la qualité vibratoire qui maintient le

statu quo matérialiste empêchant les physi-
ciens, et toute la science avec eux, d'évoluer vers
la prise en compte de la dimension humaine de
notre réalité, toutes consciences confondues,
y compris celles de la nature.

Notre intelligence vibratoire façonne la réa-
lité. C'est cette hypothèse que Lucie et moi
proposons dans nos vidéos «Philucie», qui
rejoint la théorie psychologique de la percep-
tion que Lucie a enseignée. Sauf qu'à son sens,
cela va beaucoup plus loin que la simple
perception. Cette perception du réel ne fait pas
que dépendre de nos pensées, de nos émotions
ou de nos sensations. Selon Lucie, elle construit
la réalité en l'induisant par nos attitudes, un
point sur lequel je suis tout à fait en accord avec
elle, mais ce n'est pas tout.

Lors de nos échanges, nous avons discuté
du fait que l'induction dont il est question dans
cette manifestation de la réalité en lien avec nos
attitudes, et donc notre attention, ne se limite
pas à notre présent. Si l'on admet qu'un état
d'esprit, que l'on peut résumer par une struc-
ture vibratoire, autrement dit émotionnelle, a
des conséquences sur notre comportement

présent face au réel, il nous faut admettre que ces conséquences se répercutent également dans le futur. Car, le temps n'existant pas, aucun obstacle n'empêche notre futur d'être immédiatement impacté, autant que notre présent. Le futur se construit en effet dans le présent comme s'il anticipait nos choix face à tout ce qui se présentera plus tard à nous. Ainsi, la seule chose qui puisse intervenir pour empêcher notre futur d'être impacté par notre état d'esprit, c'est un changement d'état d'esprit à terme suffisamment rapide, c'est-à-dire suffisamment tôt pour défaire un futur encore malléable.

Il s'ensuit que l'être humain dispose d'une puissance de création considérable, pour peu qu'il parvienne à se libérer de tout ce qui l'enferme, dans sa tête bien plus que dans sa réalité. Or, dans ce conte, notre antihéros est effectivement confronté au fait que ses pensées créent sa réalité. Mais attention : cela va bien plus loin qu'une création que l'on pourrait qualifier d'individualiste. Le fait qu'elle implique le réarrangement perpétuel du futur, et donc de toutes les connexions liées à des rencontres avec autrui, a pour conséquence de forts liens

d'intrication, car personne ne change son futur sans changer celui d'autres personnes avec lesquelles il interagira, que cela soit à nouveau, ou pour la première fois.

Et c'est ainsi que lorsque nous faisons des progrès sur nous-mêmes, nous contribuons à ce que d'autres fassent aussi des progrès sur eux-mêmes, portés par la vibration qui nous relie à eux et qui peut se propager dans le futur comme dans le passé! Lucie avait compris ou ressenti cela sans avoir besoin qu'un physicien le lui confirme, puis l'avait traduit dans son conte d'origine, qui pour cette raison m'avait terriblement séduit. Je n'avais plus qu'à y suggérer quelques retouches, en sachant bien que le message de Lucie se répandrait au-delà de l'horizon d'un conte habituel.

Philippe Guillemant

Haute-Provence, 4 mars 2024

Merci d'exister !

En 2019, j'habitais une jolie petite maison au Québec, je profitais de ma retraite et je rêvais de voyager. Mes parents étaient décédés et mon garçon devenu un homme, j'étais donc libre. Je comptais mettre la dernière touche à mes projets littéraires qui attendaient d'être publiés, après quoi je partirais explorer le monde.

Or l'année suivante a marqué un tournant dans ma vie dont il m'est encore difficile de mesurer la grandeur. J'ai quitté temporairement le Canada et découvert la Suède, qui avait choisi de préserver la liberté individuelle pour faire face à la crise dite sanitaire. Impressionnée par ce choix, qui différait radicalement de celui du reste de l'Occident, j'ai pris la parole pour la première fois sur les médias sociaux. Partageant le sentiment d'étrangeté que j'éprouvais par rapport à la situation mondiale, j'ai adressé un message aux personnes qui ne pensaient pas comme les autres : « Vous n'êtes pas seuls ni fous. »

À partir de ce moment, le nombre de mes amis Facebook, qui se limitait à une dizaine, a explosé.

Parmi ces amis se trouvent de grands professionnels qui ont travaillé auprès d'entreprises hautement lucratives, mais qui cherchent désormais à donner un sens authentique à leurs réalisations. Ils ont œuvré dans l'ombre des Éditions Lucie Mandeville et j'aimerais ici les mettre en lumière.

Isabelle Nolet, directrice artistique, possède une expérience remarquable dans le domaine de la communication visuelle. Créatrice d'images porteuses de messages qui, comme des flèches, touchent invariablement leur cible, elle a réussi à mettre tout son talent et son professionnalisme dans mes couvertures de livres, leur mise en page, ainsi que le raffinement de mon site internet.

Anne-Marie Müller et Catherine Jean, lectrices averties, ont participé au comité de lecture avec Marie-Brigitte Boudreault, réviseure très appliquée. Patricia Juste, également réviseure et directrice du comité, a mis son doigté admirable et sa patience angélique au service du conte que vous tenez entre les mains. S'il est écrit dans

un français impeccable et si sa lecture coule de façon encore plus harmonieuse, c'est grâce à elle.

Guylaine Duval, illustratrice et auteure, réalise des dessins que je qualifierais de poétiques. Elle a fait l'illustration éloquente de la couverture et qui est insérée dans chaque image du livre.

Isabelle Falardeau La Métisse, un génie infatigable, m'a convaincue des avantages de l'autoédition et m'a donné de très bons conseils pour la mise en page de mes livres.

Philippe Guillemant, le théoricien de la physique quantique que vous connaissez, écrivait son livre *Le futé lumineux* dans la même pièce de la maison au moment où j'écrivais *L'homme qui dialoguait avec la nature*. Son imagination brillante, qui résout tous les problèmes de contenu et de syntaxe, et son appréciation positive et sincère ont grandement contribué à ce conte.

D'autres personnes exceptionnelles ont participé à cette œuvre. **Elisabeth Brouard** est l'architecte douée et clairvoyante ayant conçu le premier jet de mon logo et ayant travaillé de façon acharnée à concevoir mon site. **Denis Beaumont**, artiste multidisciplinaire, est le talentueux chasseur d'images qui a pris la

photographie apparaissant au dos de la couverture. **Alexandre Guilmette** est un irréductible au potentiel illimité qui m'a insufflé l'envie de donner au suivant. **Pascal Grondin** est le guide expérimenté qui m'a aidée à choisir une plateforme sur laquelle on peut acheter mes livres au coût de leur production et ainsi donner un sens à l'économie du don. **Dominique Laguë** est un créateur unique ayant conçu et réalisé les mélodies originales associées au lancement du livre.

J'ai eu le bonheur de recevoir le soutien de personnes talentueuses, volontaires et bienveillantes. Ensemble, elles forment une immense famille liée par le cœur à *L'homme qui dialoguait avec la nature*. Et vous, chères lectrices et chers lecteurs, vous faites partie de cette famille !

Contrairement à un livre de science, un conte ne vieillit pas, parce que l'âme qui l'a inspiré n'a pas d'âge. Alors, longue vie à celui-ci !



L'HOMME QUI DIALOGUAIT AVEC LA NATURE



Illustration

Guyllaine Duval

DE LA MÊME AUTEURE

**L'homme qui dialoguait avec la nature
À la découverte de l'immatérialité**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Lodjur, Jönköping, 2024

Le Fou. À la découverte du monde invisible

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Lodjur, Jönköping, 2024
Le Jour, Montréal, 2018

Malade et... heureux ?

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2014

**Soyez heureux, sans effort, sans douleur,
sans vous casser la tête**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2012

**Le bonheur extraordinaire des gens ordinaires
La psychologie positive pour tous**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2010



**LA VRAIE LIBERTÉ... C'EST DE DONNER
CE QUE L'ON PEUT DONNER**

La vraie liberté commence quand on donne de « *milliards de manières, de petites manières sans éclat* », écrivait **David Foster Wallace**. Je vous propose de donner ce livre. Votre don sera une occasion de rencontrer l'autre et de le rendre heureux. Et mon livre voyagera... Peut-être fera-t-il le tour du monde!

luciemandeville.com

RÉVISION

Direction

Patricia Juste

Participation

Marie-Brigitte Boudreault

Anne-Marie Müller

Catherine Jean

DIRECTION ARTISTIQUE

Isabelle Nolet

PHOTOGRAPHIE

Denis Beaumont

ILLUSTRATION

Guylaine Duval

© 2024, Les Éditions Lucie Mandeville

ISBN 978-91-989210-8-3

Le Fou, publié en 2018, a été un livre à succès. Il est ici repris dans une version plus riche, où Nathan, le personnage principal, vit une expérience de mort imminente. Au fil de cette aventure extraordinaire, les éléments de la nature le ramènent à la puissance de son monde intérieur. C'est la clé pour transformer sa réalité. Aussi, plutôt que de tenter d'expliquer les choses de façon théorique, au risque de perdre le lecteur, Lucie Mandeville a préféré raconter l'histoire de cet homme qui en vient à se poser la question fondamentale : comment ce monde intérieur crée-t-il la réalité ? Et qu'est-ce que cette réalité ? Pour trouver la réponse, il doit oublier ses livres de science et écouter la vaste rivière ou un petit insecte, ou encore un buisson épineux ou le Soleil...



Pendant 25 ans, **Lucie Mandeville** a enseigné au département de psychologie de l'Université de Sherbrooke au Québec. Elle a été professeure titulaire et considérée comme l'une des principales références en psychologie positive dans la francophonie. Ayant travaillé à titre de psychologue auprès d'adultes et de couples, elle est maintenant conférencière et auteure. Elle a publié plusieurs livres à succès sur la psychologie positive et le bonheur, ainsi que des contes sur la physique quantique et les expériences de mort imminente. Tous ses livres sont désormais proposés aux **Éditions Lucie Mandeville**.

Direction artistique : **Isabelle Nolet** • Illustration : **Guylaine Duval** • Photographie : **Denis Beaumont**

LES
ÉDITIONS
LUCIE
MANDEVILLE

luciemandeville.com